



Thomas Platter

MA VIE

Traduction : Édouard Fick

1862

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

I Enfance en Valais.....	4
II Pérégrinations en Allemagne.....	15
III Séjour à Zurich.....	37
IV Platter cordier à Bâle. Première guerre de Kappel. Séjour en Valais.....	58
V Platter sous-maître à Bâle et domestique à Porrentruy. Seconde guerre de Kappel.....	76
VI Myconius à Bâle. Platter maître au Pædagogium et correcteur d'imprimerie.....	92
VII Platter maître imprimeur.....	105
VIII Platter et l'École de la Cathédrale.....	119
IX Affaires domestiques.....	128
Ce livre numérique.....	138



THOMAS PLATTER

D'après un tableau appartenant à la famille Passavant,
à Bâle.

I

Enfance en Valais

Souvent, mon cher fils, tu m'as témoigné, ainsi que d'illustres et doctes hommes qui, dans leur jeunesse, ont été mes *discipuli*, le désir de me voir écrire un jour le narré de ma vie à partir de mon enfance. Maintes fois, en effet, vous m'avez entendu parler de l'étrange misère que j'ai endurée dès mes premières années ; des nombreux dangers que j'ai courus, soit dans les sauvages solitudes des montagnes, lorsque j'étais en service, soit dans les voyages que j'entreprenais pour me rendre à telle ou telle école ; de mes labeurs enfin, de mes soucis quand, une fois marié, j'eus à pourvoir à mon entretien et à celui de ma femme et de mes enfants.

Il ne sera point inutile à ton salut que tu puisses considérer les voies merveilleuses par lesquelles Dieu m'a si souvent préservé, afin qu'à Celui qui règne dans le ciel et qui t'a épargné d'aussi rudes épreuves, tu rendes grâces de tous les dons qu'il t'a octroyés. C'est pourquoi je dois accéder à ton désir, et vais t'instruire des faits encore présents à ma mémoire, te dire de qui je suis né, comment je fus élevé.

Et d'abord, il n'y a rien que je puisse moins garantir que l'époque exacte de chaque circonstance de ma vie. Lorsque j'eus l'idée de m'enquérir de la date de ma naissance, on me répondit que j'étais venu au monde en l'an 1499, le dimanche de la Quin-

quagésime, juste au moment où l'on sonnait la messe. Cette coïncidence fit espérer que je serais prêtre un jour. Ma sœur Christine m'a raconté qu'elle se trouvait seule auprès de notre mère quand celle-ci accoucha de moi. Mon père était Antoine Platter, de l'antique famille des Platter, qui tirent leur nom d'une maison bâtie, dans le haut de la montagne, sur un rocher formant une large plate-forme, près du village de Grenchen, diocèse de Viège. Viège est un gros village et un diocèse important du Valais. Ma mère, qui se nommait Amilli, était de la grande famille des Summermatter. Son père a vécu jusqu'à cent vingt-six ans ; six ans avant qu'il ne mourût, je lui ai parlé moi-même et il me dit qu'il connaissait, dans le diocèse de Viège, dix hommes plus âgés que lui : déjà centenaire, il épousa une fille d'une trentaine d'années et en eut un garçon. À sa mort, il laissa des fils et des filles dont les cheveux étaient gris, voire blancs. On l'appelait le père Hans Summermatter.

Je suis né à Grenchen¹, dans la maison dite « an den Graben » ; tu y es allé toi-même, cher Félix. M'ayant mis au monde, ma mère eut mal aux seins et ne put m'allaiter ; je n'ai même jamais bu de lait de femme, à ce que m'a dit ma défunte mère. Mes malheurs commençaient. Il fallut me donner du lait de vache au moyen d'une petite corne, comme c'est la coutume dans le pays pour les enfants qu'on sèvre et qui restent souvent jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans sans prendre aucune autre nourriture que du lait. Mon père mourut trop tôt pour que je me rappelle de l'avoir jamais vu. Chez nous, presque toutes les femmes savent tisser et coudre ; avant l'hiver, les hommes vont hors du pays, ordinairement sur terre de Berne, acheter de la laine dont les femmes font du drap pour chausses et habits. Or, en allant chercher de la laine à Thoun, dans le pays de Berne, mon père fut attaqué de la peste et mourut ; il fut enterré à Stef-

¹ Aujourd'hui Grächen (Note des éd. de la BNR).

fisbourg, village proche de Thoune. Bientôt après, ma mère se remaria avec Heintzmann am Grund, ainsi nommé d'une maison située entre Viège et Stalden. Ses enfants la quittèrent ; combien étions-nous ? Je l'ignore. Je me souviens de deux sœurs : l'une, Élisabeth, a fini ses jours dans l'Entlebuch, où elle avait pris mari ; l'autre, Christine, est morte de la peste, elle neuvième, à Stalden an Burgen. J'ai connu aussi mes frères Simon, Hans et Joder. Simon et Hans ont péri à la guerre. Joder est mort à Oberhofen, sur les bords du lac de Thoune. Les usuriers avaient ruiné mon père, de sorte que presque tous mes frères et sœurs entrèrent en service dès qu'ils le purent. Comme j'étais le plus jeune, les sœurs de mon père me prirent chez elles, chacune à son tour.

Je me rappelle très bien qu'une de mes tantes nommée Marguerite m'emporta dans ses bras à Grenchen : elle y habitait, en compagnie d'une sœur, la maison dite *in der Wildin*. Je ne sais ce que mes parentes avaient à faire avec les femmes de l'endroit ; mais, en arrivant au logis, Marguerite mit sur la table une gerbe de paille qui se trouvait par hasard dans la chambre, m'étendit dessus, puis courut chez les voisines. Un soir que mes tantes, après m'avoir couché, s'étaient rendues à la veillée, je me relevai et m'en allai dans une autre maison en marchant dans la neige, le long d'un étang. Ma disparition jeta mes parentes dans une grande frayeur ; quand elles me retrouvèrent, j'étais couché entre deux hommes qui tâchaient de me réchauffer, car j'étais tout transi de froid.

Pendant un autre séjour que je fis chez Marguerite, mon frère aîné revint de la guerre de Savoie et m'apporta un petit cheval de bois que je m'amusais à traîner par une ficelle devant la maison ; j'étais persuadé que ce cheval marchait réellement, ce qui me fait comprendre comment les enfants peuvent s'imaginer que leurs poupées et leurs autres jouets sont en vie. Mon frère passait sa jambe par-dessus ma tête en disant :

– Ho, ho ! Thomili, tu ne veux plus grandir !

Paroles qui me vexaient fort.

J'avais trois ans environ lorsque le cardinal Matthieu Schinner, en tournée dans le pays pour visiter les églises et donner la confirmation, suivant la pratique papiste, arriva à Grenchen, où se trouvait alors un prêtre, messire Antoine Platter, qui devait me servir de parrain et vers lequel on me conduisit. Au moment où le cardinal Schinner (peut-être n'était-il encore qu'évêque) sortit de table afin d'aller continuer la cérémonie, je ne sais ce que messire Antoine, mon cousin, eut à faire, mais il disparut ; je courus seul à l'église, désirant être confirmé et recevoir de mon parrain le petit présent d'usage. Assis dans son fauteuil, le cardinal attendait qu'on lui amenât les enfants. Je m'avançai résolument vers lui. Me voyant sans parrain :

— Que veux-tu, mon garçon ? me demanda-t-il.

— Je voudrais être confirmé.

— Et comment t'appelles-tu ? dit-il en souriant.

— Je m'appelle messire Thomas, répondis-je.

Il se prit à rire, murmura quelques paroles, leva la main et m'en toucha la joue. Au même instant survint messire Antoine qui, pour s'excuser, prétendit que je m'étais échappé à son insu. Le cardinal lui fit part de mes réponses, puis ajouta :

— Pour sûr, cet enfant ne sera pas un homme ordinaire, et probablement qu'il ne tardera pas à devenir prêtre.

C'était l'idée de beaucoup de gens, parce que les cloches sonnaient la messe à l'instant où je vins au monde ; j'en fus d'autant plus vite mis à l'école. À l'âge de six ans je fus envoyé dans la vallée d'Eister, en deçà de Stalden, chez Thomas an Riedyn, qui avait épousé une sœur de ma mère. Il habitait une ferme appelée *im Boden*. La première année, je gardai les cabris autour de la maison. Je me souviens que j'enfonçais souvent dans la neige à ne pouvoir m'en sortir qu'à grand-peine : que de

fois n'ai-je pas perdu en chemin mes souliers, que de fois ne suis-je pas revenu au logis nu-pieds et tout grelottant ! Thomas possédait quatre-vingt chèvres, que j'eus à garder pendant ma septième et ma huitième année. J'étais encore bien petit et lorsque j'ouvrais l'étable, si je ne me jetais pas vite de côté, les chèvres en sortant me renversaient et me passaient sur le corps ; c'est ce qui m'arrivait la plupart du temps. Quand je les menais de l'autre côté de la Viège (c'est une rivière), les premières qui avaient traversé le pont s'élançaient dans les champs de blé ; à peine les en avais-je chassées, que d'autres y couraient ; alors je me mettais à pleurer et à crier, car j'étais sûr que le soir je serais battu. Si d'autres chevriers se trouvaient là, ils venaient à mon aide, Thomas Leidenbach entre autres, lequel était déjà grand ; il prit pitié de moi et me fit toute sorte de bien.

Nous conduisions nos troupeaux sur de hautes et sauvages montagnes ; chacun de nous portait sur le dos un bissac contenant du pain de seigle et du fromage ; nous mangions ces provisions, assis les uns à côté des autres. Un jour, après un pareil repas fait sur la plate-forme d'un rocher à pic, nous nous mîmes à jouer au palet ; au moment où l'un de nous allait à son tour tirer au but, je voulus me reculer de peur qu'il ne m'attrapât, et je tombai dans le précipice. Tous les bergers se s'écrier :

– Jésus ! Jésus !

Mais déjà ils ne pouvaient plus m'apercevoir, car j'étais tombé sous l'arête du rocher. Ils me crurent perdu ; néanmoins, au bout de quelques instants, je me relevai et, ayant remonté le rocher, je me retrouvai au milieu de mes compagnons ; ils pleurèrent de joie, eux qui d'abord avaient pleuré de chagrin. Six semaines plus tard, une chèvre fit le même saut et s'assomma. Dieu m'avait protégé !

Six mois peut-être après cet accident, j'avais conduit de grand matin mon troupeau sur un pâturage élevé, nommé *Weisseck* ; j'y étais arrivé bien avant les autres bergers, qui avaient à faire un plus long trajet. Voilà mes bêtes qui se met-

tent à monter à ma droite sur une roche large tout au plus d'un grand pas ; au-dessous était un abîme effroyable, profond de mille toises au moins ; rien que des rochers. L'une après l'autre les chèvres profitent de quelques touffes d'herbe pour grimper le long de cette arête. Toutes ayant pris ce périlleux chemin, je veux les suivre, mais je ne me suis pas plus tôt cramponné à la touffe la plus proche, que je me trouve dans l'impossibilité d'avancer ou de reculer : car je craignais, en sautant en arrière, de manquer le rocher et de tomber dans le précipice. Je restai donc là un bon moment, n'espérant plus qu'en Dieu. Tout ce que je pouvais faire, c'était de me retenir des deux mains à l'herbe et d'appuyer l'orteil sur un petit buisson ; quand je commençais à me fatiguer, je me soulevais un peu pour changer de pied. J'avais bien peur : je voyais de grands vautours voler au-dessous de moi et j'appréhendais qu'ils ne m'enlevassent comme ils enlèvent quelquefois dans les Alpes les enfants ou les agneaux.

Pendant que je suis dans cette situation et que le vent fait voltiger mon sarrau (je n'avais point de chausses), Thomas de Leidenbach m'aperçoit de loin. Sans savoir ce que cela peut être, et voyant flotter mon vêtement, il pense d'abord que c'est un gros oiseau. Mais quand il me reconnaît, il devient tout pâle de frayeur et me crie :

– Thomili ! ne bouge pas !

Alors il monte sur la roche, me prend à bras le corps, me met sur son dos, et nous continuons la poursuite des chèvres.

Quelques années plus tard, ce bon camarade ayant appris mon retour des lointains pays où j'étais allé étudier, vint me voir : il me demanda de ne pas l'oublier lorsque je serai devenu prêtre et de prier pour lui, puisqu'il m'avait sauvé la vie (ce qui est la vérité ; gloire en soit à Dieu).

Tout le temps que je fus en service, je tâchai de faire de mon mieux ; aussi, quand je revins à Viège avec ma femme, mon

ancien maître déclara-t-il à celle-ci qu'il n'avait jamais eu de meilleur serviteur, quoique je fusse en bas âge et de petite taille.

Feu mon père avait une de ses sœurs qui n'était pas mariée, et à laquelle il m'avait particulièrement recommandé, parce que j'étais le plus jeune de ses enfants. Cette tante s'appelait Fransy. Différentes personnes lui ayant représenté combien mon service était rude et que je ne manquerais pas de m'assommer une belle fois, elle vint déclarer à mon maître qu'elle ne voulait pas me laisser plus longtemps avec lui, ce qui le chagrina fort. Ma tante me ramena à Grenchen et me plaça, pareillement en qualité de chevrier, chez un riche paysan nommé Hans im Boden.

Une jeune fille, qui gardait les chèvres de son père, s'était un jour arrêtée avec moi auprès de l'un de ces canaux qui amènent dans les champs l'eau des montagnes. Nous avons arrangé une petite prairie et nous nous amusions à l'arroser au moyen de rigoles, comme font les enfants. Pendant que nous étions absorbés dans ce divertissement, nos chèvres s'enfuirent vers les sommets, sans que nous pussions ensuite savoir par où elles avaient passé. Laisant ma jaquette au bord du ruisseau, je me mis à monter tout au haut de la montagne ; le jeune fille retourna sans ses chèvres au logis ; mais un pauvre valet de mon espèce n'y devait rentrer qu'avec son troupeau. Ayant aperçu sur la cime la plus élevée un jeune chamois, je le pris pour une de mes bêtes et le poursuivis de loin jusqu'au coucher du soleil. Je vis qu'en bas, au village, il faisait déjà presque nuit ; je me mis à redescendre ; l'obscurité augmentait rapidement. J'avais d'arbre en arbre (c'étaient des mélèzes, d'où coule la térébenthine), m'accrochant aux racines que les éboulements de terre avaient mises à découvert. Bientôt les ténèbres furent complètes et la pente devint si roide que je n'osai plus continuer mon chemin. Me retenant de la main gauche, avec la droite je grattais autour des racines et j'entendais la terre rouler bruyamment au fond de l'abîme. Je m'adossai contre un tronc d'arbre. Je n'avais sur le corps que ma chemise ; j'étais sans souliers ni bonnet, et, dans ma consternation d'avoir perdu mes chèvres, j'avais laissé

ma jaquette sur le bord du ruisseau. Des corbeaux perchés au-dessus de ma tête m'aperçurent et se mirent à croasser ; je tremblais que quelque ours ne se trouvât dans le voisinage. Enfin je m'endormis, après avoir fait le signe de la croix, et lorsque je me réveillai, le soleil brillait dans tout son éclat. Quand je vis où j'étais, non ! jamais dans ma vie je ne ressentis une telle frayeur : si j'eusse fait seulement quelques pas de plus en avant, je serais tombé dans un horrible précipice, profond de plusieurs milliers de toises. J'eus beaucoup de peine à me tirer de là, et ce fut en me cramponnant à une racine, puis à une autre, que je remontai jusqu'à l'endroit depuis lequel j'avais voulu descendre au village.

En entrant dans les champs situés sur la lisière de la forêt, je rencontrai une petite fille qui menait paître mes chèvres. Ces animaux étaient revenus d'eux-mêmes, le même soir, à l'étable, ce qui avait mis mes maîtres dans une grande inquiétude ; ils tremblaient que je ne me fusse tué dans quelque chute. Ils allèrent demander de mes nouvelles chez ma tante et dans la maison où je suis né, qui était voisine de la leur. Ma tante et ma vieille maîtresse passèrent toute la nuit à genoux, priant Dieu de me protéger, si je vivais encore. Cette tante était la mère de ce mien cousin dont parle Jean Stumpf et qui fut *præceptor secundæ classis* à Strasbourg. Après les angoisses qu'elles venaient d'éprouver, les deux femmes ne permirent pas que je continuasse à garder les chèvres.

Lorsque j'étais chevrier, je tombai un jour dans un grand chaudron rempli de lait bouillant et me brûlai de telle façon que les marques m'en sont restées pour la vie, comme tu l'as vu et d'autres personnes aussi. Deux fois encore pendant mes années de service, je fus en danger de mort. Dans la première circonstance, je me trouvais au milieu de la forêt avec un petit berger, et nous tenions mille propos d'enfants. Nous souhaitions, entre autres, d'avoir des ailes et de pouvoir aller jusqu'en Allemagne (c'est ainsi qu'on désigne en Valais la Confédération suisse) en volant par-dessus les monts. Au même instant, un oiseau d'une

grandeur effrayante fondit sur nous d'un vol bruyant ; nous crûmes qu'il se disposait à enlever l'un de nous deux ; nous nous mîmes à crier, à faire le signe de la croix et à nous défendre de nos bâtons, si bien que l'oiseau finit par s'éloigner. Nous nous dîmes alors que nous avions eu tort dans notre souhait, Dieu ne nous ayant pas faits pour voler, mais pour marcher.

La seconde fois, j'étais dans un ravin très encaissé, cherchant des brillants, à savoir des cristaux, comme il s'en trouvait là beaucoup. Tout à coup je vis descendre une pierre aussi grosse qu'un poêle ; ne pouvant l'éviter par la fuite, je me jetai la face contre terre. Le bloc tomba à quelques toises au-dessus de moi et rebondit sans me toucher, car souvent les pierres font ainsi des sauts de plusieurs pieds.

Les heureux jours et les gaies aventures ne m'ont point manqué lorsque je vivais sur la montagne avec les chèvres, mais je n'en ai plus souvenance. Tout ce que je sais, c'est que j'avais rarement les pieds en bon état ; toujours des bosses, des crevasses, des meurtrissures ; souvent des chutes dangereuses ; point de souliers ni de sabots pendant une grande partie de l'été ; parfois une soif tellement insupportable que, pour l'apaiser, je buvais mon urine dans ma main ; en fait de nourriture, le matin avant le jour une bouillie de farine de seigle, puis du fromage et du pain de seigle que j'emportais sur mon dos dans un bissac ; le soir du fromage de lait cuit ; tout cela, il est vrai, en quantité suffisante ; coucher sur le foin en été, en hiver sur une paille pleine de punaises et même de poux : voilà quel est le sort ordinaire des pauvres petits pâtres que les paysans envoient dans les solitudes des montagnes.

On ne me fit pas continuer ce pénible métier, on me plaça chez un propriétaire qui avait épousé une de mes proches parentes. Cet homme, brutal et colère, m'employa à garder ses vaches. Ce n'est pas l'usage au Valais que chaque localité ait son berger pour le gros bétail, mais le paysan qui ne possède pas une alpe où il puisse tenir ses vaches en été, les fait paître dans

ses propres champs sous la surveillance d'un petit gars. J'étais depuis quelque temps dans cette place, quand ma tante Fransy vint me chercher afin de me conduire chez mon cousin, Antoine Platter ; elle voulait me faire apprendre les lettres : c'est là-bas leur façon de dire qu'on met un enfant à l'école. Messire Antoine Platter ne demeurait plus à Grenchen : pour lors il était prévôt de Saint-Nicolas au village de Gasen. Mon maître, qui s'appelait Antscho ou Anthoni et qui était avare, fut contrarié du dessein de ma tante et dit en plaçant son index de la main droite au milieu de la paume de sa main gauche :

– Le gars ne peut pas plus apprendre quelque chose, que je ne puis faire passer ce doigt au travers de ma main.

Je voyais et entendais tout. Ma tante répliqua qu'elle croyait son projet sage et inspiré de Dieu, et qu'il était encore temps pour moi de devenir un pieux ecclésiastique. Elle m'emmena donc chez messire Antoine Platter ; je pouvais avoir de neuf à neuf ans et demi. Les premiers temps furent pour moi bien pénibles : l'instituteur avait un caractère très violent, de mon côté je n'étais qu'un petit paysan tout stupide. Mon maître me battait d'une manière affreuse, ou bien il m'empoignait par les oreilles et m'enlevait de terre ; je criais alors comme une chèvre qu'on égorge, et plus d'une fois les voisins indignés demandèrent à messire Platter s'il avait résolu de me faire mourir.

Je ne restai pas longtemps chez lui, car mon cousin germain revint sur ces entrefaites des écoles d'Ulm et de Munich en Bavière : c'était le fils du fils de mon vieux grand-père ; il s'appelait Paulus Summermatter. Mes amis lui parlèrent de moi et lui suggérèrent l'idée de m'emmener aux écoles d'Allemagne.

Lorsque j'appris ce projet, je tombai à genoux et suppliai le Dieu tout-puissant de me tirer des mains du prêtre qui ne m'enseignait rien et m'accablait de coups ; j'avais seulement appris à chanter un peu le *Salve* avec les autres écoliers du prévôt ; cela nous rapportait quelques œufs. Nous voulûmes une fois nous amuser à célébrer une messe entre nous ; mes camarades

m'envoyèrent à l'église prendre un cierge ; je l'emportai tout allumé dans ma manche et il me brûla si bien que j'en ai encore les marques.

II

Pérégrinations en Allemagne.

Paulus étant sur le point de repartir, il me fallut aller le rejoindre à Stalden. Simon zu der Summermatten, frère de ma mère et mon tuteur, y habitait la maison dite *Zmilibach* ; il me fit présent d'un florin d'or que je serrai bien fort dans ma main, regardant à chaque instant si je l'avais toujours ; je le donnai à Paulus. Donc, nous nous mîmes en route. Je dus commencer à mendier ; je remettais à mon bacchant Paulus le produit de la quête ; on me faisait de bon cœur l'aumône à cause de ma naïveté et de mon langage rustique. Dans l'auberge où nous passâmes une nuit, de l'autre côté du Grimsel, je vis pour la première fois un poêle de faïence ; je crus que c'était un gros veau, prenant pour les yeux deux briques qui reluisaient au clair de la lune. Le lendemain, j'aperçus pour la première fois aussi des oies ; comme elles s'égosillaient après moi, je m'imaginai avoir affaire à des diables qui voulaient m'avalier, et je m'enfuis en poussant des cris d'effroi. À Lucerne, je vis ce que je n'avais encore jamais vu : des toits couverts en briques, qui m'étonnèrent par leur couleur rouge. Nous arrivâmes à Zurich, où Paulus attendit l'arrivée de quelques compagnons qui devaient venir avec nous en Misnie. Pendant ce temps, je mendiais et pourvoyais à peu près complètement à l'entretien de Paulus, car lorsque j'entrais dans une taverne, les gens aimaient à m'entendre parler le dialecte valaisan et me donnaient volontiers quelque chose.

Il y avait alors à Zurich un fripon, ayant nom Carle, de Loèche en Valais, qu'on croyait sorcier, attendu qu'il savait tout ce qui se passait ; il connaissait fort bien le cardinal. Un jour, cet individu m'accosta (nous logions dans la même maison) et m'offrit une pièce de six creutzers de Zurich si je me laissais fouetter sur la peau nue. À la fin j'y consentis ; aussitôt il m'empoigna vivement, m'étendit sur une chaise et me battit d'une manière horrible. Quand la douleur fut passée, il me pria de lui prêter les six creutzers, parce qu'il voulait aller souper avec l'hôtesse et qu'il n'avait pas de quoi payer l'écot ; je les lui donnai et plus ne les revis.

Après avoir passé huit à neuf semaines à attendre nos compagnons, nous partîmes pour la Misnie. Quel grand voyage pour moi ! C'était la première fois que j'allais si loin et qu'il me fallait pourvoir en route à ma subsistance. Nous étions huit ou neuf en tout, à savoir trois béjaunes et les autres de grands bacchants : ce sont les noms qu'on donne aux jeunes et aux vieux écoliers ; j'étais le moins âgé et le plus petit des béjaunes. Quand je ne pouvais plus me traîner, mon cousin Paulus se plaçait derrière moi, armé d'un bâton ou d'une pique, et m'en donnait des coups sur mes jambes nues, car je n'avais point de chausses et seulement de mauvais souliers. Bien que je ne puisse me rappeler toutes nos aventures de grands chemins, quelques-unes cependant me sont restées dans la mémoire. Une fois, comme nous cheminions devisant de choses et d'autres, les bacchants dirent entre eux qu'en Misnie et en Silésie l'usage permettait aux écoliers de voler les oies, canards et autres victuailles, et qu'ils n'avaient rien à craindre tant qu'ils ne se laissaient pas surprendre par le propriétaire. Or, un beau jour que nous approchions d'un village, nous rencontrâmes un grand troupeau d'oies dont le gardien était absent ; il faut savoir que chaque village paie un homme pour mener les oies en champ : le gardien donc s'était éloigné pour aller vers le vacher. Je dis aux béjaunes :

– Quand arriverons-nous en Misnie, que je puisse tuer des oies ?

– Nous y sommes, répondirent-ils.

Incontinent, ramassant une pierre, je la lance et attrape à la patte un des volatiles ; les oies s'enfuient, mais celle que j'avais rendue boiteuse ne les suit qu'avec peine : une seconde pierre l'atteint à la tête et la fait tomber. (Quand je gardais les chèvres, j'avais appris à lancer les pierres mieux que pas un berger de mon âge ; je savais aussi sonner de la trompe et sauter en me servant de la pique ; tels sont, en effet, les exercices habituels des pâtres.) Je cours à l'oie, lui tords le cou et, après l'avoir cachée sous mon habit, je fais mon entrée dans le village. Bientôt le gardien arrive en criant :

– Le gars m'a volé une oie !

Les béjaunes et moi de nous enfuir, et pendant cette course les pattes de la bête sortaient de dessous mon vêtement. Les paysans se mettent à notre poursuite, armés d'épieux. Voyant qu'il n'y a pas moyen de m'échapper avec ma prise, je la laisse tomber. Une fois hors du village, je quitte la route, me jette dans les broussailles, tandis que mes deux compagnons continuent à suivre le grand chemin. Ils ne tardent pas à être arrêtés ; ils se mettent à genoux, demandent grâce, jurent qu'ils n'ont rien fait ; et les paysans, reconnaissant qu'ils disent la vérité, s'en retournent en emportant l'oie.

Je laisse à penser dans quelles transes j'étais pendant toute cette scène : « Pour sûr, me disais-je, je ne me suis pas signé aujourd'hui », car on m'avait recommandé de le faire chaque matin. Rentrés au village, les paysans trouvèrent à l'auberge nos bacchants et leur réclamèrent le prix de l'oie ; c'était l'affaire de deux batzen ; cependant j'ignore si les bacchants payèrent. Quand ils nous rejoignirent, ils s'informèrent en riant de ce qui s'était passé. Je m'excusai sur ce que je m'étais cru autorisé par la coutume du pays ; ils répliquèrent que je m'étais trop pressé.

Une autre fois, dans une forêt à onze milles de Nuremberg, notre troupe fit la rencontre d'un brigand ; il voulut se mettre à jouer avec nos bacchants afin de nous retarder et de donner à ses compagnons le temps d'arriver. Nous avons heureusement parmi nous un brave garçon, Anthoni Schalbetter, du dizain de Viège, en Valais, qui n'aurait pas reculé devant quatre ou cinq adversaires, comme il l'a bien montré à Naumbourg, à Munich et en d'autres lieux encore. Il enjoignit au malfaiteur de passer son chemin, ce que l'autre ne se fit pas répéter. Il était déjà tard, à peine pûmes-nous atteindre le village le plus proche. Là se trouvaient deux auberges et très peu de maisons. Dans l'hôtellerie où nous entrons, nous trouvons notre brigand en compagnie de plusieurs individus, ses complices apparemment ; à cette vue, nous ressortons en toute hâte et gagnons l'autre auberge, mais ces hommes ne tardent pas à venir nous y rejoindre. Après le souper, tout le monde dans le logis était trop affairé pour penser à nous autres béjaunes qui, n'étant jamais admis à la table commune, mourions de faim ; en outre, nous n'avions d'autre chambre à coucher que l'écurie. Au moment où le monde se retirait, Anthoni dit à l'aubergiste :

– Il me semble que tu reçois d'étranges hôtes et que tu ne vaux guère mieux qu'eux. Or, prends-y garde, fais que nous soyons en sûreté, autrement je te promets que cette maison deviendra trop étroite pour toi.

Les coquins ayant inutilement essayé de faire jouer nos camarades aux échecs (ils appelaient ce jeu d'un nom baroque que je n'avais jamais entendu prononcer), toute la maison alla se coucher, nous autres petits gars à l'écurie et l'estomac vide. Dans la nuit, plusieurs individus, et peut-être parmi eux l'hôtelier, vinrent à la porte des bacchants et tentèrent de l'ouvrir. Heureusement qu'Anthonius avait enfoncé une vis dans la serrure, poussé le lit devant la porte et allumé de la lumière (il portait toujours avec lui de petits cierges de cire et un briquet). Il eut bientôt réveillé ses compagnons. Les malfaiteurs s'esquivèrent. Le lendemain matin, hôtelier et valets avaient disparu,

et nous béjaunes de nous féliciter d'avoir passé la nuit sans accident dans notre écurie. À peine avions-nous fait un mille que nous rencontrâmes des gens qui, en apprenant quel avait été notre gîte, furent très surpris de nous voir encore de ce monde, car tous les habitants du hameau passaient pour être des assassins.

Nos grands camarades s'étaient arrêtés dans un village, à un quart de mille de Naumbourg, et nous avaient envoyés en avant, suivant leur coutume lorsqu'ils voulaient banqueter. Nous n'étions donc que cinq quand, en plein champ, nous fûmes tout à coup entourés par huit cavaliers qui, l'arbalète bandée (l'arquebuse ne se portait pas encore à cheval), nous demandèrent de l'argent.

– Ici votre argent ! nous cria l'un de ces hommes.

À quoi l'un de nous, qui était passablement grand, répliqua :

– Nous n'en avons point ; nous sommes de pauvres écoliers.

L'autre répéta par deux fois :

– Votre argent, votre argent !

Et notre camarade de répondre :

– Nous n'avons point d'argent, ni ne vous en donnerons ; nous ne vous devons rien.

Alors le cavalier brandit son glaive et lui en déchargea près de la tête un coup furieux, qui coupa net les cordons du bissac. Ce camarade s'appelait Johannes von Schalen, de Viège-le-Village. Ces hommes regagnèrent la forêt ; pour nous, continuant notre chemin, nous arrivâmes à Naumbourg, où nos bachelants ne tardèrent pas à nous rejoindre sans avoir eux-mêmes aperçu les malfaiteurs. Bien souvent encore nous avons fait de

fâcheuses rencontres de reîtres et d'assassins, par exemple dans la forêt de Thuringe, en Franconie, en Pologne.

Nous séjournâmes quelques semaines à Naumbourg. Ceux d'entre nous béjaunes qui savaient chanter parcouraient la ville ; pour ma part, je mendiais et ne mettais jamais le pied à l'école. On voulut nous contraindre à y aller. Le magister intima l'ordre à nos bacchants de se rendre en classe, sinon qu'il se saisirait d'eux et les y conduirait de force. Pour toute réponse, Anthonius lui dit qu'il n'avait qu'à venir. Dans le nombre des écoliers se trouvaient quelques Suisses qui, pour nous empêcher d'être surpris à l'improviste, nous informèrent du jour que l'on devait s'emparer de nous. Nous béjaunes, nous portons des pierres sur le toit ; Anthonius et les autres gardent la porte, et quand le magister arrive avec toute sa séquelle de béjaunes et de bacchants, nous les recevons à coups de pierres et les faisons battre en retraite. Avertis que plainte est portée à l'autorité, nous profitons de ce qu'un voisin allait célébrer les noces de sa fille et avait à cette occasion engraisé des oies dans son écurie, pour lui en voler trois pendant la nuit ; nous nous rendons dans un faubourg situé à l'autre extrémité de la ville, où les Suisses viennent banqueter avec nous, puis nous partons pour Halle en Saxe.

Là nous fréquentâmes l'école de Saint-Ulrich. Mais nos bacchants nous traitaient si durement, que nous nous concertâmes quelques-uns avec mon cousin Paulus pour prendre la fuite, et nous nous rendîmes à Dresde. Cette ville ne possédait point de bons maîtres, et le bâtiment de l'école était plein de vermine que nous entendions grouiller dans la paille qui formait notre couche. Nous quittâmes ce lieu pour aller à Breslau. Dans ce voyage nous enduremes la faim : notre ordinaire se composait d'oignons crus avec du sel, de glands rôtis, de pommes et de poires sauvages. Nous dormions à la belle étoile : malgré toute notre gentillesse à demander l'hospitalité, on ne voulait nous recevoir dans aucune maison ; parfois même on lançait les chiens à nos trousses. En revanche, dès que nous approchâmes

de Breslau, en Silésie, il y eut une telle abondance de toutes choses et à si bon marché, que les pauvres écoliers se rendaient gravement malades à force de manger. Nous fréquentâmes d'abord l'école de la Sainte-Croix près de la cathédrale ; mais ayant appris qu'il y avait quelques Suisses dans la paroisse du haut, celle de Sainte-Élisabeth, nous y allâmes. Nous y trouvâmes deux écoliers de Bremgarten, deux de Mellingen et d'autres, ainsi que bon nombre de Souabes. Or, on ne faisait aucune distinction entre les Souabes et les Suisses ; ils se traitaient de compatriotes et se soutenaient mutuellement.

La ville de Breslau était divisée en sept paroisses, chacune possédant son école. Un écolier ne se serait pas avisé d'aller hors de sa paroisse chanter dans la rue, car alors les béjaunes accouraient en criant : « *Ad idem ! ad idem !* » et il s'ensuivait une affreuse mêlée. On dit qu'il y eut par moments à Breslau plusieurs milliers de bacchants et de béjaunes, qui vivaient tous d'aumônes ; on ajoute que certains d'entre eux sont restés à l'école vingt, trente ans et plus, ayant leurs béjaunes qui les nourrissaient. Le soir, j'ai fait souvent cinq ou six voyages pour porter à mes bacchants, qui demeuraient à l'école, le fruit de ma quête du jour. Les gens me donnaient l'aumône volontiers, parce que j'étais petit et Suisse : en effet, les Suisses étaient très aimés et la nouvelle des pertes qu'ils venaient d'éprouver à la grande bataille de Milan² avait excité la compassion générale. Le peuple disait : « Les Suisses ont perdu leur meilleur *pater noster* », vu qu'auparavant ils passaient pour invincibles.

Un jour, je rencontrai sur la place du marché deux gentilshommes ; j'appris plus tard que l'un était un Bentzenauer, l'autre un Fugger ; ils se promenaient et j'implorai leur charité, suivant la coutume des pauvres écoliers.

² Bataille de Marignan, en septembre 1515.

– Qui es-tu ? me demanda Fugger.

Quand il sut que j'étais Suisse, il s'entretint un instant avec Bentzenauer, puis il me dit :

– Si véritablement tu es Suisse, je t'adopte pour mon fils et je veux en faire la déclaration par-devant le Conseil de Breslau ; de ton côté, tu promettras de ne pas me quitter et de me servir ta vie durant.

Je lui répondis :

– À mon départ de chez nous, j'ai été confié à quelqu'un dont je désire prendre conseil.

Je contai l'aventure à mon cousin Paulus, qui me dit :

– Je t'ai conduit hors du pays, je veux te ramener auprès des tiens ; ce qu'ensuite ils te diront de faire, fais-le.

En conséquence, je refusai la proposition de Fugger, mais si souvent que je passasse devant sa demeure, jamais on ne me laissait aller les mains vides.

Je fis donc un assez long séjour à Breslau. J'y fus malade trois fois dans le courant d'un hiver, il fallut me porter à l'hôpital. Les écoliers ont leur hôpital et leur docteur ; moyennant seize hellers qu'on paie à l'hôtel de ville par semaine et par malade, ils sont bien traités, bien soignés ; ils ont un bon lit, mais garni de poux gros comme des graines de chènevis ; aussi n'étais-je pas le seul qui préférât coucher par terre. On ne peut se faire une idée de la quantité de vermine dont étaient couverts les écoliers, grands et petits, ainsi qu'une partie du bas peuple. J'eusse parié de retirer de ma poitrine, autant de fois qu'on l'eût voulu, trois insectes à chaque coup. Souvent, et particulièrement en été, j'allais laver ma chemise au bord de l'Oder ; je la suspendais ensuite à une branche et, pendant qu'elle séchait, je nettoyais mon habit ; je creusais un trou, y jetais un monceau de vermine, le recouvrais de terre et plantais une croix dessus.

L'hiver, les béjaunes couchaient sur le plancher de la salle d'école et les bacchants dans des cellules, desquelles il y avait quelques centaines à Sainte-Élisabeth ; mais lorsque venaient les chaleurs de l'été, nous nous tenions dans le cimetière. Ramassant devant les maisons l'herbe dont, le samedi, on jonche la rue des Seigneurs, nous la portions dans un coin du cimetière et nous dormions dessus comme des pourceaux sur le fumier. En temps de pluie, l'école nous servait de refuge ; lorsqu'il faisait de l'orage, nous passions la nuit à psalmodier avec le *subcantor* des *responsoria* et autres chants.

Parfois, dans la belle saison, nous allions après souper mendier de la bière dans les brasseries. Une fois qu'ils étaient ivres, les paysans polonais nous gorgeaient de bière et je faisais souvent, sans y prendre garde, des libations si copieuses qu'il m'aurait été impossible de regagner l'école, le trajet n'eût-il été que d'un jet de pierre. En somme, les vivres ne manquaient point, mais on étudiait fort peu.

À l'école de Sainte-Élisabeth, neuf *baccalaurii* donnaient à la même heure leur leçon dans la même chambre ; mais la *græca lingua* n'était pas connue dans le pays ; personne n'avait encore de livres imprimés ; seul le *præceptor* possédait un *Terentius* imprimé. Pour traduire un morceau, il fallait d'abord le dicter, puis distinguer, ensuite construire ; après toutes ces lenteurs, on exposait enfin ; aussi les bacchants avaient-ils une quantité de paperasses à emporter chez eux.

Nous reprîmes, au nombre de huit, la route de Dresde. De nouveau nous eûmes à souffrir de la faim. Nous nous divisâmes un jour en plusieurs bandes, dont l'une devait aller à la chasse des oies, tandis qu'une autre tâcherait de récolter des raves et des oignons ; l'un de nous était chargé de se procurer un pot à cuire ; quant à nous, les plus jeunes, nous fûmes envoyés à Neumarkt, la ville prochaine, afin d'y quêter le pain et le sel. Rendez-vous fut donné pour le soir près des portes de la ville, en dehors de laquelle nous voulions camper et apprêter le pro-

duit de nos courses. Nous avons décidé de passer la nuit près d'une fontaine qui se trouvait à une portée d'arquebuse de la ville, mais les habitants n'eurent pas plutôt aperçu le feu que nous avons allumé, qu'ils nous tirèrent dessus ; par bonheur, aucun de nous ne fut atteint. Courant à travers champs, nous nous réfugiâmes dans un petit bois où coulait un ruisseau. Les plus âgés se mirent à couper des branches pour en construire une hutte ; pendant ce temps, deux oies que nous avons prises furent plumées et la tête, les pattes et les intestins jetés dans la terrine où bouillissaient les raves : au moyen de deux baguettes pointues, nous fîmes rôtir les deux volailles ; dès qu'une place devenait un peu rouge, nous enlevions la chair et la mangions avec les raves. Dans la nuit nous entendîmes barboter, et nous découvrîmes un vivier dont on avait le jour précédent laissé l'eau s'écouler, de sorte que les poissons sautaient sur la vase ; nous en prîmes autant que nous pûmes en porter dans une chemise attachée à un bâton ; au premier village, nous donnâmes une partie de ces poissons à un paysan, qui nous accommoda le reste à la bière.

À Dresde, le maître d'école et nos bacchants nous envoyèrent un jour à la chasse des oies. Je devais les abattre et mes compagnons les prendre et les emporter. Nous ne tardâmes pas à rencontrer un troupeau d'oies qui s'enfuirent à notre approche ; je lançai au milieu d'elles mon bâton qui en atteignit une et la fit tomber, mais mes camarades n'osèrent aller la ramasser, parce qu'ils aperçurent le gardien ; pourtant ils auraient facilement pu lui échapper. Les oies s'arrêtèrent et, entourant celle que j'avais frappée, se mirent à caqueter comme si elles lui parlaient ; enfin la blessée se releva et toutes ensemble décampèrent. J'étais très fâché de ce que mes compagnons n'avaient pas tenu leur promesse. Heureusement qu'ils se comportèrent mieux un moment plus tard ; nous prîmes deux oies avec lesquelles les bacchants et le maître d'école firent un repas d'adieux ; puis nous allâmes à Nuremberg et de cette ville à Munich.

Nous n'étions pas encore bien éloignés de Dresde lorsqu'un jour, comme je mendiais dans un village, un paysan qui se trouvait devant sa maison s'enquit de mon origine. En apprenant que j'étais Suisse, il me demanda si je n'avais point de compagnons.

– Ils m'attendent à l'entrée du village, répondis-je.

– Amène-les ici, dit-il.

Et il nous donna un bon repas avec de la bière en quantité. Nous fûmes bientôt en belle humeur et le paysan aussi. Sa mère était au lit dans la même chambre ; il lui dit :

– Mère, tu as souhaité maintes fois de voir un Suisse avant ta mort ; eh bien ! en voici quelques-uns que j'ai invités pour l'amour de toi !

À ces mots, la vieille se mit sur son séant et remercia son fils de nous avoir régalés :

– J'ai, ajouta-t-elle, entendu si souvent dire du bien des Suisses que j'avais grand désir d'en voir un ; il me semble que maintenant je mourrai plus volontiers. Allons, amusez-vous.

Et elle se recoucha. Nous ne quittâmes pas le paysan sans lui témoigner toute notre gratitude.

Nous atteignîmes Munich à une heure trop avancée pour pouvoir entrer dans la ville et nous dûmes passer la nuit dans une léproserie. Le lendemain, quand nous nous présentâmes aux portes, on ne voulut pas nous laisser passer avant que nous n'eussions trouvé un habitant qui se constituât notre caution. Mon cousin Paulus, qui avait déjà séjourné à Munich, obtint la permission d'aller quérir son ancien hôte ; celui-ci vint et répondit pour nous. Nous logeâmes, Paulus et moi, chez un fabricant de savon nommé Hans Schroll ; il était *magister viennensis*, mais ennemi de la prêtraille, et il avait fini par épouser une jolie fille. Longtemps après il vint avec sa femme exercer son in-

dustrie à Bâle, où bien des personnes se souviennent encore de lui. Je l'aidais dans sa fabrication plus que je n'étudiais ; je l'accompagnais aussi dans les tournées qu'il faisait hors de la ville pour acheter des cendres. Mon cousin allait à l'école de la paroisse Notre-Dame ; moi de même, mais rarement, étant obligé de chanter dans les rues pour avoir de quoi suffire à mon entretien et à celui de Paulus. La maîtresse du logis m'avait pris en amitié ; elle avait un vieux chien noir, aveugle et sans dents, auquel je donnais à manger, que je promenais dans la cour et menais coucher. À tous moments elle me disait :

– Tomli, soigne-le bien, tu en seras récompensé.

Depuis assez longtemps déjà nous étions dans cette maison, quand Paulus ayant cherché à faire connaissance trop ample avec la servante, notre hôte ne voulut pas permettre ces familiarités. Mon bacchant prit alors fantaisie de retourner au pays, dont nous étions absents depuis cinq ans, et nous nous rendîmes en Valais. Là je revis mes amis ; ils avaient grand-peine à me comprendre : « Notre Tomli, se disaient-ils, parle avec tant de profondeur qu'on ne le comprend pas. »

En effet, comme j'étais jeune, j'avais pris quelque chose du dialecte de chaque contrée par où nous avions passé.

Je trouvai ma mère mariée en troisièmes noces : Heintzmann am Grund étant mort, elle avait à la fin de son veuvage épousé Thomas an Gärsteren, en sorte qu'elle ne me fut pas d'un grand secours ; j'habitais le plus souvent chez mes tantes, surtout chez mon cousin Simon Summermatter et chez ma tante Fransy. Nous ne tardâmes pas à reprendre le chemin d'Ulm. Paulus emmena un tout jeune gars, Hildenbrandus Kalbermatter, qui était fils de prêtre. Cet enfant avait reçu, pour s'en faire un vêtement, un morceau de ce drap qu'on fabrique au pays ; quand nous fûmes à Ulm, mon cousin m'ordonna d'aller quêter en montrant ce drap et en disant que je désirais recueillir de quoi payer la façon de l'habit ; cette ruse me valut de belles recettes. Une longue pratique m'avait rendu maître dans l'art de

mendier et de plaire à force de gentillesse ; aussi les bacchants ne me laissaient pas le loisir d'aller à l'école, préférant m'employer à leur profit, de sorte que je ne savais pas seulement lire.

Donc je vagabondais avec la pièce de drap aux heures où j'aurais dû être à l'école. Je souffrais souvent de la faim, car je remettais en entier aux bacchants le produit de mes tournées, sans y toucher, crainte des coups. Paulus s'était associé un bacchant nommé Achacius, natif de Mayence ; Hildebrand et moi avions la charge de les entretenir. Par malheur, mon compagnon consommait à peu près tout ce qu'il recueillait ; nos bacchants le suivaient dans la rue et le surprenaient à manger ; ou bien ils le forçaient à se rincer la bouche et à cracher ensuite dans un plat rempli d'eau ; ils voyaient alors s'il n'avait point pris de nourriture. Le trouvaient-ils en faute, ils le jetaient sur un lit, lui mettaient un coussin sur la figure pour étouffer ses cris, et le battaient cruellement jusqu'à ce qu'ils n'en pussent plus. Je prenais donc garde de ne rien distraire des aumônes, en sorte que mes bacchants avaient souvent du pain en telle quantité qu'il se chancissait ; dans ces cas-là, ils enlevaient le moisi et nous le donnaient à manger. J'ai eu maintes fois grand-faim et grand froid quand je rôdais jusqu'à minuit, chantant dans les ténèbres pour obtenir du pain.

Je n'oublierai pas une pieuse veuve qui vivait à Ulm avec ses deux filles déjà grandes, mais pas encore mariées, et son fils Paulus Reling, célibataire aussi. En hiver, cette brave femme me réchauffait les pieds en les enveloppant dans un morceau de fourrure qu'elle avait auparavant mis derrière le poêle ; elle me donnait à manger un plat de bouillie, puis me laissait aller. Parfois la faim me tourmentait tellement que je poursuivais les chiens pour leur arracher un os, que je me mettais à ronger ; à l'école je cherchais les miettes qui pouvaient être tombées dans les fentes du plancher.

Nous gagnâmes ensuite Munich, où je continuai à mendier sous le prétexte de me faire faire un habit avec ce fameux drap qui ne m'appartenait seulement pas. Un an plus tard, en retournant au pays, nous repassâmes par Ulm et j'exhibai de nouveau le morceau de drap pour demander l'aumône. Je me rappelle que plusieurs s'écrièrent :

– Comment, par tous les saints ! cet habit n'est pas encore fait ? que signifie cette polissonnerie ?

Nous poursuivîmes notre route et j'ignore ce que le drap est devenu et si l'habit a jamais été coupé. Nous arrivâmes chez nous, puis nous repartîmes pour Munich.

Nous y fîmes notre entrée un dimanche. Nos bacchants trouvèrent un logis, mais nous trois, pauvres béjaunes, nous fûmes moins heureux ; la nuit approchant, nous résolûmes de nous rendre à la Schranne (ainsi nomme-t-on le marché aux grains) et d'y coucher sur les sacs de blé. Près de la gabelle, des femmes assises dans la rue nous demandèrent où nous allions. Nous leur expliquâmes que nous n'avions point de gîte ; alors une bouchère, apprenant que nous étions Suisses, dit à sa domestique :

– Cours pendre la marmite, remplis-la pour faire la soupe et mets-y toute la viande qui nous reste ; ils coucheront à la maison cette nuit. J'aime tous les Suisses : j'étais servante d'auberge à Innsbruck lorsque l'empereur Maximilien y tenait sa cour et qu'il y avait affaire avec les Suisses ; ceux-ci étaient si gentils que toute ma vie j'aimerai les Suisses.

Cette femme nous fit boire et manger copieusement et nous donna une bonne couche. Le lendemain matin elle nous dit :

– Si l'un de vous veut rester chez moi, je le logerai et le nourrirai.

Nous acceptâmes tous, la priant de choisir elle-même celui qui lui agréerait le plus ; elle se mit à nous examiner et comme

j'étais plus hardi que mes compagnons, qui n'avaient pas eu toutes mes aventures, elle me garda. Je fis mon possible pour lui être utile, m'occupant de la bière, de la viande, des peaux, et l'accompagnant aux champs. Une chose la chagrinait : je pourvoyais toujours à l'entretien de Paulus. Un jour elle s'écria :

– Eh ! par tous les saints martyrs, envoie-le promener ! Tu es chez moi, tu n'as pas besoin de mendier.

En conséquence, je n'allai pendant toute une semaine ni à l'école, ni chez mon cousin. Mais voici qu'il arrive et frappe à la porte ; la bouchère accourt :

– Ton bacchant est là, dis-lui que tu es malade.

Puis, le faisant entrer, elle l'accueille par ces mots :

– En vérité, vous êtes un avisé personnage, vous avez sans doute deviné que Thomas ne se porte pas bien ?

– Tant pis ! répondit-il. Écoute, mon gars, dès que tu pourras sortir, viens me trouver.

Un dimanche je me rendis à vêpres ; après l'office mon bacchant m'aborda :

– Béjaune, me dit-il, tu ne viens plus me voir ; prends garde que je ne t'assomme.

Je résolus de m'enfuir afin de ne plus le rencontrer. Le lendemain matin, je dis à la bouchère :

– Je vais à l'école, ensuite j'irai laver ma chemise.

Je n'osai lui découvrir mon projet, elle m'aurait peut-être dénoncé. Je sortis donc de Munich, me sentant le cœur bien gros, soit d'abandonner mon cousin que j'avais accompagné dans ses nombreuses et lointaines pérégrinations, mais qui s'était toujours montré brutal et sans pitié, soit de quitter la bouchère qui avait eu tant de bontés pour moi. Je passai l'Isar,

parce que je craignais d'être poursuivi par Paulus si je m'enfuyais du côté de la Suisse. Il avait souvent déclaré à mes compagnons et à moi que si l'un de nous s'échappait, il saurait le rattraper où que ce fût et qu'il s'accorderait le plaisir de le couper en quatre.

Je fis halte sur une éminence de l'autre côté de la rivière ; je m'assis et, contemplant la ville, je me pris à pleurer amèrement : je n'avais plus d'aide à attendre de personne. Je résolus d'aller à Salzbourg ou à Vienne, en Autriche. J'étais encore à la même place lorsque passa avec son char un paysan qui revenait de mener du sel à Munich ; il était ivre, pourtant le soleil se levait à peine. Je le priai de me laisser monter et fis route avec lui jusqu'au moment où il détela pour se restaurer, lui et ses chevaux. J'allai l'attendre un peu plus loin, après avoir mendié dans le village ; mais je m'endormis et quand je me réveillai, je crus que l'homme au char était parti sans moi, ce qui me fit pleurer à chaudes larmes ; il me semblait que je venais de perdre un père. Bientôt cependant je le vis arriver, complètement ivre. Il me laissa remonter à côté de lui et me demanda où j'allais.

– À Salzbourg, répondis-je.

Vers le soir, à une bifurcation de chemins, il me dit :

– Descends, voici la route de Salzbourg.

Nous avons fait ce jour-là huit milles. Je ne tardai pas à rencontrer un village. Le lendemain matin, à mon réveil, je vis la campagne couverte de gelée blanche, comme s'il avait neigé ; or je me trouvais sans souliers et sans barret, avec des bas déchirés et une blouse sans plis. C'est dans cet équipage que je pris le chemin de Passau, comptant m'y embarquer sur le Danube et descendre jusqu'à Vienne ; mais à Passau on me refusa l'entrée de la ville.

Je me décidai donc à retourner en Suisse et demandai au garde de la porte quelle était la route la plus courte :

– Celle de Munich, me répondit-il.

– C'est que je désire éviter Munich, dussé-je pour cela faire un détour de dix milles et plus.

Alors il me conseilla de prendre par Freising. Cette ville possède une université ; j'y trouvai des Suisses qui me demandèrent d'où je venais. Deux ou trois jours après, Paulus arriva armé d'une hallebarde.

– Ton bacchant de Munich est ici et te cherche, me dirent les béjaunes.

À cette nouvelle, je quittai la ville en toute hâte, comme si Paulus eût été sur mes talons. Je m'arrêtai à Ulm chez la sellière qui m'avait autrefois réchauffé les pieds dans une fourrure ; elle me prit chez elle à condition que je garderais un champ de raves à elle appartenant ; c'est à cela que je passai mon temps, sans aller à l'école. Quelques semaines plus tard, un camarade de Paulus vint me dire :

– Ton cousin est ici et te cherche.

Il m'avait donc poursuivi l'espace de dix-huit milles ; il est vrai qu'en me perdant il avait perdu une belle prébende, puisque je l'avais nourri plusieurs années. Dès que j'eus appris son arrivée, et bien qu'il fût déjà nuit, je sortis de la ville et m'acheminai sur Constance, pleurant à chaudes larmes, car je regrettais beaucoup la bonne sellière.

Je rencontrai près de Meersbourg un tailleur de pierres qui était Thurgovien et avec lequel je fis route. Cet individu, voyant venir à nous un jeune paysan, me dit :

– Il faut qu'il nous donne de l'argent !

– De l'argent ! cria-t-il au paysan, ou que la foudre t'écrase.

L'autre prit peur ; mon embarras était grand et j'aurais bien voulu être partout ailleurs. Cependant le pauvre homme

commençait à fouiller dans son escarcelle ; enfin mon compagnon lui dit :

– Remets-toi, j’ai seulement voulu rire.

Je traversai le lac pour arriver à Constance. Quand je vis sur le pont quelques petits paysans suisses avec leurs blancs sarraux, ah ! que je fus heureux, je me crus en paradis.

À Zurich je trouvai de vieux étudiants du Valais auxquels j’offris mes services, à condition qu’ils me donneraient des leçons, ce dont ils ne s’occupèrent pas plus que les bacchants avec qui j’avais vécu jusqu’alors. Le cardinal Schinner était en ce moment à Zurich exhortant les Zurichois à partir avec lui pour Rome ; au fond, il s’agissait plutôt de Milan, comme la suite l’a bien montré. Quelques mois s’étaient écoulés, lorsque Paulus envoya de Munich son béjaune Hildebrand pour me dire de revenir et qu’il me pardonnait ; je refusai et restai à Zurich, mais point n’étudiais.

Anthוניus Venetz, de Viège en Valais, me persuada d’aller avec lui à Strasbourg. Nous y trouvâmes beaucoup de pauvres étudiants, mais on nous assura que Strasbourg ne possédait pas une seule bonne école³ et qu’en revanche celle de Sélestat était excellente. En conséquence nous partîmes pour cette dernière ville. En chemin, nous rencontrâmes un gentilhomme qui, apprenant notre dessein, voulut nous en dissuader, attendu qu’il y avait à Sélestat une foule de pauvres écoliers et point de gens riches. Ne sachant à quel saint se vouer, mon compagnon se prit à fondre en larmes. Je fis de mon mieux pour le consoler.

³ La réforme radicale que Jean Sturm imprima au gymnase de cette ville et qui fait époque dans l’histoire de l’enseignement, n’avait pas encore eu lieu ; Sturm ne vint à Strasbourg qu’en 1537.

– Allons ! du courage ! lui dis-je, s’il se trouve à Sélestat un seul écolier qui pourvoie à sa propre subsistance, je répons de suffire à notre entretien à tous deux.

Un jour que nous étions hébergés dans le moulin d’un village voisin de Sélestat, je me sentis fort mal ; la respiration me manquait, à chaque instant il me semblait que j’allais étouffer. Cette indisposition était produite par la grande quantité de noix fraîches que j’avais mangées, car c’était la saison où elles se détachent de l’arbre. Mon camarade se lamentait à la pensée que, s’il me perdait, il ne saurait que devenir ; pourtant il tenait en réserve dix couronnes, tandis que je ne possédais pas un heller.

Arrivés à Sélestat, nous prîmes logis chez de vieilles gens, mari et femme ; le mari était aveugle. Nous allâmes voir mon cher *præceptor*, feu Johannes Sapidus, pour le prier de s’intéresser à nous. Il nous demanda quelle était notre patrie :

– La Suisse, le Valais, répondîmes-nous.

– Ce sont, dit-il, des paysans méchants, qui chassent tous leurs évêques⁴. Étudiez comme il faut et je ne vous demanderai aucune rétribution ; autrement vous me payerez, dussé-je vous ôter l’habit de dessus le corps.

Je vis à Sélestat la première école qui me semblât marcher convenablement. Les *studia* et les *linguæ* commençaient à fleurir : c’était l’année de la diète de Worms⁵. Sapidus eut jusqu’à neuf cents *discipuli* à la fois, dont quelques-uns de grande science, tels que le *Doctor* Hieronymus Gemusæus, le *Doctor*

⁴ Les Valaisans avaient chassé dès 1517 l’évêque de Sion, le fameux cardinal Schinner.

⁵ Il ne peut guère être ici question que de la diète de 1521 ; la mention de son âge, dix-huit ans, qui ferait penser à 1517, est une annotation postérieure de son fils Félix.

Johannes Huberus et beaucoup d'autres qui devinrent *Doctores* et furent des hommes réputés au loin.

Quand j'entrai à l'école je ne savais rien, pas même lire le Donat ; j'avais pourtant dix-huit ans⁶. Je pris place au milieu des petits enfants : on eût dit d'une poule parmi ses poussins. Un jour à sa leçon, Sapidus dit :

– J'ai beaucoup de *barbara nomina*, il faut que je les latinise un peu.

Il se mit à lire sa liste, sur laquelle il avait écrit « Thomas Platter » et « Antonius Venetz » ; de nos deux noms il fit *Thomas Platerus* et *Antonius Venetus*.

– Qui sont ces deux ? demanda-t-il.

Et quand nous nous fûmes levés :

– Fi ! ajouta-t-il, est-ce donc ces deux béjaunes mal léchés qui possèdent de si jolis noms ?

Cette apostrophe ne laissait pas d'être assez juste, surtout s'appliquant à mon camarade : Venetz était si galeux que souvent, le matin, j'étais obligé de lui détacher du corps les draps du lit, de la même manière qu'on enlève la peau à une chèvre. J'étais mieux accoutumé que lui au changement d'air et de nourriture. Après avoir séjourné à Sélestat depuis l'automne jusqu'à la Pentecôte, comme le nombre des écoliers allait croissant et que nous avions toujours plus de peine à subsister, nous partîmes pour Soleure. L'école y était assez bonne et la nourriture meilleure qu'à Sélestat ; mais il fallait faire de trop longues séances dans les églises, on perdait tout son temps et nous retournâmes au pays. J'y trouvai un prêtre qui m'apprit un peu à écrire et je ne sais plus quoi d'autre. Je fus malade d'un refroi-

⁶ Voyez la note précédente.

dissement pendant que je demeurais à Grenchen chez ma tante Fransy. À la même époque le fils de mon autre tante m'enseignait l'ABC en un jour. C'était Simon Steiner ; un an plus tard il me rejoignit à Zurich ; il étudia peu à peu, se rendit à Strasbourg, y devint *famulus Doctoris Bucerii*, et à force de travail parvint à la charge de *præceptor tertiæ classis*, puis *secundæ classis*. Il se maria deux fois. Sa mort fut une grande perte pour l'école de Strasbourg⁷.

Le printemps suivant je quittai le pays en compagnie de deux de mes frères. Quand nous prîmes congé de notre mère, elle se mit à pleurer :

– Que Dieu ait pitié de moi ! s'écria-t-elle, faut-il que je voie mes trois fils courir à leur perte !

Je n'avais jamais vu pleurer ma mère ; c'était une femme laborieuse, au cœur viril, mais de manières rudes. Après la mort de son troisième mari elle resta veuve et fit tous les travaux d'un homme pour élever les enfants issus de son dernier mariage ; elle fauchait, battait le blé, etc. Lors d'une grande peste, elle mit elle-même en terre trois de ses enfants, les fossoyeurs coûtant trop cher. Elle nous traitait durement, nous autres les aînés ; aussi nos séjours chez elle étaient-ils rares et courts. Une fois, j'étais resté cinq ans sans retourner au pays ; la première parole que ma mère me dit en me revoyant fut :

– Est-ce le diable qui t'amène céans ?

– Eh ! non, mère, répondis-je, ce n'est pas le diable, mais bien mes jambes ; d'ailleurs je compte ne pas vous être à charge longtemps.

⁷ Félix Platter, au commencement de ses mémoires parlera avec plus de détails de ce collaborateur de Jean Sturm à Strasbourg, qui fut connu sous le nom grecisé de *Lithonius*.

– Tu ne m’es pas à charge, répliqua-t-elle, mais je m’indigne de te voir vagabonder à droite et à gauche, parce que tu n’apprends rien. Prends plutôt l’état de défunt ton père, car tu n’arriveras jamais à la prêtrise : je ne suis pas assez bénie du ciel pour avoir mis au monde un prêtre.

Sur ce, je ne demeurai pas plus de deux ou trois jours à la maison. Un matin que la vigne était couverte d’une forte gelée blanche, comme j’aidais à vendanger, je mangeai une certaine quantité de raisins ; bientôt je fus pris d’une colique si violente que je me roulais à terre, pensant que tout mon corps allait éclater. Ma mère se vint planter devant moi et partit d’un éclat de rire :

– Crève, dit-elle, puisque c’est ton plaisir ; pourquoi es-tu si goinfre !

Je pourrais citer bien d’autres exemples de sa rudesse. Elle était, du reste, femme franche, probe et pieuse ; en ce point tous s’accordaient pour lui rendre justice.

III

Séjour à Zurich.

Je me mis donc en route avec mes deux frères. Nous passâmes le Letschenberg⁸ pour nous rendre à Gastern ; dans les endroits en pente mes compagnons s'asseyaient sur la neige et se laissaient glisser ; je voulus les imiter, mais je ne sus pas écartier convenablement les jambes et roulai dans la neige, dos par-dessus tête. C'est un vrai miracle que je ne me sois pas assommé contre un arbre, car pour des rochers il n'y en avait point. Par trois fois je descendis le couloir, la tête la première et tout le corps recouvert de neige ; je me figurais toujours que je saurais m'en tirer aussi bien que mes frères, mais ils avaient mieux l'habitude de cet exercice.

Après avoir franchi ce passage, mes frères s'arrêtèrent dans l'Entlibuch⁹ ; quant à moi, je poussai jusqu'à Zurich où je pris logis chez la mère du très renommé, très pieux et très savant maître Rudolphus Gualtherus, aujourd'hui pasteur de Saint-Pierre à Zurich ; il était pour lors un tout petit enfant¹⁰ que j'ai

⁸ Le Lötschberg (note des éd. de la BNR).

⁹ Entlebuch (note des éd. de la BNR).

¹⁰ Il naquit en 1519.

souvent bercé. Je fréquentai l'école du Fraumünster, en laquelle enseignait maître Wolffgang Knoewell, de Baar, près Zoug, *magister parisiensis*, et connu à Paris sous le nom de « Grand Diable » ; c'était un honnête homme, de haute taille, mais qui ne s'inquiétait guère de l'école, faisant plutôt la chasse aux jolies filles, un penchant dont il ne pouvait se défendre. J'aurais cependant étudié de bon cœur, car je sentais qu'il en était temps.

Sur ces entrefaites, le bruit courut qu'il venait d'arriver un maître d'école d'Einsiedeln, qui avait d'abord enseigné à Lucerne¹¹ ; on le disait très savant et très consciencieux, mais d'une extrême sévérité. Je m'arrangeai un siège dans un coin de la salle, tout proche de la chaire, et me dis : « Dans ce coin, tu vas étudier ou mourir. » Le nouveau maître dit, en entrant dans l'école du Fraumünster :

– Voilà un joli local (le bâtiment était tout neuf), mais les écoliers paraissent être des ignares ; enfin, nous verrons ; je ne leur demande que de la bonne volonté.

Ce qui est sûr, c'est que, lors même qu'il se serait agi de sauver ma tête, je n'aurais pas pu décliner un *nomen primæ declinationis* ; pourtant je savais mon Donat sur le bout du doigt, parce qu'à Sélestat un *baccalaurius* de Sapidus, nommé Georgius ab Andlow, célibataire et très savant, tourmentait les bacheliers avec le Donat d'une si terrible façon que je m'étais dit : « Puisque c'est un si bon livre, tu vas l'apprendre par cœur. » Ainsi fis-je et par la même occasion le Donat me servit à m'exercer à la lecture ; je ne regrettai pas ma peine quand je fus sous *pater* Myconius. Celui-ci lisait dans ses leçons *Terentius* et nous faisait décliner ou conjuguer tous les mots d'une comédie ; plus d'une fois à ce travail ma chemise fut trempée de sueur et

¹¹ Myconius, chassé de Lucerne vers la fin de 1522, ne resta que peu de temps à Einsiedeln et devint maître au Fraumünster à Zurich dans le courant de 1523.

la pâleur couvrit mon visage, quoique Myconius ne m'ait jamais frappé, sauf un jour qu'il me toucha la joue du revers de la main. Il interprétait aussi les saintes Écritures, ce qui attirait à ses cours beaucoup de laïques, car la lumière de l'Évangile commençait à paraître, bien que longtemps encore on ait eu dans les églises la messe et les idoles. Tout sévère qu'il se montrât envers moi, Myconius ne laissait pas de m'emmener chez lui ; là il me donnait à manger et prenait plaisir à m'entendre raconter mes pérégrinations à travers l'Allemagne et mes autres aventures, dont j'avais alors la mémoire toute fraîche.

À cette époque déjà, Myconius appartenait à la vraie religion ; il était néanmoins obligé de conduire ses *discipuli* à vêpres, à matines et à la messe dans l'église du Fraumünster ; lui-même dirigeait le chant. Un jour il me dit :

– *Custos* (car j'étais son *custos*), j'aimerais mieux donner quatre leçons que de chanter une messe ; fais-moi le plaisir de me remplacer quand on dit les messes votives, comme les *Requiem* et autres du même genre ; je t'en récompenserai.

Je fus très satisfait de cet arrangement : à Zurich, à Soleure et en d'autres lieux encore j'avais appris à chanter la messe. S'il y avait peu de gens capables d'expliquer un Évangile, grand était le nombre de ceux qui savaient brailler ; chaque jour de stupides bacchants, qui ne connaissaient pas le premier mot de la grammaire, recevaient les ordres parce qu'ils chantaient quelque peu.

Pendant que j'étais *custos*, il m'arriva souvent de manquer de bois pour chauffer l'école. Je remarquais les bourgeois qui assistaient aux leçons et, comme leur provision de bûches était entassée devant leurs maisons, au milieu de la nuit j'allais en dérober quelques-unes. Un matin que Zwingli devait prêcher avant l'aube dans l'église du Fraumünster, je me trouvai sans bois ; les cloches commencèrent à sonner. « Tu n'as point de bois, pensai-je, mais il y a tant d'idoles dans l'église ! » Celle-ci était encore déserte ; je courus à l'autel le plus proche, empoignai un Saint-Jean et le fourrai dans le poêle : « Allons, dis-je,

tout Saint-Jean que tu es, il te faut entrer là-dedans ! » La statue commença à brûler avec de grands pétilllements, à cause des couleurs à l'huile dont elle était enduite. « Doucement, doucement, murmurais-je, si tu bouges (ce dont tu te garderas bien), je fermerai le poêle et tu n'en sortiras pas, à moins que le diable ne t'emporte. » À ce moment, la femme de Myconius passa devant la salle, se rendant à l'église, et me dit :

– Dieu te donne une bonne journée, mon enfant ! As-tu chauffé ?

Je fermai la porte du poêle et répondis :

– Oui, mère, tout est en ordre.

Je me serais bien gardé de lui faire la moindre confiance, car elle aurait peut-être jasé et l'aventure, une fois connue, pouvait me coûter la vie¹². Au milieu de la leçon le professeur me dit :

– *Custos*, il paraît que le bois ne te manquait pas aujourd'hui ?

Et je me dis : « Saint-Jean a fait de son mieux. » Comme nous allions chanter la messe, deux prêtres se prirent de querelle ; celui qui avait trouvé son autel dépouillé de la statue criait à son collègue :

– Chien de luthérien, tu m'as volé mon Saint-Jean !

La dispute dura un bon moment, Myconius n'y comprit rien et le Saint-Jean ne fut pas retrouvé. Je n'ai soufflé mot de cette aventure à âme qui vive, si ce n'est quelques années après que Myconius se fût établi à Bâle en qualité de prédicant. Il fut

¹² Ceci indique qu'il s'agit de l'an 1523 ou du commencement de 1524 ; le 15 juin 1524 les images furent abolies officiellement.

très étonné de mon récit, car il n'avait pas oublié de quelle belle façon les deux prêtres s'étaient gourmés.

Bien que le papisme me semblât par moments être une œuvre des méchants, je n'en pensais pas moins à me faire prêtre, avec la ferme intention d'avoir de la piété, de remplir consciencieusement ma charge, et de tenir toujours mon autel bien net et reluisant. Mais quand maître Ulrich se mit à prêcher avec force contre l'ordre de choses existant, je tombai de plus en plus dans le doute et les hésitations. Je priais beaucoup et jeûnais plus que mon estomac ne l'aurait désiré ; j'avais aussi une grande dévotion pour mes saints patrons, les invoquant à tout moment, chacun l'un après l'autre : Notre-Dame, pour qu'elle me servît d'avocat auprès de son fils ; sainte Catherine, pour qu'elle m'aidât à devenir savant ; sainte Barbara, pour qu'elle ne me laissât pas mourir sans les sacrements ; saint Pierre, pour qu'il m'ouvrît les portes du ciel. Je notais dans un livret de combien de prières j'étais en retard ; les jeudis et samedis, jours de congé, je courais à l'église du Fraumünster, j'écrivais sur le bois d'une chaise les litanies arriérées et m'occupais de payer mes dettes l'une après l'autre, effaçant à mesure ; puis je me retirais avec la conviction d'avoir on ne peut mieux agi. Depuis Zurich, je fis six fois en procession le pèlerinage d'Einsiedeln ; je me confessais très fréquemment. En Silésie j'avais, sans mauvaise intention, mangé en temps de jeûne du fromage, suivant la coutume de notre pays ; quand j'avouai ce péché, le confesseur me refusa l'absolution, à moins que je ne fisse pénitence publique. Alors je pensai me donner au diable. Je me désolais de ne pas communier avec mes camarades (car les bourgeois régalaient les écoliers qui avaient reçu l'eucharistie), lorsqu'un prêtre touché de compassion s'enquit de la cause de mon chagrin ; il me donna l'absolution et je courus dîner.

Dans de fréquentes discussions avec mes camarades je soutenais le papisme, et cela jusqu'au jour où j'entendis à Selnau maître Ulrich prêcher sur le chapitre X de l'Évangile selon saint Jean : « Je suis le bon berger, etc. »

Il parlait avec tant de force qu'il me semblait qu'on me tirait en l'air par les cheveux. Zwingli représenta les mauvais pasteurs comparissant devant Dieu, les mains toutes souillées du sang des brebis qu'ils auront conduites à perdition. « S'il en est ainsi, pensai-je, adieu la moinerie ! jamais ne serai prêtre. » Je continuai néanmoins mes *studia*, disputant avec mes camarades et suivant assidûment les prédications, surtout celles de mon *præceptor* Myconius. Zurich conservait encore la messe et les idoles.

Dans ce temps je retournai, moi sixième, en Valais. Un samedi, en entrant à Glis, nous entendîmes les prêtres chanter vêpres. Après l'office l'un de ces religieux nous aborda :

– D'où venez-vous ? demanda-t-il.

J'étais le moins timide :

– De Zurich, répondis-je.

Il continua :

– Qu'avez-vous fait dans cette ville hérétique ?

Cette parole me blessa :

– Pourquoi hérétique ? m'écriai-je.

– Parce que les habitants ont aboli la messe et proscrit les images.

– Cela n'est pas, ils ont encore la messe et les images ; pourquoi donc les traitez-vous d'hérétiques ?

– Parce qu'ils ne vénèrent pas le pape comme le chef de la chrétienté et n'invoquent pas les saints.

– Et comment se fait-il que le pape soit le chef de l'Église ?

– Saint Pierre fut pape à Rome et il a transmis sa puissance à ses successeurs.

– Saint Pierre, répartis-je, n'est probablement jamais allé à Rome.

En même temps je tirai de mon sac un Testament et montrai l'Épître aux Romains, où Paul envoie ses salutations à maintes personnes sans mentionner Pierre, le chef suprême de l'Église, suivant mon contradicteur.

– Alors, répliqua ce dernier, Jésus-Christ aurait-il pu rencontrer saint Pierre près de Rome et lui demander : « Où vas-tu ? » et l'apôtre répondre : « Je vais à Rome me faire crucifier. »

– Où avez-vous lu cela ?

– J'ai entendu ma grand-mère le raconter cent fois.

– Si je comprends bien, c'est votre grand-mère qui est votre Bible. Et pourquoi faut-il invoquer les saints ?

– Parce qu'il est écrit : Dieu est admirable en toutes ses œuvres. » Je me baissai, et arrachant un brin d'herbe :

– Lors même, dis-je, que toutes les forces de ce monde se réuniraient, elles ne parviendraient pas à produire ce brin d'herbe.

Le moine se mit en colère et notre discussion en resta là. Comme nous nous étions attardés, nous dûmes marcher de nuit pendant plus d'une heure encore.

Le lendemain matin, nous arrivâmes à Viège. Un méchant prêtre, d'une ignorance crasse, y disait sa première messe ; cette solennité avait attiré un grand concours d'ecclésiastiques, d'étudiants et d'autres personnes. Nous aidâmes l'officiant à chanter l'office ; puis un individu qui passait pour le plus éloquent des orateurs prêcha du haut d'une fenêtre. Entre autres choses il dit en s'adressant au nouveau prêtre de Baal :

– Ô toi, noble champion, toi, sacré champion, plus saint es-tu que la mère de Dieu elle-même : elle n'a porté Jésus qu'une fois, désormais tu le porteras chaque jour de ta vie.

À ces mots, une voix forte s'écria du milieu de l'assemblée :

– Prêtre, tu mens comme un coquin !

L'interrupteur était un *magister basiliensis* originaire de Sion. Les regards de tous les ecclésiastiques se dirigèrent de mon côté, sans que je comprisse pourquoi ; enfin je remarquai dans l'assistance mon adversaire de la veille ; nul doute qu'il ne m'eût dénoncé à ses confrères. La cérémonie terminée, les écoliers et les prêtres furent conviés à dîner, mais personne ne parut prendre garde à moi. Combien je fus joyeux de jeûner pour l'amour du Christ ! Ma mère, qui m'avait aperçu sur l'estrade, me demanda :

– Comment se fait-il qu'on t'ait laissé là tout seul ?

Puis, après m'avoir coupé du pain et du fromage, elle alla me chercher de la soupe.

Quelques jours plus tard, je trouvai l'ecclésiastique qui avait si bien prêché, car il habitait le même village que ma mère. Il m'invita. Dans le cours de la conversation il osa se vanter, si jamais il rencontrait Zwingli, de le confondre en trois mots. Après mon retour à Zurich, mon *præceptor* Myconius trouva bon que je racontasse l'aventure à Zwingli, qui se mit à rire et me dit :

– À ton prochain voyage au pays, ne manque pas, mon cher, de te faire donner par écrit ces trois mots.

Deux ans environ s'étaient écoulés quand je revins en Valais ; j'informai le prêtre que Zwingli le priait d'écrire les trois mots et davantage encore, s'il lui plaisait. Le prêtre me remit une lettre, mais Zwingli ne put s'empêcher de rire à plusieurs reprises en la parcourant.

– Quel pauvre esprit ! s'écria-t-il à la fin ; porte cette lettre à Myconius.

Je rassemblai tous mes compatriotes et nous prîmes connaissance de l'épître, qui ne contenait rien, sinon quelques passages des décrétales.

J'étais une fois en visite chez le frère de ma mère, qui remplissait pour lors la charge de châtelain, c'est-à-dire de chef du dizain de Viège. Après le souper, je lui dis :

– Oncle, je pars demain matin.

– Pour quel endroit ?

– Pour Zurich.

– Par la mort, tu n'en feras rien ! s'écria-t-il ; les ligues ont résolu d'envahir le territoire de Zurich et réclament le secours de tous leurs alliés ; on fera bien renoncer les Zurichois¹³ à leur hérésie.

– Zurich n'a personne envoyé ici ?

– Un messager est arrivé porteur d'une lettre.

– A-t-on lu cette lettre en présence du Conseil et des députés des ligues ?

– Oui.

– Et que disait-elle ?

¹³ Il s'agit peut-être de la lettre des neuf cantons au Valais, de Lucerne, 11 novembre 1524, conservée dans le *Bullinger's Reformationgeschichte*, I, p. 211.

« Nous avons adopté une doctrine et voulons la maintenir ; mais nous y renoncerons s'il nous est prouvé qu'elle est en désaccord avec l'Ancien ou avec le Nouveau Testament. »

– N'est-ce pas fort raisonnable ?

D'un ton plein de colère mon oncle s'écria :

– Que le diable les emporte, eux et leur Nouveau Testament !

– Seigneur Dieu ! lui dis-je tout consterné, de quelle façon parlez-vous ! ne craignez-vous pas d'attirer sur votre tête les châtiments du ciel ?

– Le Nouveau Testament, continua-t-il, c'est leur nouvelle hérésie, d'après ce que nous ont dit leurs députés, en particulier celui de Berne.

– Le Nouveau Testament, répliquai-je, c'est la nouvelle alliance que Christ a conclue avec les fidèles et qu'il a scellée de son sang, comme il est écrit dans les quatre Évangiles et dans les Épîtres des saints Apôtres.

– En vérité ? fit mon oncle.

– Oui ! répondis-je ; si vous le désirez, demain nous irons à Viège et, pourvu qu'on m'en laisse la faculté, j'y proclamerai publiquement, sans honte ni crainte, ce que je viens de vous déclarer.

– Puisqu'il en est ainsi, ajouta mon oncle, je ne voterai pas pour qu'on marche contre les Zurichois.

Le lendemain les conseillers tinrent séance : ils répondirent qu'il s'agissait d'une question théologique et que, puisque les Zurichois ne demandaient qu'à être instruits de ce qui est écrit, il fallait laisser savants et moines vider tout seuls leurs différends.

Ainsi cette affaire n'aboutit pas, et je retournai continuer mes études à Zurich. J'y vivais dans une grande misère, car les fondations de charité n'existaient point encore. J'étais trop âgé pour n'avoir pas honte quand je chantais dans les rues ; d'ailleurs les gens me rudoyaient, me traitaient de frocard et me disaient mille autres mots désagréables. Je suivis alors à Uri un camarade, *provisor* en ce lieu, garçon qui ne manquait pas d'esprit. Là, ma position ne fit qu'empirer : les habitants n'étaient pas habitués à cette manière de gagner son pain en chantant ; j'avais en outre la voix rauque d'un bacchant. Au bout d'un mois à peine, je pris le parti de retourner à Zurich ; il ne me restait plus que trois hellers. À Flüelen, sur le bord du lac d'Uri, j'entrai dans une auberge et priai l'hôtesse de me vendre pour trois hellers de pain ; elle me donna un gros morceau de bouilli froid, un bon quartier de pain, et me laissa encore les trois hellers. Comme je m'acheminais vers le rivage, je vis aborder un bateau venant de Brunnen, village schwytzois. Je demandai au batelier de me faire passer le lac pour l'amour de Dieu, puisqu'il devait probablement s'en retourner à vide.

– Je vais déjeuner, me répondit-il, si tu veux m'attendre je te traverserai.

Il y avait là un homme qui était occupé près d'un entrepôt de marchandises et qui me dit :

– Compagnon, j'ai ici quelques barils de vin de la Valteline, garde-les-moi un moment ; tu peux en boire tant qu'il te plaira, mais ne laisse monter personne à bord.

Il me prêta un chalumeau, me conduisit vers ses tonneaux et s'en fut déjeuner. Je me mis à manger un gros morceau de viande et mon pain en buvant copieusement ; je ne connaissais pas la force de ce vin. À son retour, l'homme me demanda :

– As-tu fait bonne garde ?

– Oui ! répondis-je.

Arrive ensuite le batelier qui me crie :

– En avant, camarade ! nous partons.

Je veux marcher, mais je chancelle à chaque instant ; les gens se moquent de moi, et au moment de m'embarquer, un faux pas me fait tomber la tête la première dans le bateau. Le batelier éclate de rire et le propriétaire du vin de s'écrier :

– Quel beau passager !

Cependant mon ivresse ne tarda pas à se dissiper, car il survint un ouragan si terrible que mon compagnon lui-même crut que nous allions couler à fond ; toutes les minutes les vagues venaient couvrir complètement l'embarcation ; cette tempête durait encore à notre arrivée devant Brunnen, où nous débarquâmes trempés jusqu'aux os. C'est la seule traversée que j'aie faite sur le lac d'Uri ; en revanche, je me suis souvent trouvé sur le lac de Lucerne, une fois notamment en société d'un Bâlois, comme il sera dit en son lieu.

Enfin je rentrai à Zurich, où j'allai demeurer chez une vieille femme nommée Adélaïde Hutmacherin ; elle logeait ordinairement chez elle cinq ou six filles qui se faisaient entretenir par des compagnons. Ce voisinage me déplaisait fort, mais j'avais là un bon camarade, assez intelligent ; nous avions une chambre rien que pour nous deux et vivions sans nous inquiéter de la conduite de nos voisines. Dieu sait combien en ce temps j'ai souffert de la faim ; je restais quelquefois tout un jour sans avoir un croûton à mettre sous la dent ; il m'est arrivé souvent de verser de l'eau dans une terrine et d'aller demander à mon hôtesse un peu de sel que je jetais dans cette eau, puis de boire cela pour tromper la faim. Mon logement me coûtait un schilling zurichois par semaine. Je faisais des commissions hors de ville ; la rétribution était d'un batz par mille, avec quoi je payais mon loyer ; ou bien je portais du bois ou m'employais à quelque autre ouvrage ; en retour on me donnait à manger, ce qui me rendait tout heureux. J'étais toujours *custos*, et aux Quatre-

Temps je recevais de chaque écolier un angster de Zurich ; il y avait environ soixante écoliers, tantôt plus, tantôt moins¹⁴. Zwingli, Myconius et d'autres m'ont souvent envoyé porter dans les Cinq Cantons les lettres qu'ils écrivaient aux amis de la vérité. J'éprouvais une véritable joie à risquer ma vie dans ces messages afin que la pure doctrine se répandît toujours plus. Maintes fois ce fut à grand-peine que je revins sain et sauf de ces expéditions.

Sur ces entrefaites eut lieu la dispute de Baden¹⁵. Le *Doctor Eck*, Faber, Murner et plusieurs autres voulaient étouffer la vérité, renouvelant leurs précédentes tentatives, qu'ils ont poursuivies jusqu'à leur mort. Zwingli devait se rendre à Baden : c'était uniquement pour se saisir de lui et le mettre à mort qu'on avait arrangé cette conférence. Le complot a été prouvé plus tard, mais les Zurichois ne laissèrent pas partir Zwingli. Les pensionnaires espéraient que, Zwingli mort, ils gagneraient Zurich à la cause de la France ; dans la ville même, le Roi comptait de chauds partisans, qui auraient sans regret laissé brûler Zwingli, comme plusieurs faits l'ont bien montré. Ainsi des individus vinrent une nuit, dans le dessein d'assassiner Zwingli, le prier de se rendre auprès du lit d'un malade, et lorsqu'ils virent qu'il ne voulait pas sortir, ils brisèrent ses fenêtres à coups de pierres ; il ne serait pas difficile de donner tous les détails de cette tentative. Une autre fois, un homme fut envoyé avec des

¹⁴ Voici quelles étaient les monnaies de Zurich : 1 *florin* ou *gulden* = 2 *livres* = 16 *batzen* = 40 *schilling* = 60 *kreutzer* = 240 *pfennig* (appelés aussi *angster* ou *deniers*) = 480 *heller*. – En 1851, 1 florin de Zurich est taxé officiellement à 2,33 francs nouvelle monnaie. – En tenant compte d'une part du fait que le florin du XVI^e siècle contenait plus du double d'argent fin que celui du XIX^e siècle, et d'autre part de la dépréciation des métaux monnayés, on arrive à estimer que, vers 1530, 1 florin équivalait à 20 francs de 1851 ou actuels.

¹⁵ Ouverte le 16 mai 1526.

chevaux dont les sabots étaient entourés de feutre ; cinq cents couronnes lui étaient promises s'il s'emparait de Zwingli vivant, et quatre cents couronnes s'il rapportait la preuve qu'il l'avait tué. Ayant appris que Zwingli soupait dans telle maison, cet émissaire s'embusqua, bien décidé à lui enfoncer un coin de bois dans la bouche et à l'emmener prisonnier. On voit que Zwingli a couru maint danger de mort, même dans la ville de Zurich. La Providence l'a gardé : il ne devait pas périr victime d'un guet-apens, mais tomber dans une bataille rangée, semblable au berger qui succombe en avant de son troupeau ; et cette fin, lui-même l'a souvent prédite, comme je puis l'affirmer ainsi que plusieurs autres encore en vie.

Quoique Zwingli fût empêché d'assister à la conférence de Baden, il la dirigeait toutefois en grande partie. Feu Œcolampade, principal adversaire d'Eck, le tenait au courant. Un jeune Valaisan, Hieronymus Wælschen, avait été envoyé tout exprès à Baden ; il était censé se trouver là pour les bains et prenait note, d'une manière aussi complète que possible, de l'argumentation d'Eckius et de tous les discours. Il suivait les discussions, retenait les arguments et les couchait sur le papier en rentrant à la maison des bains, car personne ne pouvait écrire dans l'église, si ce n'est que les quatre secrétaires *ad hoc*. Pendant la durée du colloque, il était défendu, sous peine de la vie, d'expédier des missives au-dehors ; le coupable devait avoir la tête tranchée sur la place publique, sans autre forme de procès. Or, de deux jours l'un à peu près, Hieronymus Zimmermann, de Winterthour, et moi portions à Zwingli les lettres du *studiosus*, du *Doktor* Œcolampadius et d'autres *amici*, de sorte qu'on savait à Zurich tout ce qui se passait à la conférence. Quand on me demandait :

– Que viens-tu faire ? (car à chaque porte de Baden il y avait des gardes en armes) je répondais :

– Vendre de la volaille.

À Zurich on me remettait quelques poules ; je les portais aux bains et ne m'en débarrassais que lorsqu'un acheteur se

présentait de lui-même. J'ignore quelle feinte employait mon camarade ; en tout cas, les gardes s'étonnaient fort que je parvinsse si facilement à me procurer de la marchandise.

La veille de la Pentecôte, Eck voulut savoir qui prononcerait sur le résultat de la dispute, une fois qu'elle serait close. Ecolampadius consulta ses collègues sur la réponse à donner : ils résolurent de faire connaître leur décision à la séance du lendemain. Eck proposait pour juges les *legati* présents au colloque et presque tous papistes. Ne pas s'en remettre à eux, c'était les indisposer ; aussi le cas exigeait-il mûre réflexion. Dans la soirée, quelques instants avant l'heure du souper, j'allai demander à Ecolampadius s'il n'avait point de missive pour maître Zwingli.

– Je lui écrirais volontiers, me répondit-il, ce serait même bien nécessaire, mais il est tard et je crains que tu ne finisses par être soupçonné. Si tu as assisté à la séance d'aujourd'hui, tu dois savoir sur quoi nous avons à répondre ?

– Je suis en état, dis-je, d'exposer tout cela de vive voix.

Ces paroles transportèrent de joie Ecolampade ; les portes de la ville n'étaient point encore fermées, et je fis presque d'une seule traite le trajet de Baden à Zurich. J'arrive chez Myconius ; il s'était déjà mis au lit ; je l'informe de la cause de ma venue.

– Cours, me dit-il, chez maître Ulrich, et lors même qu'il serait couché, ne cesse pas de carillonner jusqu'à ce qu'on t'ouvre.

J'y vais, bien que ma première idée eût été d'attendre au lendemain ; tout le monde dormait. Au bruit que je fais, le marguillier qui demeurait vis-à-vis se met à la fenêtre en criant :

– Quel diable mène pareille vie ?

– Gaspard, lui dis-je, c'est moi !

Il reconnaît ma voix ; il savait que j'avais souvent affaire chez maître Ulrich.

– *Custos*, est-ce toi ? Sonne vigoureusement !

Enfin sort un vieillard ; c'était messire Gervasius, naguère prêtre, lequel demeurait depuis quelques années avec Zwingli.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– Messire Gervasius, c'est moi.

Il m'introduit dans la maison tout en me disant :

– Que veux-tu si tard ? ne peux-tu laisser maître Ulrich dormir une nuit en paix ? Depuis six semaines que la conférence dure, il ne s'est pas couché.

Nous frappons un bon moment à la porte de Zwingli, qui finit par entendre que je suis là ; il arrive en se frottant les yeux :

– Quel tapage fais-tu donc ? Voilà six semaines que je ne me suis pas mis au lit, et comme c'est demain Pentecôte, j'avais pensé que le colloque chômerait.

Nous entrons dans sa chambre.

– Voyons, quelles nouvelles ?

Je lui fais mon rapport et lui explique pourquoi je n'apporte point de lettre.

– Bon ! s'écrie-t-il, n'est-ce que cela ? Eck s'imagine nous jouer un de ses tours. Je vais écrire ; connais-tu quelque gars qui soit disposé à partir pour Baden ?

– Oui.

– Veux-tu manger ? je réveillerai la servante qui te préparera une soupe.

– Je crois que j'aimerais mieux dormir.

Je souhaite à Zwingli une bonne nuit et lui envoie un jeune garçon qui se charge de la lettre et se met aussitôt en route. Ayant atteint Baden avant le jour, notre messenger trouve devant les murs un char de foin arrivé trop tard la veille pour pouvoir entrer dans la ville ; il grimpe sur ce char, s'étend sur le foin et s'endort. À l'aube, le paysan conduit son attelage à la place du marché ; l'enfant s'éveille alors, regarde autour de lui, considère les maisons, puis descend du char et porte la missive à Œcolampadius. Je ne sais pas précisément ce qu'elle contenait, mais le langage que Zwingli m'a tenu dans sa chambre me permet de le conjecturer :

– Quelqu'un, m'avait-il dit, oserait-il entreprendre de rendre ces paysans capables de discerner qui a tort ou raison ? ils s'entendent mieux à traire les vaches. À quoi bon coucher tout par écrit, si ce n'est pour s'en remettre à la décision des lecteurs ? Eck ignore-t-il par hasard comment les choses doivent se passer dans les *concilia* ?

Je continuais de vivre à Zurich dans la pauvreté, lorsqu'enfin maître Heinrich Werdmiller me prit pour être le *pædagogus* de ses deux fils et pourvut à mon pain quotidien. De ces deux jeunes gens, Otto Werdmiller devint *magister artium* de Wittemberg et servit l'Église de Zurich ; l'autre est tombé à Kappel. J'étais désormais hors des peines et des soucis, mais je me fatiguais trop à étudier : *latina, græca* et *hæbraica lingua*, je voulus tout apprendre à la fois ; je passais les nuits sans presque fermer l'œil, luttant péniblement contre le sommeil et me mettant dans la bouche de l'eau froide, des raves crues, du gravier, de façon à avoir les dents agacées dès que je commençais à dormir. Mon cher père Myconius me faisait des représentations à ce sujet et ne me grondait pas lorsque le sommeil me surprenait au beau milieu d'une leçon. Dans les premiers temps, Myconius faisait consister tout son enseignement dans une *frequens exercitatio in lingua latina* ; il s'occupait rarement du grec, langue fort peu connue alors. Voyant donc qu'on ne m'enseignerait jamais à l'école la *grammatica latina, græca* ou

hæbraica, j'entrepris de donner à d'autres des leçons sur tout cela, afin de l'apprendre moi-même. Je lisais tout seul *Lucianus* et *Homerus* dont il existait des traductions. Puis Myconius me prit dans sa maison où je trouvai d'autres commensaux (parmi eux défunt *Doctor Gesnerus*) avec lesquels j'étudiai le *Donatus* et les *declinationes*. Ces exercices me profitèrent considérablement. Myconius avait alors pour sous-maître le très docte messire Theodorus Bibliander, homme d'une science inouïe dans toutes les langues et surtout dans *l'hæbraica lingua*. Il était l'auteur d'une grammaire hébraïque¹⁶ ; comme il mangeait avec nous à la table de Myconius, je le priai de m'apprendre à lire l'hébreu ; il y consentit et je parvins à connaître soit les caractères imprimés, soit l'écriture. Chaque matin je me levais pour allumer le feu dans le cabinet de Myconius ; je m'asseyais devant le poêle et me mettais à copier la grammaire, pendant que dormait le maître, qui ne s'aperçut jamais de rien.

Cette année-là¹⁷, Damian Irmi, de Bâle, informa Pellicanus, qui était à Zurich, qu'il partait pour Venise ; il ajoutait que, si quelques pauvres compagnons désiraient avoir une Bible hébraïque, il se chargerait volontiers d'en acheter là-bas un certain nombre d'exemplaires, qu'il céderait ensuite au plus bas prix. *Doctor Pellicanus* lui manda d'en rapporter douze. Quand ces livres furent arrivés, on m'en offrit un pour une couronne. Je possédais depuis peu une couronne, reliquat de l'héritage paternel ; je la donnai en échange de la Bible, que je me mis à traduire. Un beau jour arriva messire Conrad Pur, prêchant à Mettmenstetten, dans le territoire de Zurich. En me voyant lire cette Bible hébraïque, il me demanda :

¹⁶ Il la fit imprimer par Froschauer, à Zurich, en 1535.

¹⁷ En 1527, à ce qu'il me semble, d'après l'autobiographie de Pellicanus.

– Serais-tu un *hæbræus*? En ce cas, tu vas m’enseigner l’hébreu.

– Je ne saurais, répondis-je.

Mais il ne me laissa ni trêve ni repos jusqu’à ce que je lui eusse promis de le faire. Je me dis : « Tu demeures chez Myconius, qui sera peut-être fâché. » Et je partis pour Mettmenstetten où nous entreprîmes la grammaire du *Doctor Munsterus*¹⁸ ; nous traduisîmes aussi, et ce me fut un excellent exercice. Je séjournai vingt-sept semaines en cet endroit, la chère y étant bonne. Je passai ensuite dix semaines à Hedingen chez messire Hans Wæber, également prêchant. Puis je me rendis à Rifferswil, chez un troisième pasteur qui, à quatre-vingts ans bien sonnés, voulut commencer l’hébreu. Enfin je revins à Zurich. Les prédicateurs répétaient fréquemment dans la chaire : « Tu gagnes ton pain à la sueur de ton front » ; s’efforçant de démontrer combien le travail manuel est béni de Dieu, et trouvant mauvais qu’on fît de tous les *studiosi* des ecclésiastiques. Maître Ulrich lui-même disait qu’il fallait contraindre les jeunes gens au travail, pour prévenir le trop grand nombre des gens d’Église. Aussi beaucoup renonçaient-ils aux études.

Un jeune Lucernois, savant et de manières distinguées, Rudolphus Collinus, se rendant à Constance pour y recevoir les ordres, Zwinglius et Myconius lui conseillèrent d’employer plutôt son argent à apprendre le métier de cordier. Après qu’il se fût marié et qu’il eût passé maître, je le priai de m’enseigner son état, et comme il me répondit qu’il manquait de chanvre, une petite somme que j’avais héritée de ma mère me servit à en acheter un quintal. Je fis mon apprentissage avec grand zèle, sans perdre cependant le goût de l’étude. Quand on me croyait

¹⁸ Sébastien Munster, qui enseignait à ce moment à Heidelberg et avait commencé depuis plusieurs années à publier des traités grammaticaux sur la langue hébraïque, était alors encore franciscain.

endormi, je me levais sans bruit, allumais une chandelle et, prenant un *Homerus*, me mettais à traduire à l'aide d'une *versio* que je dérobaï à mon maître. Même au milieu des travaux du métier, je portais *Homerus* avec moi. Une fois mon maître s'en aperçut et me dit :

– *Platere, pluribus intentus minor est ad singula sensus* ; continue tes études ou sois à ton ouvrage.

Certain soir que nous soupions, une cruche d'eau devant nous :

– *Platere*, me demanda Collinus, comment Pindarus commence-t-il ?

– « Ἀρεστον μὲν τὸ ὕδωρ¹⁹ », répondis-je. Il se mit à rire et ajouta :

– Donc nous allons suivre le conseil de Pindarus : faute de vin, buvons de l'eau.

Quand le quintal de chanvre fut employé, mon apprentissage était fini ; c'était un peu avant Noël et j'avais le dessein d'aller à Bâle. Je pris congé de mon maître, mais, au lieu de quitter la ville, je regagnai mon ancien logement, chez la mère Adélaïde. J'y restai caché six semaines, traduisant *Euripides* que je portais partout avec moi, ainsi que *Homerus*, car j'avais résolu d'étudier le plus possible. Sur le point de partir, je me rendis de nuit aux étuves et me plaçai dans un coin pour n'être vu de personne. La chaleur ne tarda pas à m'incommoder ; sentant que j'allais m'évanouir, je sortis en toute hâte, mais devant la porte je tombai dans la boue. Quand j'eus moins chaud, je rentrai dans le vestiaire ; chacun put considérer la vilaine façon dont je m'étais souillé, ce qui fit dire à la baigneuse :

¹⁹ Rien de meilleur que l'eau.

– Quel sale plongeon il a fait là !

Je n’osai pas retourner dans la salle de bains, de peur qu’il ne vînt à la connaissance de mon maître que je n’étais pas encore parti.

IV

Platter cordier à Bâle. Première guerre de Kappel. Séjour en Valais.

Le lendemain matin je chargeai mon sac sur mes épaules, sortis de la ville et fis d'un jour le trajet de Zurich à Muttenz. Arrivé à Bâle, je me mis à chercher de l'ouvrage. Je me présentai à maître Hans Stæhelin, surnommé le Cordier rouge, qui demeurait sur la place du Rindermarkt ; il passait pour le patron le plus brutal qui pût se trouver sur les bords du Rhin ; aussi les compagnons n'entraient pas volontiers à son service, ce qui m'était une chance de trouver de l'occupation chez lui. Il m'engagea ; mais à peine savais-je pendre l'échanvroid et tresser. Selon ses belles habitudes, maître Hans Stæhelin se prit à jurer et à tempêter.

– Va-t'en, s'écria-t-il, va-t'en et arrache les yeux à celui qui t'a enseigné le métier ! Que veux-tu que je fasse de toi ? tu n'y connais rien.

Il ignorait que je n'avais jamais travaillé plus d'un quintal de chanvre et je ne le lui aurais pas avoué, à cause de son apprenti. Ce dernier, individu d'un mauvais caractère, était originaire d'Altkirch et vit encore ; plus habile que moi, il me rudoyait fort, m'appelant mufle de vache et me prodiguant mille autres injures ; je n'osais me plaindre au patron qui, de son côté,

té, était grossier comme un Souabe. Cependant je désirais rester dans cette maison ; Stæhelin me prit donc à l'essai pour huit jours ; je m'expliquai franchement avec lui, le priant d'avoir quelque patience, qu'il me paierait ou ne me paierait pas, comme il le voudrait. Je promettais de le servir fidèlement et de tenir ses livres de comptes avec soin, car chez lui personne ne savait écrire.

– Je ne suis pas habile, dis-je, je le reconnais : la plupart du temps mon patron manquait de chanvre.

Enfin Stæhelin se laissa persuader et me garda ; il me donnait par semaine un batz, avec lequel j'achetais des chandelles ; en effet, j'étudiais la nuit, bien que je dusse travailler aux cordes jusqu'au couvre-feu et recommencer le matin dès que la trompette se faisait entendre de nouveau. En somme, je n'étais pas mécontent de ma situation, et tout mon désir était de rester chez Stæhelin afin de devenir un bon cordier. Mais l'apprenti me dénonça aux compagnons, comme ne sachant rien et n'ayant pas fait le temps voulu d'apprentissage (qui était, en général, de deux ans) ; il espérait que le patron serait obligé de me renvoyer, ou que les ouvriers refuseraient de travailler plus longtemps à Bâle. Alors je pris à part les compagnons l'un après l'autre, cherchant à leur plaire pour qu'ils ne m'inquiétassent pas. Malheureusement je ne pouvais leur donner grand-chose, puisque je ne possédais rien. Au bout de six mois je fus capable de faire l'ouvrage courant, même de remplir l'emploi de contremaître et de diriger l'atelier ; néanmoins, quand nous étions occupés à des travaux pénibles, comme à tresser de grosses cordes, la sueur me décollait souvent du front ; ce que voyant, le patron me disait :

– Si j'avais autant étudié que toi et que les livres m'inspirassent un si grand amour, j'enverrais bien vite au diable l'état de cordier.

Il avait été frappé de mon goût pour la lecture.

Je connaissais le respectable imprimeur messire Andreas Cratander, dont le fils Polycarpus avait été en même temps que moi le commensal de Rudolphus Collinus. Cratander me fit cadeau d'un *Plautus* qu'il avait imprimé en in-octavo et qui n'était point relié. Je prenais une feuille du livre, la fixais à une fourchette que je fichais dans le chanvre, et de cette manière je pouvais lire tout en travaillant ; le maître survenait-il, je cachais vivement la feuille sous le chanvre. Un jour, il me prit sur le fait ; il entra en fureur et s'écria en jurant :

– Que la fièvre quartaine te serre, maudit moinillon ! Sois à ton ouvrage ou décampe ! N'est-ce pas assez que je te permette d'étudier la nuit et les jours de fête, sans que tu lises encore pendant les heures de travail ?

En effet, les jours de fête, aussitôt après le repas, je m'empressais de m'en aller avec mes livres dans quelque pavillon à la campagne ; là je lisais tout le reste de la journée, jusqu'au moment où le gardien des portes faisait entendre son cri ; car mon patron ne possédait pas de jardin au Rindermarkt, comme d'autres maîtres cordiers qui demeurent dans les faubourgs.

J'entrai en relations avec plusieurs *studiosi*, en particulier avec les *discipuli Doctoris Beati Rhenani*. Ils s'arrêtaient devant la boutique et m'engageaient à quitter le métier, offrant de me conduire chez leur maître, qui me présenterait à messire Erasmus Roterodamus ; à son tour celui-ci me recommanderait à un *episcopus* ou bien à quelque autre personnage. Mais ces avances furent inutiles, quoique Beatus Rhenanus et Erasmus²⁰ soient

²⁰ L'humaniste alsacien *Beatus Rhenanus*, disciple de Lefèvre d'Étaples et intimement lié à Érasme, avait transporté déjà depuis quelques années son domicile à Sélestat, sa ville natale ; mais il passa à Bâle l'hiver de 1527 à 1528 pour surveiller l'impression de son édition des œuvres de Tertullien. *Érasme* ne quitta Bâle pour Fribourg en Brisgau que lorsque la Réformation eut obtenu la victoire à Bâle en février 1529.

venus me parler à la place Saint-Pierre, où j'aidais à confectionner une grosse corde, et que le très renommé seigneur Erasmus m'ait alors offert sa protection, ainsi que les *discipuli* me l'avaient fait pressentir. Je préférerais continuer mon existence toute de travail et de fatigue. J'avais grand froid l'hiver ; la nourriture était mauvaise et insuffisante ; le patron, ladre comme un Souabe, achetait du fromage puant et immangeable que la bourgeoise, en se bouchant le nez, m'ordonnait de jeter loin dès que son mari avait tourné les talons. Ma situation était des plus déplorables.

Peu à peu je fis la connaissance de quelques personnages, entre autres celle du *Doctor Oporinus* ; celui-ci voulait à toute force que je lui donnasse des leçons d'hébreu. Je m'excusais sur mon peu de science et le manque de temps ; à la fin, vaincu par ses pressantes instances, j'offris à mon patron de le servir pour rien ou pour un moindre salaire, s'il m'accordait en retour quelques heures de libres par semaine. Je dois dire qu'il avait augmenté ma paie. Il consentit à me céder une heure par jour, de quatre à cinq. Alors Oporinus afficha, à mon insu, contre les murs de l'église un billet annonçant qu'un homme enseignerait à Saint-Léonard, de quatre à cinq heures, à partir du lundi suivant, les *rudimenta linguæ hæbraicæ*. Oporinus était à cette époque maître d'école à Saint-Léonard²¹. Quand, à l'heure convenue, je me rendis dans la salle, comptant converser seul à seul avec Oporinus, je fus stupéfait de me trouver en face de dix-huit personnes fort savantes, car je n'avais pas remarqué le billet affiché à la porte de l'église. Dès que je vis ce nombreux auditoire, je voulus m'enfuir ; mais le *Doctor Oporinus* me dit :

– Reste, ce sont aussi de braves compagnons.

²¹ Ce n'est qu'après la réorganisation des écoles en 1529 qu'Oporin fut appelé à diriger l'École de la cathédrale, où Platter viendra le seconder.

J'avais honte de paraître avec mon tablier de travail ; je me laissai pourtant persuader et commençai la *grammatica Doctoris Munsteri* ; ce dernier n'était pas encore à Bâle²². Je lus aussi de mon mieux le prophète Jonas²³.

La même année arriva un Français, envoyé par la reine de Navarre à cette fin d'apprendre l'hébreu ; il vint m'entendre un soir. J'entrai dans la chambre, mal vêtu comme toujours, et m'assis contre le poêle, suivant mon habitude : c'était une place fort agréable ; les étudiants se mettaient autour de la table.

– *Quando venit noster professor ?*²⁴ demanda le Français.

Oporinus me montra et l'étranger fut tout ébahi de voir un professeur dans un pareil accoutrement. La leçon terminée, il me prit par la main, m'emmena de l'autre côté du pont et voulut savoir comment il se faisait que je fusse si méchamment habillé.

– *Mea res ad restim rediit*²⁵, lui répondis-je.

²² Ce savant hébraïsant qui s'était fait connaître déjà par plusieurs publications grammaticales, ne s'établit à Bâle que dans l'été 1529.

²³ La mention de Jonas prouve que Platter se servait de l'opuscule suivant, très rare aujourd'hui : *Institutiones grammaticæ in Hebream linguam Fr. Sebastiani Munsteri Minoritæ*, imprimé par Froben à Bâle, 1524, in-8°, qui est terminé par le livre de Jonas en hébreu, chaldéen, grec et latin. Capiton et Ecolampade avaient précédemment donné des leçons d'hébreu à Bâle, mais le premier était parti pour Strasbourg et le second était absorbé par l'enseignement théologique et la vie ecclésiastique, de sorte qu'en 1528, où me paraît devoir se placer notre récit, l'hébreu n'était enseigné par personne à Bâle.

²⁴ Quand viendra notre professeur ?

²⁵ Littéralement : « Mes affaires vont à la corde. » C'est une citation de Térence, dans la comédie duquel elle a le sens : « Il ne me reste plus que la corde pour me pendre. »

Il offrit d'écrire à mon sujet une lettre à la reine de Navarre qui ne manquerait pas, disait-il, de me traiter comme un dieu²⁶ ; il me conseillait donc de m'en aller avec lui, ce que je refusai. Il assista jusqu'à son départ à mes leçons. Il était vêtu magnifiquement et coiffé d'un barret brodé d'or ; il avait un serviteur à lui, qui le suivait portant un manteau et un chapeau, pour le cas où la pluie serait venue à tomber, ou pour je ne sais quelle autre cause. Il y a neuf ans, ce personnage revint dans le pays et quand il m'aperçut près des Augustins, de tout loin il cria :

– *O salve, præceptor Platerè !*²⁷

Je lui demandai d'où il arrivait ; il me dit qu'il avait passé neuf années en *Creta, Asia et Arabia*, auprès des plus savants rabbins juifs ; qu'il possédait maintenant les divers dialectes hébreux aussi bien que sa langue maternelle, et qu'il se sentait tout heureux de regagner sa patrie. Sa mise était toujours des plus riches.

Je restai chez le Cordier rouge jusqu'à la première campagne contre les Cinq Cantons²⁸. Mon maître dut partir et ferma sa boutique jusqu'à son retour. Je le suivis ; on se dirigeait, en effet, sur Kappel et la contrée m'était bien connue puisque j'avais enseigné l'hébreu au prédicant de Mettmenstetten. Je

²⁶ *Marguerite d'Angoulême*, la sœur de François I^{er}, participait avec un vif intérêt à tout le mouvement intellectuel de son temps ; le Juif converti, *Paul Paradis*, dit le Canosse, de Venise, qu'elle fit nommer ensuite professeur au Collège royal, lui avait enseigné l'hébreu. « Elle entretenait, dit Sleidan, plusieurs aux écoles, non seulement en France, mais aussi en Allemagne. » M. Lefranc (*Hist. Du Collège de France*, p. 94) suppose que le français dont il est question ici est *Pierre Duchâtel* (Castellanus), qui sera plus tard lecteur particulier du roi et évêque.

²⁷ Je te salue, mon maître Platter !

²⁸ En juin 1529. Voir ci-dessus.

portais l'armure de mon patron. Après avoir passé la Schafmatt²⁹, nous arrivâmes à Mettmenstetten. Je trouvai dans la maison du seigneur prêdicant le capitaine noble Balthasar Hildbrand, avec son lieutenant, son porte-étendard et la suite que le Conseil lui avait donnée. Je fus reçu comme une vieille connaissance et l'on apporta du vin pour fêter ma venue. Beaucoup de Bâlois accompagnés de leurs gens logeaient dans Mettmenstetten et dans les villages voisins.

C'était, si je ne me trompe, le jour de la Saint-Jean³⁰. Notre capitaine s'était rendu au camp des Zurichois près de Kappel. Depuis quelques jours on négociait la paix, mais elle n'était point encore conclue. Or, à une heure de l'après-midi, nous entendîmes tout à coup de fortes détonations de mousqueterie ; notre capitaine manda de renvoyer la troupe, que la paix était faite et que l'on tirait des salves de réjouissance. En effet, on eût dit du genièvre pétillant dans le feu. Donc les Bâlois s'en retournèrent chez eux ; mais leur chef ne paraissant point, les notables de Mettmenstetten, grandement étonnés, me chargèrent, puisque je connaissais le pays, d'aller vers noble Hildbrand qui se trouvait à Kappel avec les mercenaires, et de lui demander la raison pour laquelle il avait ordonné le licenciement sans revenir lui-même ni transmettre des nouvelles plus circonstanciées.

Quand j'arrivai à Kappel, le crépuscule était déjà fort et le capitaine, qui sortait du cloître à ce moment même, ne me reconnut pas tout de suite. Il s'enquit du motif de ma venue ; je lui contai toute l'affaire.

– Va, me dit-il, et demande là-dedans le secrétaire Reinhart de Zurich ; annonce-lui de ma part que tu dois attendre auprès de lui la réponse à ton message.

²⁹ À la frontière de Bâle et d'Argovie.

³⁰ 25 juin 1529.

J'entrai dans le couvent, où Reinhart me fit souper, et à minuit tous deux nous nous étendîmes sur les bancs. Vers les deux heures on nous réveilla pour nous avertir qu'on venait d'apporter l'instrument du pacte que les Cinq Cantons avaient passé naguère avec le roi des Romains. Il faut savoir qu'un des articles du traité de paix stipulait la publication de cet acte ; mais quand il fallut régler ce point, personne ne voulut se trouver en possession du document ; chaque canton renvoyait à un autre canton ; cependant la paix ne pouvait être conclue définitivement qu'après l'exécution de la susdite clause. Enfin l'acte fut apporté vers les deux heures de la nuit. Tout le monde se releva ; on se rassembla dans une grande salle, et la pièce fut remise en mains du landamman de Glaris, qui dans tout ce différend avait rempli le rôle de suprême arbitre. Il passa le parchemin à un secrétaire qui le déploya ; il était terriblement long et large (jamais n'en vis de pareil), muni de neuf sceaux, dont un grand en or. Le secrétaire se mit à lire un immense préambule farci d'une kyrielle de titres, comme les pancartes qu'on lit à Bâle sur la place publique le jour de la Saint-Jean ; puis venait la mention des Cinq Cantons et de leurs titres accoutumés, et qu'ils avaient fait alliance avec... À cet instant le landamman posa la main sur le document : « Assez ! » dit-il. Mais un homme qui se trouvait derrière moi, un Zurichois selon toute apparence, s'écria :

– Qu'on lise tout, et qu'elles soient manifestées au grand jour leurs menées contre nous !

Se tournant vers l'interrupteur, le landamman répondit :

– Qu'est-ce ? que cet écrit soit lu ? Vous me mettez en pièces avant que j'y consente !

Et tout en pliant l'acte il ajouta :

– Vous n'êtes déjà que trop irrités les uns contre les autres.

Il prit un couteau, détacha d'abord les sceaux, puis découpa le parchemin en longues lanières, et celles-ci en petits morceaux ; le tout fut mis dans un barret et confié au secrétaire pour être jeté au feu. Ce qu'on fit des sceaux, je l'ignore. Au point du jour, Reinhart me dépêcha vers le capitaine, afin de lui annoncer que la paix était assurée, que le traité avait été rendu public, puis brûlé. Je ne tardai pas à rencontrer le capitaine qui venait au-devant de moi ; je m'acquittai de mon message ; Hildbrand me gratifia de cinq batzen, puis ses gens et lui regagnèrent tout joyeux leurs foyers.

Pour moi je me rendis à Zurich, où je fus témoin de la rentrée triomphale des troupes. Les Zurichois montèrent tous leurs canons sur la plate-forme des Tilleuls et tirèrent du côté de la Limmat et de la grande ville. C'étaient des détonations telles que de grosses branches d'arbres se rompirent ; beaucoup de fenêtres furent brisées, des portes sortirent de leurs gonds. Le dimanche, Zwingli prêcha ; il parla de la paix qui venait d'être conclue et dit qu'elle serait sous peu la cause que les gens dans leur désespoir se prendraient la tête à deux mains ; c'est ce que la campagne suivante a bien montré.

Je restai un certain espace de temps à Zurich, étudiant auprès de maître Myconius. Sa femme et lui me conseillèrent d'épouser leur servante Anni et de mettre fin à mon existence errante, ajoutant qu'ils nous institueraient leurs héritiers. Je me laissai persuader et Myconius nous fiança. Je ne logeais pas chez lui, mais chez la vieille Hutmacherin avec mon cousin Simon Steiner, qui étudiait à Zurich et à qui les dominicains avaient procuré du pain et des loisirs³¹. Nous fûmes mariés, quelques jours après, dans l'église de Dübendorf par le prédi-

³¹ Je suppose que Steiner recevait, comme étudiant pauvre, un subside pris sur les revenus du couvent sécularisé des dominicains.

cant de l'endroit³², beau-frère de maître Myconius ; quant à la pompe que nous déployâmes en cette occasion, je dirai que des gens se trouvèrent à notre table sans se douter le moins du monde qu'ils assistaient à un repas de noce. À la nuit tombante nous rentrâmes en ville et je regagnai seul mon logis, car nous voulions tenir notre union secrète. Deux jours plus tard, je partis pour le Valais. Là j'informai mes amis de mon mariage ; cette nouvelle les fâcha très fort, parce qu'ils avaient toujours souhaité que je fusse prêtre.

Après avoir résolu d'embrasser la profession de cordier et de tenir en même temps une école dans mon pays, je retournai à Zurich. J'y passai six semaines encore sans coucher avec ma femme, si bien que Myconius me dit à la fin : « Quand veux-tu donc coucher avec Anni ? Il en serait grand temps. Sur tes vieux jours tu pourras devant la jeune génération te vanter de cette longue continence : les nouveaux mariés sont pour l'ordinaire si pressés de ne faire qu'un seul lit. » C'était de quoi ma femme et moi n'avions cure, car honteux nous étions. Nous fixâmes le jour de notre départ pour le Valais : Myconius devait à ta mère quatorze florins de gages, il n'en paya que deux ; ce fut avec cette somme que nous nous mîmes en route. Le premier soir nous nous arrêtâmes à Mettmenstetten, chez le pasteur à qui j'avais appris l'hébreu³³. Il ne pouvait pas savoir sur quel pied nous avions, ma femme et moi, vécu jusqu'alors, et nous fûmes tout déconcertés de ne trouver qu'un lit pour nous deux ; mais enfin, il fallait bien une fois en passer par là. Le lendemain nous arrivâmes à Lucerne, chez le frère de ma femme, nommé Clæwi Dietschi, qui gagnait sa vie à fabriquer des balais, des corbeilles et des chaises.

³² Hans Schroeter.

³³ *Conrad Baur*, dont Platter écrit mal plus haut le nom : *Pur*.

La famille des Dietschi est originaire de Wipkingen, petit village situé sur la Limmat, au-dessous de Zurich, et faisant partie de la paroisse de cette ville ; Anni était donc de Wipkingen par son père, sa mère était de Meilen, au bord du lac de Zurich. Père et mère moururent de bonne heure et ma femme fut élevée par des amis, jusqu'au moment où elle put gagner sa vie comme domestique ; dans presque toutes les places qu'elle eut, elle y resta longtemps ; en dernier lieu elle servit pendant sept ans Myconius. Anni, seule avec son rouet, prolongeait les veilles afin de subvenir par son travail aux besoins du ménage de sa maîtresse, qu'elle nommait sa mère. Les jours de fête, elle filait pour son propre compte et, comme elle était habile, elle gagnait passablement. Combien de fois, du temps que j'étais chez Myconius, n'a-t-elle pas travaillé bien avant dans la nuit, tandis que j'étudiais accoudé sur une table ; ni l'un ni l'autre ne nous doutions qu'un jour nous serions mari et femme. Ses gages étaient bien minces, suivant la coutume d'alors : pour trois ans elle avait à peine ce qu'une servante gagne aujourd'hui dans une année ; néanmoins elle possédait un assez joli trousseau, qu'elle avait elle-même confectionné.

De Lucerne nous allâmes à Sarnen en Unterwald ; là notre hôte et sa femme se mirent dans un état d'ivresse tel qu'ils perdirent toute connaissance et restèrent, incapables de bouger, sur les bancs de la salle commune ; si ma femme n'avait, quelques instants avant le souper, aidé l'hôtesse à faire notre lit, nous n'aurions pas su vraiment où nous aller coucher ; c'était pourtant un samedi. Le tavernier s'amusait à jouer du luth, en chantant à tue-tête ; je fus obligé de lui dire :

– Ne faites pas tant de bruit, vous nous ferez punir.

– Bah ! répondit-il, si le landammann était chez lui, et même couché, il se serait relevé déjà.

Il faut savoir qu'en Unterwald, lorsque les gens commencent à boire, le plus souvent ils ne rentrent pas à la maison. Aussi dit-on : « Voulons-nous passer une nuit d'Unterwald ? » Tou-

tefois, le lendemain matin, nos hôtes surent parfaitement établir le compte de notre dépense.

Après le Hasli, nous atteignîmes Grimsel am Berg. Il avait déjà neigé ; ce n'était pourtant pas encore la Saint-Gall³⁴, puisque nous nous étions trouvés à Lucerne le jour de la Saint-Léodegard³⁵. En voyant combien le pain était dur, ta mère entrevit la rude existence que nous allions mener. Quelques hommes, qui voulaient traverser la montagne le lendemain, me dirent :

– Tu ne dois pas songer à faire passer ta femme de l'autre côté.

Ce voyage était bien pénible pour Anni ; il fallait coucher sur un peu de paille, et elle n'y était point habituée. Au matin nous nous levâmes et, avec l'aide de Dieu, nous franchîmes le col heureusement, bien que les vêtements d'Anni se fussent gelés sur son corps. Une fois à Münster in Goms, nous n'avions plus que quatre milles à faire pour arriver à Viège, but de notre voyage. Il avait aussi neigé par là, et quand on sut que nous venions de Zurich, nous fûmes mal reçus.

Nous possédions encore pour un jour de vivres et un pfen-nig pesant, avec lequel Anni acheta de la filasse, car elle savait fort bien filer. Le lendemain ma femme trouva une compatriote à Brigue-les-Bains ; notre hôte, un barbier employé aux bains, était aussi Zurichois. Quant à cette fille, son père était maître Schwytzer du Rennweg, qui fut banneret et périt à Kappel ; il est probable qu'elle s'était enfuie de la maison paternelle à la suite de quelque équipée. Elles n'étaient pas rares les filles de Zurich qui de grand cœur abandonnaient le verjus de leur pays pour le

³⁴ 16 octobre.

³⁵ 2 octobre.

bon vin du Valais. La Zurichoise rassura ma femme, lui disant que les Valaisans étaient un bon peuple et que nous nous tirerions aisément d'affaire. Nous quittâmes les bains et gravâmes une très haute montagne pour aller trouver ma sœur Christine à Burgen, où elle vivait avec son mari et ses neuf enfants. Mon beau-frère avait deux tantes si vieilles qu'elles-mêmes, ni personne, ne savaient leur âge. Nous demeurâmes en ce lieu jusqu'à la Saint-Gall³⁶. Ma sœur m'avait gardé quelques objets de ménage que j'avais hérités ; elle me prêta son âne pour les transporter à Viège.

Là je pris possession d'une maison pour laquelle je n'eus point de loyer à payer et où il y avait un lit dont on ne se servait pas et qu'on m'abandonna gratis ; c'était presque la plus belle maison du village, avec de jolies fenêtres vitrées. Nous commençâmes donc à mener une existence plus douce. Une de mes tantes, passant un jour par Viège, vint me saluer :

– Thomas, me demanda-t-elle, quand nous célébreras-tu la messe ?

Entendant cette question, une noble demoiselle, parente de l'évêque *Doctor Adrianus* de Riedmatten, se prit à dire :

– Si je ne me trompe, il a ramené une bien longue messe avec lui.

Une autre fois, mon cousin messire Anthoni Platter m'aborde après l'office dans l'église de Saint-Martin à Viège :

– Le bruit court que tu es revenu avec une femme légitime ?

– C'est la vérité.

³⁶ 16 octobre.

– Que le diable t'emporte ! s'écria-t-il ; j'aurais préféré te voir avec une garce.

– Ah ! maître, répliquai-je, vous ne trouverez nulle part dans la Bible qu'il vaille mieux prendre une concubine qu'une épouse.

Il fut très irrité de cette réponse et resta longtemps sans vouloir me parler. Dans toute la contrée, il avait le renom d'être un bon *bibliacus*, car il lisait beaucoup la Bible, mais la comprenait fort peu, se contentant de marquer en rouge les initiales et les sommaires.

Je montai mon atelier de cordier et ouvris en même temps une école. J'eus jusqu'à trente élèves en hiver, mais à peine six en été ; chacun d'eux me payait aux Quatre-Temps un pfennig pesant. Mes affaires prospéraient, car je recevais des dons nombreux. J'avais beaucoup de parentes : l'une apportait des œufs, l'autre du fromage, une troisième du beurre ; les mères de mes écoliers ne restaient pas en arrière ; parfois même on me faisait cadeau d'un quartier de brebis ; les habitants du village me donnaient du lait, des choux, des pots remplis de vin, etc. Chaque jour c'étaient de nouveaux présents et souvent, le soir, quand je récapitulais, je me trouvais en avoir reçu huit ou neuf de diverse nature. Peu de semaines avant mon retour au pays, dans une réunion de femmes à Eisten, la conversation vint à tomber sur mon compte, et toute l'assistance de se récrier à la pensée de la belle première messe que je dirais et du grand nombre de cadeaux que je recevrais à cette occasion : car, rien que dans la famille de ma mère, les Summermatter, il y avait soixante-douze filles non mariées, dont chacune se proposait d'apporter à l'autel son présent. Ce fut sur ces entrefaites qu'arriva la nouvelle de mon retour et de mon mariage.

Pour me mettre en ménage, j'empruntai à mon oncle Antoni Summermatter (ordinairement appelé Antoni zum Liechtbiell) trente gros, qui font quinze batzen de Suisse ; avec cet argent nous montâmes notre maison. J'achetais du vin que

nous revendions à la mesure, et des pommes qu'Anni détaillait aux jeunes gars. Grâce aux braves gens qui nous vinrent en aide, nos privations cessèrent et ma femme se trouvait fort heureuse. Mais les prêtres ne nourrissaient point à mon égard des intentions bien charitables, quoiqu'ils me fissent bon visage et m'invitassent fréquemment pour m'empêcher de me déclarer ouvertement du parti de Luther. Cependant, quand il me fallait aider à chanter la messe, ce m'était par trop pénible et ma conscience me reprochait d'être complice de l'idolâtrie. Je regrettais de ne pouvoir parler librement et selon mon cœur. Aussi, désirant quitter ces lieux, je me rendis à Zurich afin d'y prendre conseil de Myconius. Il approuva mon projet, parce que j'avais quelque espoir de trouver à Bâle un emploi.

Dans le trajet pour retourner chez moi, j'étais accompagné d'un mien écolier qui ne pouvait se décider à passer le Grimsel. La pluie et la neige se mirent à tomber, et le froid devint tel que peu s'en fallut que nous ne fussions gelés tous deux. Connaissant les montagnes, je défendis au pauvre garçon de s'asseoir, ni même de s'arrêter ; je prenais les devants pour me réchauffer, puis revenais vers mon compagnon ; je fis ce manège jusqu'au moment où, Dieu aidant, nous atteignîmes l'hospice, c'est-à-dire une hôtellerie située sur la montagne et où l'on peut boire et manger quelque chose de bon. Ce n'était pas encore la mi-août.

Cela me rappelle que, passant une fois le Grimsel, seul et sans avoir l'expérience des montagnes, je sentis tout à coup les forces me manquer et, succombant à la fatigue, je m'assis pour prendre un peu de repos. Alors une singulière sensation s'empara de mon être ; une douce chaleur pénétra tout mon corps et je m'endormis les bras croisés sur les genoux. Par bonheur un homme me posa une main sur chaque épaule et me réveilla.

– Hé ! dit-il, que fais-tu là à dormir ? lève-toi et marche !

Ce que l'homme devint, je l'ignore ; j'eus beau regarder au près et au loin, je ne vis personne. Je me levai et pris dans mon bissac un morceau de pain que je mangeai. Quand je fis part de cette aventure aux gens rompus à la vie des montagnes, ils me dirent que j'avais été bien près de périr ; en effet, si, sur les sommités, un individu s'assied, cédant à la fatigue et au froid, il ne tarde pas à se sentir réchauffé, parce que tout le sang se retire du cœur et gagne les extrémités ; mais bientôt après le voyageur passe de vie à trépas. Aussi ne puis-je croire autre chose sinon que Dieu lui-même a conservé mes jours en cette circonstance, et ce fut aussi l'opinion de tous ceux qui connurent ce qui m'était arrivé. De tels accidents ne sont pas rares : on trouve un homme dans la montagne, on le croirait endormi et il est mort. Aussi les gens que l'obscurité force à passer la nuit sur ces hauteurs, préviennent le danger en se tenant tous par la main et en tournant en rond jusqu'au jour.

Ma femme fut très joyeuse de mon retour. Pendant mon absence, le curé ayant été attaqué de la peste, personne n'avait osé le soigner, excepté un jeune compagnon qui demeurait avec lui ; ce manque de charité avait effrayé ma femme, qui s'était demandé avec angoisse ce qu'elle deviendrait si elle tombait malade. Je m'étais déjà trouvé dans des conjonctures pareilles, lorsque j'étudiais à Zurich et que l'épidémie y sévissait si fort qu'au Grossmünster on jeta neuf cents cadavres dans une fosse et sept cents dans une autre. À ce moment-là je me mis en route pour le pays, en compagnie de quelques compatriotes. J'avais à la jambe un abcès que je supposais être un bubon de peste ; partout nous n'obtenions qu'à grand-peine l'hospitalité. J'arrivai à Grenchen chez ma tante Fransy. Dans le trajet de Galpentran³⁷ (petit village au pied de la montagne) à Grenchen je m'assoupis dix-huit fois en une journée. Fransy appliqua sur mon mal des feuilles de choux, et je guéris avec l'aide de Dieu ; personne ne

³⁷ Gampel (note des éd. de la BNR).

fut attaqué de l'épidémie, mais, six semaines durant, ma tante et moi dûmes vivre à l'écart. Je me suis encore trouvé à Zurich pendant une autre épidémie : je logeais chez la mère du *Doctor Rudolphus Gualterus* et, comme les lits manquaient, je couchais avec deux jeunes filles ; celles-ci furent atteintes de la peste et moururent à mes côtés ; pourtant il ne m'arriva rien.

Bien qu'Anni se plût au Valais, je n'en pensais pas moins à quitter de nouveau le pays, lorsque, sur ces entrefaites, ma femme mit au monde son premier enfant, à Viège.

L'accouchement fut très laborieux : les douleurs commencèrent dans la nuit du dimanche, la délivrance n'eut lieu que le lundi. Quelques voisins vinrent assister la malade, entre autres une noble dame qui prenait plaisir à remplir dans le village les fonctions de sage-femme. Dans toute la contrée il n'y a point d'accoucheuse pratiquant pour de l'argent ; se faire payer les services rendus en pareil cas, serait regardé comme un grand péché. Durant le travail, on fit toucher à ma femme, au nom de sainte Marguerite, un grand *pater noster* de bois, afin de faciliter l'enfantement ; et comme on l'exhortait à promettre des messes : « Oh ! répliqua-t-elle, je me confie en Dieu qui est tout bon et m'aidera. » Je dus être constamment présent, car la coutume valaisanne exige que le mari assiste à l'accouchement, afin que par la suite il traite sa compagne avec douceur et patience. Toutes les commères entouraient ma femme de telle façon qu'il me fut impossible de rien voir de ce qu'elles firent ; en revanche, je sais fort bien que ma chemise était trempée de sueur. L'enfant fut baptisé et reçut le prénom de Margretlin ; deux femmes des plus honorables lui servirent de marraines ; son parrain fut Egidius Meier, homme très pieux, partisan de la vérité et qui avait aussi fait des études. Quelques jours après, j'appris que certaines personnes avaient pensé que ma femme pourrait bien mourir en couches. Sur quoi je déclarai hautement : « Plutôt que de me faire prêtre (c'est ce qu'on avait espéré), j'aimerais mieux être équarrisseur ou bourreau ! » Ces paroles scandalisèrent bien des gens.

Le seigneur évêque, Adrian von der Riedmatten, ayant su que j'avais l'intention de quitter le pays, dépêcha à Viège son cousin Jonas Riedmatter, qui m'emmena à Sion. L'évêque offrit de m'établir instituteur de toute la contrée et de me donner un beau traitement. Après avoir remercié Sa Grandeur, je répondis qu'étant encore jeune et peu instruit, je demandais la permission d'aller étudier quelques années encore. Faisant du doigt un geste de menace, le prélat répliqua :

– *O Platere*, âgé et savant tu l'es assez ; mais tu as quelque autre idée en tête ; enfin, si plus tard nous t'adressons un appel, nous espérons que tu préféreras servir ta patrie plutôt que l'étranger.

Donc je chargeai sur mes épaules mon enfant couché dans son berceau et nous nous mîmes en route. Une des marraines donna comme souvenir un double ducat à sa filleule.

V

Platter sous-maître à Bâle et domestique à Porrentruy. Seconde guerre de Kappel.

À ce moment, nous possédions environ douze à quatorze pièces d'argent, quelques objets de ménage, et un enfant que je portais ; sa mère marchait derrière, comme la vache suit le veau. À Zurich nous logeâmes chez Myconius. J'avais écrit à Bâle au *Doctor Oporinus* ainsi qu'à *Heinricus Billing* (beau-fils du bourgmestre Meyer zum Hirtzen, demeurant au faubourg d'Æschamar³⁸) pour les prier de me chercher un emploi. Nous avions mis dans une besace nos effets, que nous avions dirigés sur Berne et de là sur Bâle. Quand nous étions venus au pays, un de mes bons camarades d'études et mon compatriote, Thomas Rorender, avait lui-même apporté de Zurich en Valais notre bagage et mes livres.

Notre départ indisposa contre nous beaucoup de gens, et ma sœur en particulier ; chacun accusait ma femme d'en être la cause ; cependant ce reproche était injuste, car elle serait volon-

³⁸ Actuellement Æschenvorstadt, nom qu'une traduction erronée rend vulgairement par : *Faubourg des cendres*.

tiers restée au pays. En revanche les prêtres ne furent pas fâchés que je leur montrasse les talons.

De Zurich nous nous acheminâmes sur Bâle ; je marchais chargé de l'enfant ; un écolier nous accompagnait, aidant ma femme à porter ses effets. Notre fille n'avait pas encore six mois. Arrivés à Bâle, nous eûmes quelque peine à nous procurer un logement ; nous parvînmes enfin à trouver près de Saint-Ulrich³⁹ une petite maison appelée : « À la Tête de Lion ».

Doctor Oporinus était alors maître d'école au Château⁴⁰ et habitait près de l'Évêché la maison qui devint plus tard la propriété de madame von Schœnau. Grâce à la protection d'honnêtes gens, je fus nommé *provisor Doctoris Oporini*, et les seigneurs du Conseil ecclésiastique m'assignèrent un traitement de quarante livres. Jamais, dirent-ils, on n'avait autant payé aucun de mes prédécesseurs. Sur cet argent j'avais à prélever dix livres pour le loyer ; la vie était chère : le quarteron de blé était à six livres et la mesure de vin à huit rappen⁴¹ ; heureusement que ces prix élevés ne se maintinrent pas. Je me rendis au marché, achetai un petit tonneau de vin de la contenance d'un muid, autant qu'il m'en souvient, et le portai sur mes épaules à la maison. Pour boire ce vin, ce fut entre ma femme et moi de grandes contestations : nous ne possédions d'autre ustensile à boire qu'une fiole au col allongé.

– Bois donc, disais-je, tu allaites.

³⁹ L'Église de Saint-Ulrich, qui était alors le temple de la paroisse de Sainte-Élisabeth, était très près de la cathédrale, dans la *Rittergasse*.

⁴⁰ Ou école de la cathédrale, à la tête de laquelle Oporin fut placé en 1529 ; ce fut à la fin de 1530 ou au commencement de 1531 que Platter lui fut donné comme sous-maître.

⁴¹ La monnaie courante de Bâle était : 1 *livre* = 20 *schilling* ou *sous* = 240 *pfennig* ou *deniers* = 480 *helbling* = 12 *batmen* = 120 *rappen*.

– Bois toi-même, répliquait Anni, tu étudies et passes à l'école de mauvais quarts d'heure.

Plus tard mon bon ami Heinrich Billing nous fit présent d'un verre en forme de botte, avec lequel nous descendions à la cave en revenant du bain ; ce verre contenait un peu plus que la fiole. Le tonneau dura longtemps. Quand il fut fini, Heinrich Billing nous en acheta un autre, mais je le lui payai lorsque, ne voulant plus rester *provisor*, je partis pour Porrentruy, ce qui le fâcha. J'achetai vers l'hôpital un petit chaudron, un seau (tous deux troués) et une chaise ; je possédais en outre un assez bon lit, acquis pour cinq livres dans le faubourg d'Æschamar ; c'était à peu près tout notre mobilier. Dieu soit loué ! si pauvres que nous fussions dans les commencements, je ne me souviens pas d'avoir, une fois en ménage, fait un seul repas sans pain ou sans vin. J'étudiais avec acharnement, me levant tôt et me couchant tard ; aussi j'avais fréquemment de grands maux de tête ; parfois le vertige me prenait d'une façon si violente que, pour marcher, j'étais obligé de m'appuyer sur les bancs de la salle d'école. Les *medici* essayèrent bien de me guérir au moyen de saignées et de poudres aromatiques, mais tout fut inutile.

Ce fut alors qu'arriva un célèbre docteur, Johannes Epiphanius, médecin du duc de Bavière et Vénitien d'origine. Certains bourgeois, parmi lesquels Epiphanius, avaient à Munich mangé de la viande un jour maigre ; pour ce fait, tous avaient dû prendre la fuite ; six cependant restèrent : ils étaient artistes et ne pensaient pas être inquiétés. Le duc les fit décapiter⁴². Epiphanius fut assez heureux pour s'échapper avec sa femme, qu'il avait épousée à Munich ; il vint à Zurich où je fis sa connaissance. Quand je le revis à Bâle, je le consultai au sujet de mes

⁴² Guillaume IV, duc de Bavière, après avoir laissé d'abord les idées nouvelles se répandre sans opposition dans ses États, en devint, dès 1521, un adversaire acharné, sous l'inspiration du Dr Eck.

tournoiements de tête. Il m'examina et s'étonna de la cause de cette indisposition :

– Si tu demeurais chez moi, dit-il à la fin, je t'aurais bientôt fait passer ton mal.

Il était convaincu que ma nourriture était insuffisante ou mauvaise, que j'étudiais trop et ne dormais pas assez. Ma femme et moi résolûmes de le suivre, s'il voulait nous prendre tous deux pour domestiques. Epiphanius s'en fut occuper à Porrentruy le poste de médecin de l'évêque Philippe de Gundelsheim⁴³. Je résignai ma place de sous-maître et partis avec femme et enfant. Ce coup de tête mécontenta MM. du Conseil ecclésiastique, ainsi que mes deux meilleurs amis, le docteur Oporinus et Heinrich Billing. Mais je me sentais un goût particulier pour la médecine et Epiphanius avait promis de me l'enseigner. Je pris donc mon enfant sur mon dos et me mis en route, laissant mon ménage à Bâle.

Une fois arrivé :

– Monsieur le docteur, dis-je, me voici ; à vous de me guérir.

– Voilà votre meilleur médecin, répondit-il en montrant ma femme.

– Anni, ajouta-t-il, dès que vous croirez la soirée assez avancée pour n'avoir plus personne à attendre, allez rejoindre au lit votre Thomas et dormez le matin aussi longtemps qu'on ne viendra pas frapper à ma porte.

⁴³ Christophe de Uttenheim, le dernier évêque élu à Bâle même, avait, dès 1524, fixé sa résidence à Porrentruy, où il mourut le 19 mars 1527 ; il fut enterré à Delémont, où eut lieu l'élection de son successeur, Philippe de Gundelsheim.

Ma femme ne profita point de cette permission : elle se levait de bonne heure, s'occupait de notre enfant et vaquait aux travaux de la maison. De mon côté, je ne dormais pas beaucoup, mais plus cependant que par le passé. Quand je me levais, ma femme me servait une bonne soupe : ainsi l'avait ordonné le docteur. Cette soupe au blé (et je dis ici la vérité pure) me fit en trois jours passer mon malaise, dont je fus délivré à tout jamais ; j'avais eu le tort de veiller et de rester à jeun trop longtemps. Ce préservatif, simple et facile, j'eus l'occasion de l'indiquer à plusieurs savants qui s'en trouvèrent fort bien pour leurs maux de tête ; je citerai, par exemple, le seigneur bourgmestre zum Hirtzen, messire Myconius, le *Doctor Cellarius* et d'autres encore qui me firent de grands remerciements.

Nous étions à Porrentruy depuis douze semaines ; le soir même notre enfant avait appris à faire cinq pas, quand la peste le saisit et l'enleva en trois jours. Nous le vîmes souffrir d'atroces douleurs ; lui mort, nous pleurâmes de désespoir, mais nous versions en même temps de douces larmes en le sentant délivré de son martyre. Sa mère lui tressa une jolie couronne et le maître d'école de Porrentruy l'inhuma derrière Saint-Michel. Le docteur Epiphanius vit notre tristesse et remarquant qu'Anni ne chantait plus joyeusement comme auparavant, il me dit :

– Ta femme a perdu sa gaieté, et la mienne craint que cette mélancolie ne leur fasse prendre à toutes deux la peste ; ce serait donc de ta part chose sage de partir avec Anni.

Je suivis ce conseil et conduisis ma femme à Zurich ; nous ne dépensâmes que cinq batzen dans ce voyage. Puis je retournai à Porrentruy.

J'arrivai chez le maître un dimanche soir ; je le trouvai à table, tout seul ; son haleine empestait le vin.

– Ô Thomas, s'écria-t-il, combien tu as eu tort d'emmener Anni (c'était lui-même qui m'y avait engagé) ; à peine étiez-vous

loin que ma femme a été attaquée du fléau ; elle est dans la chambre haute, avec un gros bubon à la jambe.

Le maître avait pris peur, en sorte qu'il s'enivrait chaque jour pour s'étourdir. Du reste, il avait l'habitude de se griser : lorsque nous étions invités chez l'évêque, le *Doctor Epiphanius*, après avoir déjà bu copieusement tout le long du repas, faisait encore une halte dans la cave où le cellérier avait l'ordre de le mener en le reconduisant. Puis, rentré au logis, mon maître envoyait chercher du vin (car il n'en avait point chez lui) et restait souvent jusqu'après minuit à boire en chemise dans son jardin.

Le lendemain de mon arrivée (c'était un lundi) je trouvai que mon maître avait gagné la peste pendant la nuit.

– Faisons un tour dans la campagne, me dit-il.

Et quand nous eûmes passé la porte de la ville :

– Allons à Delémont.

C'était là que l'évêque s'était réfugié pour fuir l'épidémie. Nous marchâmes le même jour jusqu'au premier village sur la route de Delémont, à un mille ou seulement un demi-mille de Porrentruy. Nous y passâmes la nuit. Epiphanius ne put rien manger ; il était bien malade. Il n'avait pas prévenu sa femme, et moi-même je ne connus son dessein qu'après que nous fûmes sortis de la ville. Le jour suivant nous louâmes un cheval, mais celui-ci s'abattit dans la montagne sous son cavalier qui était de grande taille, pesant et, de plus, malade. Au dernier village avant Delémont, mon maître renvoya le cheval et fit à pied le reste du chemin. Comme on lui refusait l'entrée de la ville, il avertit de sa venue l'évêque, qui donna l'ordre de le laisser passer. Nous arrivâmes au château ; l'évêque souhaita la bienvenue à Epiphanius et, au souper, le fit asseoir à ses côtés ; mais mon maître ne mangeait guère. Ce que voyant, l'évêque dit :

– Qu'avez-vous donc, monsieur le docteur ? vous n'êtes pas gai comme à votre ordinaire.

– Hier, répondit Epiphanius, j’ai bu lorsque j’avais très chaud, c’est ce qui m’a fait mal.

Au moment où la compagnie se séparait, l’évêque demanda si mon maître était disposé à suivre la chasse du lendemain.

– Volontiers, seigneur, répondit Epiphanius, si cela va mieux, comme je l’espère.

Puis on nous conduisit dans une immense salle ; on mit le docteur dans un lit, je me couchai dans l’autre. On avait placé à notre intention sur une table deux grands brocs, l’un rempli de vin, l’autre d’eau. Cette nuit-là mon maître fut très malade et salit ses draps. Le matin, Epiphanius se leva, mais avec difficulté ; je lavai de mon mieux le lit avec l’eau et avec le vin, pour qu’on ne s’aperçût pas tout de suite de l’accident. L’évêque partit pour la chasse et revint de bonne heure. Il me fit mander aussitôt :

– Thomas, me dit-il, est-il vrai que ton enfant est mort à Porrentruy et que la femme d’Epiphanius est malade de la peste ?

– Oui, monseigneur.

– Pourquoi, continua-t-il, le docteur est-il venu me rejoindre ? a-t-il lui-même la peste ?

– Je l’ignore, répondis-je, il ne m’en a rien dit.

– Eh bien ! emmène-moi ton maître vite hors d’ici.

Je parcourus toute la bourgade, personne n’était disposé à nous loger ; chacun demandait quelle était la maladie de mon maître ; je répétais sa réponse à l’évêque, à savoir qu’il était indisposé pour avoir bu en ayant chaud. Enfin une hôtelière (celle de la *Croix-Blanche*, si je ne me trompe) consentit à le recevoir ; elle le coucha dans un bon lit, ainsi qu’il était séant à un homme de ce mérite. Le maître me dit alors :

– Thomas, cours vers ma femme et qu'elle se hâte de venir, si elle veut me voir encore une fois en vie.

Quand, arrivé à Porrentruy, je me fus acquitté de mon message, la femme du docteur se fâcha tout rouge :

– Le vaurien ! s'écria-t-elle, il fait comme tous les welches⁴⁴ : il m'a plantée là, bien que je fusse dans la détresse ; je ne puis ni ne veux aller le rejoindre. Qu'il lui arrive ce que Dieu voudra, ce sera bien fait.

– Madame, dis-je, je crois qu'il va rendre l'âme ; vous avez beaucoup de dettes à Bâle et ici ; les créanciers ne manqueront pas de saisir tout votre bien ; confiez-moi les choses auxquelles vous tenez le plus, je les porterai à Bâle et vous les soignerai si votre mari meurt.

Elle me remit le livre de recettes du docteur, auquel il attachait un grand prix, trois chemises d'une merveilleuse finesse, une cuiller d'argent, des mouchoirs de poche et je ne sais plus quoi. Je fus surtout content du livre, car je voulais en prendre copie.

Chargé de ces différents objets, je retournai à Delémont. Mais pendant mon absence l'évêque avait donné à mon maître un cheval et un valet, puis l'avait expédié à Moutier ; on ne voulut pas me laisser entrer. Je déposai mon paquet chez le gardien de la porte qui est du côté de Bâle et courus à Moutier. J'y trouvai Epiphanius bien malade ; pour comble de malheur, il était tombé de cheval pendant le trajet. Je lui rendis compte de ce que j'avais fait. Au même moment, comme la nuit commençait, arriva l'hôtelier qui venait, je présume, de Delémont et connaissait notre mésaventure.

– Quels voyageurs as-tu ? demanda-t-il à sa femme.

⁴⁴ C'est-à-dire les Italiens.

Celle-ci l'ayant mis au fait, il entra dans une violente colère, se prit à jurer et me signifia que, puisque j'étais le valet, je n'avais qu'à déguerpir lestement avec mon maître, sinon qu'il allait nous précipiter du haut de l'escalier.

– Faites, répliquai-je, il n'en sera que plus tôt mort, et vous aurez un meurtre sur la conscience.

À la fin l'hôte consentit à nous laisser tranquilles jusqu'au lendemain. Nous n'étions plus en pays papiste, et un prédicant, qui était venu d'un autre village pour prêcher à Moutier le jour suivant, passa la nuit dans notre chambre⁴⁵. Il parla fort chrétiennement à mon maître et lui donna des consolations. Je suppliai le ministre de rassembler après le sermon les paroissiens et de leur représenter que, pour faire une œuvre agréable à Dieu et gagner aussi de l'argent, ils devaient fournir à un moribond un abri, fût-ce une cabane vide ou une étable à cochons, enfin une place quelconque. Malheureusement toutes les sollicitations furent inutiles.

Après le repas, je courus de maison en maison, ne demandant qu'un coin à l'écurie où mon maître pût rendre le dernier soupir, car je voyais bien que sa fin approchait. Enfin je rencontrai une femme qui se trouvait dans un état de grossesse très avancée, puisque les sages-femmes étaient accourues déjà trois fois. Elle était en train de pleurer ; elle prit pitié de ce maître

⁴⁵ La prévôté de Moutier-Grandval faisait partie de l'évêché de Bâle, mais elle avait depuis 1486 un traité de combourgeoisie avec Berne, grâce auquel Farel put y prêcher à diverses reprises en 1530. Le 12 mars 1531 les bourgeois de Moutier acceptèrent la Réformation à l'unanimité, en dépit du Chapitre mais le 7 juin ils n'avaient pas encore de pasteur. Le prédicant dont il est ici question est peut-être Alexandre *Le Bel*, ministre de Sornetan, d'où il vint souvent prêcher à Moutier, puis s'y établit et y fut définitivement nommé le 13 septembre. Le récit de Platter doit sans doute se placer dans l'été de 1531.

pour lequel je faisais de si vives instances, tout en offrant une belle récompense à qui voudrait le recueillir. Elle me dit :

– Va, brave compagnon, amène ton maître ici.

Elle était originaire de Bâle. Un demi-florin décida une autre femme à m'aider à transporter le malade ; la distance était d'un bon jet de pierre. Les paysans formèrent la haie pour nous voir passer. Je ne pus m'empêcher de les apostropher vivement et de leur reprocher leur manque de charité. La maîtresse du logis avait préparé devant la porte un siège sur lequel nous assîmes le docteur qui put reposer quelque peu ; elle apporta un bouillon ; il en avala deux cuillerées pleines ; elle le baisa sur la bouche et se prit à pleurer de compassion, car c'était un grand et bel homme, et bien accoutré. Puis nous l'emmenâmes dans une petite chambre, où un lit bien gentil était tout prêt ; elle lui donna encore un peu de bouillon et le baisa derechef en versant des larmes.

– Laissons-le reposer, dit-elle.

Je voulais rester, mais il me dit d'une voix qu'on n'entendait presque plus :

– *Abi, abi !* (Va-t'en.) Pars pour Bâle !

Et voyant que j'hésitais à obéir, il témoigna de l'impatience et renouvela par gestes l'ordre de m'en aller ; j'eus un moment peur que la colère n'amenât une attaque mortelle. Il ôta de son cou un cordon auquel étaient suspendus deux ou trois anneaux, un cure-dents doré et les autres choses qu'on porte avec soi de cette façon-là ; il tira de son pouce une bague sur laquelle était gravé son cachet ; il me remit le tout, à charge de le restituer à sa femme, et m'enjoignit de partir au plus vite pour Bâle ; il craignait qu'on ne m'arrêtât et que ces objets ne fussent confisqués.

Donc je pris congé de la maîtresse de la maison, je ne sais sous quel prétexte, disant que j'allais revenir. La valeur des ha-

bits de mon maître devait amplement couvrir les frais de l'hôtesse. Je courus reprendre à Delémont le paquet que j'y avais laissé, puis je gagnai le large. Si je redoutais d'être arrêté, c'était à cause du livre de médecine que j'avais le dessein de copier.

Le lendemain j'arrivais à Bâle chez Oporinus ; il me conseilla de porter à Zurich les objets qui m'avaient été confiés. J'appris par la suite qu'Epiphanius avait rendu l'âme le même jour que je l'avais quitté. Il fut inhumé à Moutier avec les honneurs dus à un docteur. Dieu voulait qu'il expirât loin de tout secours humain, car au moment de sa mort, il n'avait auprès de lui ni barbier ni remèdes, bien qu'il eût à Porrentruy toute une pharmacie à son usage, pour laquelle il m'envoyait souvent faire des emplettes à Bâle.

Ses créanciers, à savoir Kuntz de *la Cigogne*⁴⁶, Niclaus l'apothicaire et le vieux Rumen, eurent vent du dépôt que mon maître m'avait remis (par le fait d'un ancien serviteur d'Epiphanius qui avait dit : « Le docteur possédait un livre valant bien soixante couronnes ») et firent répandre le bruit que je m'étais enfui comme un coquin. Oporinus m'écrivit pour m'informer de ces calomnies. Sur ce, je pris tous les effets et les rapportai à Bâle, où j'affectai de me montrer partout. Personne n'osa me dire un mot injurieux, mais les créanciers me firent assigner et prétendirent que je devais leur abandonner tout ce qui m'avait été confié. Je leur répondis :

– Mon défunt maître me devait six florins et quelques schillings ; payez-moi cette somme et je vous cède les objets, sinon je ne m'en désiste pas.

⁴⁶ L'auberge de la *Cigogne*, dans la *Stadthausgasse*, près du Marché aux poissons, datant du quinzième siècle, existe encore aujourd'hui.

Le seigneur bourgmestre donna le conseil à mon avocat de dire que ma créance jouissait d'un privilège et qu'il fallait absolument que je fusse payé. Le procès dura six semaines ; ma partie avait espéré que je ne pourrais le soutenir jusqu'au bout. Pendant ce temps, Oporinus et moi nous nous dépêchions à copier le livre de médecine, chacun transcrivant la moitié d'une page pour aller plus vite ; ensuite nous complétions l'une par l'autre nos deux copies. Enfin nous achevâmes cette besogne et, les créanciers ayant payé la somme que je réclamaïis, le tribunal m'ordonna de restituer. Je m'exécutai, puis retournai à Zurich. La femme du docteur se rétablit ; elle me rejoignit à Bâle assez longtemps après. Comme on lui avait tout pris, elle me demanda si par hasard j'avais transcrit le livre et si, dans ce cas, je voulais lui remettre seulement la recette du purgatif aux raisins secs ; elle espérait gagner sa vie en vendant ce remède. Ce que cette femme est devenue, je l'ignore. Elle était jolie.

Sur ces entrefaites, les hostilités recommencèrent entre Zurich et les Cinq Cantons, guerre désastreuse qui coûta la vie à plus d'un honnête homme, entre autres à Zwingli. Aussitôt que la nouvelle de la bataille de Kappel parvint à Zurich, la grosse cloche de la cathédrale sonna l'alarme ; c'était à la tombée de la nuit, on allumait les feux⁴⁷. Un grand concours de peuple se porta vers le pont de la Sihl, au pied de l'Albis. Ayant trouvé chez Myconius une hallebarde et une épée, je m'en emparai et suivis la foule. Nous nous avançâmes dans la campagne, mais l'horreur du spectacle dont nous fûmes témoins me fit regretter de n'être pas resté dans la ville : les combattants revenaient, les uns ayant un poignet coupé, d'autres tout sanglants, couverts d'affreuses blessures et soutenant des deux mains leur tête ; un malheureux que nous rencontrâmes retenait à grand-peine ses entrailles qui s'échappaient de son corps entr'ouvert. On accompagnait les blessés pour éclairer leur route, car la nuit était

⁴⁷ 11 octobre 1531.

très obscure. Tout le monde pouvait bien passer le pont de la Sihl, mais des hommes en armes empêchaient de le retraverser ; sans cela, je crois que la majeure partie de la foule serait rentrée précipitamment à Zurich.

Cependant on s'exhortait mutuellement à ne pas se laisser aller au désespoir. Un homme énergique, du territoire de Zurich, prit la parole d'une voix forte, que chacun put entendre, et rappela d'autres conjonctures dont l'issue avait été heureuse, bien que les commencements en eussent été plus déplorables encore que le désastre actuel. Il proposa de monter pendant la nuit sur l'Albis et d'y recevoir bravement l'ennemi, s'il se présentait le lendemain.

Arrivés au sommet de la montagne, nous ne pûmes trouver parmi nous un seul capitaine ; tous avaient disparu. Le froid était excessif et une forte gelée blanche tomba vers le matin. M'étant assis près de l'un des feux que nous avions allumés, j'ôtai mes souliers pour réchauffer mes pieds. Fuchsberger se trouvait à côté de moi, il n'était encore que trompette à Zurich ; il n'avait plus ni souliers, ni barret, ni armes. À ce moment l'alarme fut donnée : on voulait voir comment la troupe se comporterait. Pendant que je me chauffais en toute hâte, Fuchsberger se saisit de ma hallebarde pour aller se mettre dans les rangs.

– Halte ! lui criai-je, mon arme, camarade !

Il me la rendit aussitôt :

– Par tous les saints ! dit-il, ils m'ont si maltraité la nuit dernière, qu'il faut qu'ils me tuent cette fois-ci.

Il choisit dans le fourré une grosse branche et se plaça juste devant moi.

– Quel dommage, pensai-je, qu'un si bel homme soit désarmé.

J'en étais presque à me repentir de ne lui avoir pas abandonné ma hallebarde. Je me tenais prêt à tout.

– Allons, disais-je, advienne que pourra.

Je ne ressentais pas l'ombre de peur, résolu que j'étais à me défendre vaillamment avec ma hallebarde et, si je venais à la perdre, avec mon épée. Toutefois la nouvelle que l'ennemi ne se présentait pas ne me causa point de peine, non plus qu'à beaucoup d'autres, car maint individu, qui se pavanait à Zurich d'un air redoutable, tremblait alors comme la feuille du peuplier. Je me souviens d'un homme vaillant qui, posté sur une éminence, criait de toutes ses forces :

– Où sont nos chefs ? Ah ! Dieu du ciel, n'y a-t-il personne ici capable de nous guider ?

Bien que notre troupe comptât plusieurs milliers d'hommes, si l'ennemi était survenu, nous n'aurions pas su que faire. Enfin, sur les neuf heures du matin, nous aperçûmes le premier capitaine Lavater⁴⁸ qui montait vers nous à travers champs ; il s'était égaré dans la fuite. L'autre capitaine, Guillaume de la Maison-Rouge, avait péri ; quant au troisième, Jörg Göldlin, sa conduite fut telle qu'il dut s'exiler, après avoir été convaincu de trahison⁴⁹.

⁴⁸ Jean-Rodolphe *Lavater*, à ce moment bailli de Kybourg, qui mourut en 1557, étant bourgmestre pour la quinzième fois.

⁴⁹ Noble Georges Göldli de Tiefenau, d'une famille hostile à la Réformation ; un de ses frères portait même les armes dans l'armée catholique. Sa conduite louche dans cette guerre lui suscita un procès pour trahison, en 1532, dont il sortit cependant absous ; néanmoins il renonça dans la même année à la bourgeoisie zurichoise et se fixa à Constance, où il mourut en 1536.

J'ignore comment se termina l'expédition : étant sorti seul, je n'avais là personne qui pût me donner quelque nourriture et je regagnai Zurich. Mon *præceptor* Myconius s'empressa de me demander :

– Qu'est-il arrivé ? maître Ulrich est-il mort ?

– Hélas ! oui, répondis-je.

Alors Myconius, d'un ton profondément triste, dont sans doute Dieu fut touché :

– Je ne saurais vivre à Zurich plus longtemps.

Zwingli et Myconius étaient liés d'une ancienne et étroite amitié. Après que j'eus mangé ce qu'on m'avait servi, Myconius m'emmena dans une autre chambre et me dit :

– Où dois-je aller ? il m'est impossible de rester ici.

Quelques jours plus tard, j'appris que le pasteur de la paroisse de Saint-Alban, à Bâle, avait péri dans l'expédition, et Myconius m'ayant répété :

– Où aller ?

Je lui répondis :

– Partez pour Bâle et soyez-y ministre.

– Mais, répliqua-t-il, lequel des prédicants voudra me céder sa place ?

Alors je lui fis part de la mort de Hieronimus Bodan, pasteur de Saint-Alban⁵⁰, et je l'assurai qu'il serait nommé. Toutefois l'affaire en resta là.

⁵⁰ Jérôme *Bothan*, de Massevaux en Alsace, vicaire d'Écolampade à l'église Saint-Martin dès 1526, puis pasteur de celle de Saint-Alban ;

Après la conclusion de la paix, quatre cents Schwytzois de Lachen et d'autres lieux se présentèrent devant Zurich afin d'y passer la nuit. Ce fut la cause d'un tumulte, car les bourgeois craignirent d'être massacrés pendant leur sommeil ; il est vrai qu'il ne manquait pas de félons pour désigner les victimes. On ferma les portes ; la foule remplit le Rennweg. Mais le traître Escher le Tronçon, qui avait succédé à Lavater dans la charge de premier capitaine, sortit à cheval et s'avança vers la Sihl à la rencontre des Suisses ; il les introduisit dans la place, les combla de prévenances et fit enfoncer les portes des maisons où l'on refusait de les héberger. Comme chacun quittait le Rennweg et regagnait sa demeure, le *Doctor Jacobus Ammianus*⁵¹, aujourd'hui professeur depuis longtemps, aborda Myconius :

– Seigneur, lui dit-il, je ne souffrirai pas que vous passiez cette nuit dans votre maison ; on ne sait ce qui peut arriver et, pour sûr, vous ne seriez point épargné ; soyez mon hôte jusqu'à demain.

Avec quelques *discipuli* j'accompagnai Myconius chez le docteur Ammianus. Quand nous y fûmes arrivés :

– Thomas, me dit Myconius, tu coucheras avec moi.

Et nous dormîmes dans le même lit, ayant tous deux une hallebarde à côté de nous. Le jour suivant, les Suisses s'embarquèrent sur le lac de Zurich pour rentrer chez eux.

nommé aumônier du contingent bâlois envoyé au secours de Zurich, il fut au nombre des 140 Bâlois tués le 24 octobre 1531, à la seconde défaite des protestants.

⁵¹ Jean-Jacques *Ammann*, après avoir étudié à Milan et à Paris, occupa la chaire de latin à Zurich, sa ville natale, de 1526 à 1573 ; il remplit, en outre, la charge de scholarque, ou directeur des études, de 1537 à 1560.

VI

Myconius à Bâle. Platter maître au Pædagogium et correcteur d'imprimerie.

Comme la paix était affermie et que je perdais mon temps à Zurich, je retournai continuer mes études à Bâle. J'étudiais au *Collegium* où j'avais mon lit à moi ; je prenais mes repas au *Bâton de Pèlerin*, ordinairement pour trois deniers ; je laisse à penser si j'étais rassasié. Un jour, je dis à Heinrich Billing, le fils du bourgmestre, que depuis la mort de maître Ulrich, Myconius souhaitait de quitter Zurich.

– Crois-tu, me demanda-t-il, qu'on pourrait le décider à venir s'établir ici ?

Je lui répétai la conversation que j'avais eue avec Myconius à propos de la cure de Saint-Alban. Billing en instruisit son père ; celui-ci soumit la chose au Conseil ecclésiastique, qui me manda au couvent des Augustins et, après m'avoir entendu, me dépêcha à Zurich, d'où je ramenai Myconius. Quant aux frais de cette négociation, ils ne me furent jamais remboursés.

Dans le trajet de Zurich à Bâle, un jour que nous nous trouvions au milieu des plaines de Mumpf, Myconius et moi

vîmes quatre cavaliers venir sur nous. Comme nous étions hors du territoire de la Confédération, mon compagnon me dit :

– Si ces gens allaient nous faire prisonniers et nous emmener à Ensen⁵² ?

Quand les cavaliers furent plus près de nous, je lui répondis :

– Ne craignez rien, ce sont des Bâlois.

C'étaient noble Wolfgang von Landenberg, noble Eglin Offenbourg, le fils de Landenberg et un chevalier. Ils nous dépassèrent.

– Je suis sûr, dis-je à Myconius, que ce sont des Bâlois, je les ai souvent vus aux sermons d'Écolampadius⁵³.

La nuit arrivait. À Mumpf, ils descendirent à l'enseigne de la Cloche ; de notre côté nous nous arrêtâmes à la même hôtellerie.

Quand nous entrâmes dans la salle, noble Wolfgang nous demanda d'où nous venions :

– De Zurich, répondit Myconius.

– Et que fait-on à Zurich ?

⁵² Ensisheim, en Alsace, siège de l'autorité autrichienne pour ses territoires d'Alsace, de Brisgau, etc. La partie du canton d'Argovie où se trouve Mumpf appartenait à l'Autriche.

⁵³ Noble Eglin *Offenbourg* était bien Bâlois, mais guère disciple d'Écolampade, étant un des douze conseillers opposés à la réforme dont le peuple avait exigé la démission en février 1529 ; à ce moment il avait même jugé prudent de quitter la ville, avec son beau-père, le bourgmestre Henri Meltinger. – Noble Wolfgang de *Landenberg*, un grand batailleur, était combourgeois de Zurich, jusqu'en 1533, où il renonça à ce droit.

– On y est triste de la mort de maître Ulrich Zwingli.

– Qui êtes-vous ?

– Oswald Myconius, précepteur à l'école du Fraumünster de Zurich.

À son tour Myconius lui demanda qui il était :

– Je m'appelle Wolff von Landenberg, répondit-il.

Un moment après, Myconius, me tirant par mon habit, me fit sortir de la salle :

– Je vois, dit-il, que tu fréquentes le prêche avec assiduité.

Cependant je crois bien que Landenberg n'usait guère ses chausses sur les bancs de l'église. Myconius le connaissait pour en avoir souvent entendu parler.

Pendant que nous soupions, noble Eglin et les deux autres gentilshommes vinrent prendre place à la table et se mirent à boire. L'un de ces gentilshommes vida son verre plein jusqu'au bord à la santé de Myconius. Celui-ci répondit en buvant une gorgée dans le hanap qu'on avait rempli de nouveau ; mais le chevalier mécontent l'apostropha violemment :

– C'est donc ainsi, messire, que vous me rendez ma politesse ?

Et il poursuivit sur ce ton jusqu'à ce que Myconius, perdant patience, s'écriât :

– Sais-tu, compagnon, que j'étais en âge de boire quand tu ne salissais pas encore tes drapeaux !

Il continua de la sorte et ses paroles attirèrent l'attention de noble Eglin, qui demanda :

– Que se passe-t-il ?

– C’est cet insolent, répondit Myconius, qui veut me forcer à boire.

Alors Eglin, s’emportant contre le chevalier, l’accabla d’invectives ; nous crûmes qu’il allait le frapper :

– Comment, criait-il, gibier de potence, tu veux contraindre un vieillard !

Puis s’adressant à Myconius :

– Cher monsieur, qui êtes-vous ?

– Je m’appelle Oswald Myconius.

– N’avez-vous pas professé quelque temps à l’école de Saint-Pierre à Bâle⁵⁴ ?

– Oui.

– Mon cher monsieur, vous avez été mon précepteur et, si j’avais écouté vos conseils, je serais à cette heure un honnête homme, tandis qu’aujourd’hui je ne saurais dire au juste ce que je suis.

Après cette scène, les quatre gentilshommes se remirent à boire. Le fils de Wolffgang, déjà complètement ivre, ayant appuyé le coude sur la table, son père l’injuria d’une façon atroce, comme s’il eût commis le plus grand des péchés. Myconius et moi gagnâmes notre lit, pendant que les gentilshommes buvaient le coup du coucher, tout en faisant grand vacarme et chantant à tue-tête. Nous apprîmes par la suite qu’ils avaient sé-

⁵⁴ Myconius, âgé de vingt-deux ans, fut immatriculé à l’Université de Bâle le 31 mai 1510 (Oswaldus Geisshüsler Molitoris Lucern.) ; bachelier ès-arts au bout de quatre ans, le Conseil le nomma maître de l’école de Saint-Théodore, puis de celle de Saint-Pierre. Il quitta Bâle en 1516 en suite d’un appel de Zurich.

journe quinze jours à Zurich ; ils y avaient célébré les funérailles de Zwingli et des autres victimes du combat, en compagnie d'individus à qui cet événement causait plus de joie que de chagrin. Le lendemain, comme nous traversions le Melifeld, Myconius me dit :

– Que te semble de la conduite des gentilshommes ? Se plonger dans une ivresse dégoûtante n'est point une honte, mais appuyer un peu le coude sur la table, c'est un acte pour lequel il n'y a pas d'injures ni de malédictions assez fortes.

Nous arrivâmes à Bâle ; Myconius logea chez Oporinus et je retournai au *Collegium*. Quelques jours après, Myconius dut prêcher le sermon de six heures, autrement dit le « sermon du Conseil ». J'ignore s'il en avait été prévenu, mais quand au matin du jour fixé j'entrai dans sa chambre, je le trouvai encore au lit.

– Père, lui dis-je, levez-vous, vous avez votre sermon à prononcer.

– Comment ! s'écria-t-il, c'est aujourd'hui ?

Il sauta à bas du lit :

– Sur quoi dois-je faire mon sermon ? Dis-le-moi.

– Je ne saurais.

– Je tiens à ce que tu me donnes le sujet.

– Eh bien, montrez d'où vient notre dernier désastre et pourquoi il nous a été infligé.

– Mets-moi cela sur un carré de papier.

J'obéis, puis lui prêtai mon Testament dans lequel il plaça le billet que je venais d'écrire. Il monta en chaire et parla avec

abondance devant un auditoire de savants attirés par le désir d’ouïr un homme qui n’avait jamais prêché⁵⁵. Tous furent émerveillés et j’entendis après le sermon le *Doctor* Simon Grynæus⁵⁶ dire au *Doctor* Sultzerus⁵⁷ (qui, à cette époque, était encore étudiant) :

– Ô Simon, prions Dieu que cet homme nous reste, car il peut faire beaucoup de bien.

Myconius fut donc nommé à la cure de Saint-Alban. Nous partîmes ensemble pour Zurich, mais je retournai immédiatement *ad mea studia*. Myconius obtint son congé dans les termes les plus honorables et vint se fixer à Bâle avec sa femme ; la mienne profita de cette occasion pour m’y rejoindre. Myconius commença ses prédications à Saint-Alban⁵⁸ ; l’affluence fut telle qu’on l’élut en remplacement du *Doctor* Œcolampadius⁵⁹, dont

⁵⁵ Myconius jusque-là avait suivi la carrière de l’enseignement.

⁵⁶ Simon *Grynaeus*, humaniste distingué qu’Œcolampade avait fait venir de Heidelberg à Bâle en 1529, pour y occuper la chaire de grec et qui devint un ami intime de ce dernier, dont il fut le biographe. Sa modestie lui fit refuser l’offre de lui succéder dans la charge d’antistès.

⁵⁷ Simon *Sultzer*, né au Hasli, canton de Berne, en 1508, deviendra en 1553 antistès après la mort de Myconius. C’est par anticipation qu’il est qualifié ici de docteur ; ce ne fut que le 1^{er} janvier 1537 qu’il fut promu docteur ou maître ès-arts à l’Université de Bâle.

⁵⁸ Le 22 décembre 1531.

⁵⁹ Œcolampade, le réformateur de Bâle, mourut le 23 novembre 1531 ; Myconius fut nommé à sa place, en août 1532, antistès, c’est-à-dire premier pasteur et président du conseil ecclésiastique.

les fonctions avaient jusqu'alors été remplies par messire Thomas Gyrenfalck⁶⁰.

On me confia l'enseignement du grec au *Pædagogium*⁶¹ ; je lisais la *grammatica Ceperini* et les *Dialogi Luciani*, tandis qu'Oporinus était chargé d'interpréter les *pœtæ*. Sur ces entrefaites, la peste emporta Jacobus Ruberus⁶², mon ami intime ainsi que d'Oporinus, et correcteur chez le *Doctor* Hervagius. Le *Doctor* Sultzerus le remplaça ; mais voyant que ces nouvelles occupations nuisaient à ses *studia*, il me proposa de prendre la place. Bien que je craignisse d'avoir trop à faire, le *Doctor* Hervagius ne me laissa ni trêve ni repos tant que je n'eus pas dit oui. C'est ainsi que je fus correcteur quatre années durant, avec force travail et souci. Au bout de ce temps, la Diète, réunie à Noël⁶³ dans la ville de Sion, décida de m'appeler en qualité de maître d'école, chargeant le capitaine Simon in Alben de m'écrire pour me faire venir. Je dus attendre jusqu'après le carnaval avant de me mettre en route, parce que j'avais toute

⁶⁰ Le moine Thomas *Geyerfalk*, de la vallée de Münster en Alsace, chassé de Fribourg (Suisse) pour ses opinions évangéliques en 1524, se rendit à Bâle, où il devint prédicateur au couvent des Augustins ; il ne quitta le froc qu'en 1528 ; intimement lié avec Œcolampade, il fut un de ses premiers et plus utiles collaborateurs ; longtemps pasteur de Sainte-Élisabeth, il mourut en 1559.

⁶¹ Au commencement de l'année 1532, le *Pædagogium* paraît être joint à ce moment à un séminaire, dans lequel on préparait pour l'Université, en leur donnant l'enseignement en latin, les meilleurs élèves sortant des écoles inférieures, où l'enseignement se donnait en allemand. Cette institution fut entièrement réorganisée en 1544, alors que Platter enseignait ailleurs, non sans rivalité.

⁶² Jeune savant de Winterthour, dont les premiers travaux philologiques promettaient beaucoup.

⁶³ Probablement en 1534.

l'imprimerie à diriger en l'absence de Hervagen, qui s'était rendu à la foire de Francfort.

Or il y avait dans le *Collegium* inférieur⁶⁴ un petit prévôt, nommé Christianus Herbort ; cet individu avait commencé par fuir de Bâle pour aller à Fribourg dire qu'il lui était impossible de vivre plus longtemps dans l'hérésie ; puis il était revenu à Bâle, où l'on ne voulut pas le recevoir s'il ne jurait qu'il était de notre religion. Il prêta le serment demandé et ajouta même qu'il n'avait pas pu rester dans une ville idolâtre comme Fribourg. Ayant appris par l'un de ses pensionnaires valaisans les offres qui m'étaient faites, Herbort, à la mi-carême, courut en Valais, eut une entrevue avec l'évêque et lui dit (il mentait) que je ne viendrai pas, que j'avais déclaré ne pas vouloir aller en pays idolâtre, que je mangeais de la viande aux jours défendus et mille autres choses pareilles, auxquelles l'évêque donna créance, car ma foi lui était suspecte. Notre petit homme obtint donc la place et revint à Bâle. Je l'abordai au *Collegium* :

– Où êtes-vous allé ?

– En Valais.

– Pourquoi ?

– Quelques affaires à régler.

– Oui, comme un coquin et un plat valet que tu es ! Tu m'as sûrement calomnié ; mais moi aussi je me rends en Valais et si j'apprends que tu as jase sur mon compte, je t'arrangerai de la bonne manière et ferai connaître quel Mamelouk tu es.

Je partis en effet, différentes affaires m'appelant au pays.

⁶⁴ C'est le bâtiment consacré encore aujourd'hui à l'Université ; huit étudiants non bâlois y étaient entretenus comme boursiers ; Platter lui-même y avait logé précédemment.

À Viège, où j'arrivai pendant que l'évêque donnait la confirmation, j'allai voir le capitaine Simon, qui possédait une maison dans le bourg. Il m'accueillit avec humeur : il était fâché de ce que, pour n'être pas arrivé à temps, je me fusse laissé supplanter. Il me raconta les menées de Herbort qui, la veille encore, avait envoyé un message à l'évêque pour le prévenir de ma venue et le mettre en garde contre moi. Le capitaine tenait ce renseignement de l'évêque lui-même.

– En définitive, ajouta-t-il, les prêtres ont engagé un maître d'école, qu'ils le gardent !

Je désirais beaucoup voir l'évêque, mais ce fut seulement à Gasen que j'obtins audience. À ma vue, l'évêque s'écria :

– Thomas, pendant qu'Ésaü était à la chasse, Jacob lui souffla la bénédiction paternelle.

– Votre Grandeur, répondis-je, n'a-t-elle qu'une seule bénédiction à donner ?

Alors il me souhaita la bienvenue, puis continua la conversation : on l'avait averti que je ne voulais pas me fixer en Valais, que ma foi était très suspecte, qu'à Bâle j'avais mangé de la viande les jours maigres, etc.

– Ah ! seigneur, répliquai-je, celui qui vous a fait ces rapports ne se gêne guère non plus pour manger de la viande en temps défendu.

J'étais sûr de ce que j'avançais, car j'avais souvent dîné chez le *Doctor Paulus Phrygio*⁶⁵ dont Herbort était le parasite.

⁶⁵ Paul-Constantin *Phrygio*, humaniste distingué de Sélestat, qui avait autrefois étudié à Bâle et y avait été promu docteur en théologie en 1513, se joignit de bonne heure au mouvement réformé ; Œcolampade le fit appeler à Bâle comme pasteur de Saint-Pierre en 1529, puis professeur d'Ancien Testament. En 1535 il devint professeur à Tübingen.

Trois *canonici* et le grand-bailli Anthoni Venetz⁶⁶ assistaient à mon entrevue avec l'évêque. On me laissa entrevoir que, puisqu'il en était ainsi, on enverrait promener le petit intrigant et que je serais nommé à sa place ; mais je ne voulus pas souscrire à cet arrangement, vu que Herbort se serait trouvé assis entre deux chaises et que d'ailleurs j'avais un bon emploi. Je retournai donc à Bâle.

Une certaine fois que j'étais sans occupation, mon bon et fidèle camarade Heinrich Billing me proposa de faire avec lui une tournée dans la Confédération et de pousser jusqu'en Valais. Nous visitâmes d'abord Schaffhouse, Constance et Lindau où mon compagnon avait affaire ; puis Saint-Gall, le Toggenbourg, Rapperswil, les cantons de Zoug, Schwytz, Uri ; partout notre qualité de Bâlois nous valut une réception honorable. Nous atteignîmes Realp, dans la vallée d'Urseren. Mais Heinrich prit peur à la vue des montagnes que nous devons franchir le lendemain ; l'idée de traverser le col lui donna le frisson ; enfin il montra tant de faiblesse que notre hôtesse ne put s'empêcher de dire :

– Si tous les Bâlois n'ont pas plus de courage, jamais ils ne feront peur aux Valaisans. Je ne suis qu'une pauvre femme, eh bien ! je parie de prendre par la main mon enfant que voici et de passer la montagne demain matin.

De toute la nuit, Heinrich put à peine fermer l'œil. Nous avions engagé comme guide un robuste berger des Alpes qui, un épieu sur l'épaule, nous frayait le chemin dans la neige ; il faisait retentir de ses chants les échos d'alentour ; tout à coup le pied lui glisse et il roule le long de la pente ; le jour n'avait pas encore paru et l'obscurité était grande. Après cet accident, Heinrich se refusa de faire un pas de plus en avant :

⁶⁶ Ant. Venetz, qui avait été bailli du Valais en 1528 et 1529, remplit de nouveau cette charge en 1534 et 1535.

– Continue ta route, me dit-il, moi je retourne à Bâle.

Pour rien au monde je ne l'aurais abandonné à lui-même dans ces contrées sauvages, et je pris le parti de le raccompagner jusqu'à ce qu'il en fût hors. J'étais de mauvaise humeur et je ne lui parlai presque pas de tout le jour. Nous arrivâmes à Uri, puis nous nous embarquâmes sur le lac. Le vent s'éleva ; Heinrich, saisi de frayeur, cria au batelier :

– À terre, à terre ! je ne veux pas aller plus loin !

L'autre eut beau répondre qu'il n'y avait aucun danger, mon camarade entra dans une telle fureur qu'il fallut aborder non loin de l'endroit où Guillaume Tell s'est élancé de la barque. Nous gagnâmes le village le plus proche ; quand nous voulûmes nous coucher, nous trouvâmes que des paysans avaient fait leurs nécessités dans le lit, et nous allâmes dormir sur la paille. Le lendemain nous poursuivîmes notre voyage par Beckenried, le pays d'Unterwald, le Brünig et enfin le Hasli.

– Maintenant, dis-je à Heinrich, il t'est facile d'aller à Thoune, puis à Berne et à Bâle.

Nous nous séparâmes et je me rendis en Valais par le Grimsel.

À Viège je vis le capitaine Simon⁶⁷, qui me voulait beaucoup de bien. Il était *magister coloniensis* ; à Bâle même, *in Academia*, il avait interprété les *Officia Ciceronis* ; il avait vécu dix ans à Rome, travaillant auprès du pape en faveur de George

⁶⁷ Simon *In Albon*, dont Platter a déjà parlé, était une personnalité importante en Valais ; châtelain de Viège en 1517, bailli du Valais en 1518, le nonce le créa, le 30 septembre 1520, comte palatin et prélat du pape. À l'âge de vingt-six ans il avait été promu maître ès-arts à Cologne.

de Fluë⁶⁸ et contre le cardinal Matthieu Schinner. Il avait une grande habitude du latin.

– Je vais, me dit-il, à Brigue faire une cure pour ma goutte ; viens prendre les bains avec moi, je paierai toute la dépense.

Je l'accompagnai donc aux eaux, lesquelles sont à peine à un demi-mille de Viège. Telle était leur vertu que le capitaine, que nous étions obligés de porter à la piscine, pouvait au bout de deux heures en sortir tout seul, rien qu'en s'appuyant sur des béquilles. Pendant notre séjour à Brigue, il y vint aussi le capitaine des gardes du corps du duc de Milan. Il avait déjà dépensé en remèdes pour sa cuisse malade neuf cents ducats, sans le moindre succès ; en trois jours les eaux le guérèrent radicalement. Je fus témoin de cette cure et de beaucoup d'autres encore, toutes des plus merveilleuses.

Les bains me faisaient grand bien ; cependant j'avais perdu l'appétit ; je ne mangeais autre chose que du pain de seigle, sans jamais boire de vin ; je le trouvais trop fort. Je parlai de mon état à notre hôte, le capitaine Peter Owling⁶⁹, un superbe homme, qui avait étudié à Milan :

– Ah ! lui dis-je, si seulement vous aviez de la piquette !

Il envoya chercher du vin de Mœrill⁷⁰, qui est horriblement dur, car il croît dans un lieu très sauvage ; ce sont les vignes les plus élevées de tout le pays. Quand Owling eut reçu ce vin :

– *Platere*, me dit-il, je vous en fais cadeau.

⁶⁸ Georges de Supersax, l'adversaire acharné de Schinner en Valais.

⁶⁹ Châtelain du dizain de Brigue en 1521 et 1525, banneret en 1534, bailli du Valais en 1538 et 1539.

⁷⁰ Mörel (note des éd. de la BNR).

Il y en avait environ deux setiers. L'hôte me donna aussi un joli verre de cristal, de la contenance d'une bonne mesure. Je descendis à la cave et bus le plus grand coup que j'aie bu en ma vie : j'avais soif depuis si longtemps ! J'étais tout couvert de feux pour n'avoir eu d'autre boisson que l'eau chaude de la source. Ce premier coup me fit passer l'envie de boire du vin, et je recouvrai l'appétit. Pendant son séjour aux bains, le capitaine Simon reçut un grand nombre de présents, entre autres une septantaine de faisans ; j'emportai quelques plumes de ces oiseaux. Comme mon absence durait déjà depuis neuf semaines sans que j'eusse donné de mes nouvelles, on crut à Bâle que j'avais péri dans les montagnes.

VII

Platter maître imprimeur⁷¹.



Grande marque typographique de Platter et Lasius, y
à la fin du volume : *Ecolampadii et Zwinglii Epistol.* 1536.

La cure terminée, je revins à Bâle où, selon ce que j'ai dit plus haut, je remplissais les fonctions de correcteur chez Hervagius, en même temps que celles de professeur au *Pædagogium*. Les brillantes affaires que faisaient Hervagius et ses confrères, les grosses sommes qu'ils gagnaient sans grande peine, me donnèrent envie d'être maître imprimeur. La même idée était venue

⁷¹ D'après deux lettres de Myconius on voit qu'en juin 1535 Platter était en mesure de commencer à imprimer.

au *Doctor* Oporinus, qui avait aussi beaucoup d'occupation comme correcteur. Oporinus et moi étions amis avec un habile compositeur, ouvrier à l'imprimerie *zum Sessel* ; il se nommait Balthasar Ruch ; ambitieux, il ne demandait pas mieux que de s'avancer ; par malheur, l'argent nous faisait défaut. Or la femme de Ruprecht Winter, beau-frère d'Oporinus, jalouse du luxe qu'étaient les épouses des maîtres imprimeurs, ne désirait rien tant que de pouvoir les imiter, ce pour quoi l'argent ne lui manquait pas plus que la volonté. Elle persuada donc son mari de s'établir avec Oporinus. Nous nous associâmes nous quatre : Oporinus, Ruprecht, Balthasar et moi. Nous acquîmes l'atelier d'Andreas Cratander qui avait pris avec son fils Polycarpus une librairie, parce que sa femme ne voulait plus d'un état aussi malpropre, disait-elle, que celui d'imprimeur. Le prix d'achat fut de huit cent florins, payables en plusieurs termes.

J'étais correcteur chez Hervagius quand ma deuxième fille, Margretlin, vint au monde, dans la maison qui sert encore aujourd'hui de logement au maître d'école de Saint-Pierre. Cette charge était alors exercée par un ancien moine nommé Antonius Wild⁷². J'allai demeurer ensuite dans la maison à côté, où naquit ma fille Urselli. Un jour cette enfant manqua de tomber par la fenêtre ; Marx Wolff, mon pensionnaire, fut assez heureux pour la rattraper par les pieds.

Nous commençâmes à imprimer. J'avais été reçu bourgeois⁷³ et membre de l'abbaye de l'Ours, dont Balthasar et Ruprecht faisaient déjà partie. Oporinus était entré dans l'abbaye de son père qui, en qualité de peintre distingué, était de

⁷² Originaire de Bâle, il fut maître à Saint-Pierre dès 1532 environ ; nommé professeur de morale en février 1541, il mourut de la peste à la fin de la même année, alors qu'on venait de lui confier la direction de l'école de la cathédrale.

⁷³ Le 23 octobre 1535.

l'abbaye du Ciel. Comme nous avons grand besoin d'argent pour que notre imprimerie cheminât, Ruprecht était obligé de se défaire aujourd'hui d'une chose et demain d'une autre. J'étais d'avis de régler les comptes à chaque foire, mais cela n'eut pas lieu ; au contraire, deux d'entre nous allaient à la foire de Francfort et y faisaient beaucoup d'emplettes pour complaire à nos femmes ; l'une voulait de jolis oreillers, l'autre des ustensiles d'étain ; une fois j'achetai des marmites de fer ; enfin nous revenions toujours à Bâle avec des présents plein un tonneau, mais avec fort peu d'argent. « Ce train de vie, pensais-je, ne saurait durer longtemps. » Chacun de nous recevait par semaine un salaire de deux florins, à l'exception de Ruprecht qui ne travaillait pas lui-même, mais qui continuait à engager son bien pour nous fournir l'argent nécessaire. Ce que voyant, je ne pus m'empêcher de dire :

– Nous causerons la ruine de cet homme.

Balthasar Ruch m'en voulut de cette parole et résolut de me chercher chicane.

Le moment de la foire approchait, et nous avions à terminer pour cette époque différents ouvrages ; pressés par le temps, nous travaillions même les jours de fête, ce qui nous obligeait de nourrir nos ouvriers et de leur donner une paie plus élevée. Nous avons donc travaillé tout le dimanche ; à onze heures du soir, j'étais occupé à revoir une épreuve, quand Balthasar se mit à me lancer des mots piquants et finit bientôt par se répandre en injures :

– Dis donc, Valaisan, s'écria-t-il, je ne t'ai pas bien compris l'autre jour : notre manière d'agir serait-elle contraire à l'honnêteté ?

C'était Balthasar qui dirigeait l'imprimerie de l'Ours, établie dans une maison que Cratander nous avait louée⁷⁴. Je répondis comme je le devais à cette grossière apostrophe. Balthasar se tut, mais saisissant un épais châssis, il s'approcha de moi par derrière, pendant que je lisais l'épreuve ; il avait déjà les deux bras levés pour m'assener un coup sur la tête, quand, en regardant de côté, je m'aperçus de cette manœuvre ; je me levai subitement et parai le coup avec le bras. Nous en vîmes aux prises. Comme un furieux, il m'égratignait le visage et cherchait avec le doigt à me crever un œil ; voyant son intention, je lui déchargeai sur le nez un tel coup de poing qu'il tomba à la renverse et resta un bon moment sans connaissance, tandis que sa femme, à genoux auprès de lui, criait :

– Hélas ! tu as tué mon mari !

Au bruit, les ouvriers, qui venaient de se coucher, se relevèrent précipitamment et descendirent à l'atelier. Balthasar était toujours évanoui ; j'avais le visage tout égratigné et sanglant. Enfin Balthasar reprit ses sens et voulut de nouveau me tomber dessus :

– Laissez-le arriver, m'écriai-je, je le recevrai encore mieux que la première fois.

Les ouvriers me poussèrent à la porte et, une chandelle à la main, je retournai chez moi ; je demeurais à côté de la maison du maître d'école. En m'apercevant, ma femme s'écria :

– Oh ! vous vous êtes battus !

Le lendemain, nos associés furent très mécontents de cette dispute ; de leur côté, les ouvriers voyaient avec déplaisir qu'au lieu de donner le bon exemple, leurs patrons vécussent en si

⁷⁴ La maison de *l'Ours-Noir*, dans la *Petersgasse*, porte dans notre siècle le nom : *Zum Frieden*.

mauvaise intelligence. Balthasar partit avec Oporinus pour la foire de Francfort ; quand il en revint, il portait encore sur le nez, entre les deux yeux, une marque qu'il garda huit semaines ; j'eus aussi pendant un mois une cicatrice au doigt du milieu, sur l'os.

À leur retour de Francfort, mes associés décidèrent que je travaillerais à l'imprimerie de l'Ours. Ce fut à cette époque que Dieu m'accorda mon cher fils Félix⁷⁵ ; c'était le plus grand bonheur que je pusse souhaiter. Il fut baptisé par le *Doctor Paulus Phrygio*⁷⁶, pasteur de Saint-Pierre ; les parrains furent *Dominus Symon Grynæus* et *Johannes Walterus, typographus* ; sa marraine, la femme de Macharius Nussbaum. À la sortie de l'église, messire Grynæus me dit :

– Avec raison l'as-tu nommé *Felix*, car, ou je me trompe fort, ou *felix*⁷⁷ il sera.

J'étais chaque jour plus mécontent de la marche de nos affaires ; nous empruntions constamment sans jamais rembourser, de sorte que notre dette se montait à deux mille florins environ. Enfin je déclarai que je me retirais de l'association, parce que je ne voulais pas avoir à me reprocher la ruine de Ruprecht. Ma résolution ne plut pas à tout le monde, surtout pas à Ruch. Sur ma demande, on dressa l'inventaire des livres que nous avions à Francfort, pendant que je faisais celui des livres qui étaient en magasin à Bâle. Le compte de nos dettes et de nos

⁷⁵ Octobre 1536.

⁷⁶ Phrygio avait quitté Bâle depuis un an pour Tübingen ; il y est inscrit le 23 septembre 1535 sur la matricule de l'Université, où il arrivait comme professeur. S'il n'y a pas ici erreur de Platter, répétée encore par son fils Félix, il faut supposer un séjour de vacances fait à Bâle par Phrygio.

⁷⁷ C'est-à-dire : heureux.

créances fut établi. Il se trouva que les premières s'élevaient à plus de deux mille florins, mais cette somme était couverte soit par le montant des créances à nous dues, soit par la valeur des livres non vendus, et il revenait encore cent florins à chaque associé.

Nous nous partageâmes les caractères et tous les outils. Comme Ruprecht avait contracté des obligations dans l'intérêt de la société, il exigea caution de ceux qui voulaient garder leur part. Messire Cratander répondit pour Balthasar ; Oporinus et Ruprecht restèrent associés. Quant à moi, je déclarai :

– Fiez-vous à moi, et je vous paierai en toute loyauté.

Mais cet arrangement ne souriait pas à Ruprecht, et comme je ne tenais pas à ce que personne se portât fort pour moi, je lui abandonnai ma part entière, y compris les cent florins, de sorte que, s'il a fait plus tard de mauvaises affaires, je n'ai contribué en rien à sa ruine. À ce moment il aurait parfaitement pu se retirer de l'entreprise sans éprouver la moindre perte, parce que Bebelius offrait d'acheter l'établissement en bloc et de prendre à sa charge les dettes de Ruprecht. Il était probablement écrit que ce dernier devait manger tout son bien, comme cela ne manqua pas d'arriver. Il imprima quelque temps en société avec Oporinus. Quand l'association fut dissoute, il voulut, malgré mes avis, continuer à travailler seul, si bien que tout son avoir y passa, car il n'entendait rien au métier.

Balthasar ne fut pas plus heureux et fit perdre à ses créanciers quelques milliers de florins. Ce fut Oporinus qui tint bon le plus longtemps, mais il finit également par être au-dessous de ses affaires pour une forte somme⁷⁸. Ces trois hommes sont morts dans la misère et les chagrins. Après que j'eus abandonné

⁷⁸ Oporin mourut le 6 juillet 1568, laissant une succession très embarrassée.

ma part à Ruprecht, celui-ci me laissa un caractère italique et différentes choses que je payai plus tard en imprimant pour lui.

Il y avait alors un excellent imprimeur nommé Peter Schæffer⁷⁹, dans la famille duquel l'imprimerie avait été inventée à Mayence. Il possédait les poinçons d'une infinité de types ; moyennant une faible somme, il me fournit des matrices ; lui-même me livra plusieurs fontes toutes justifiées, d'autres furent fondues par maître Martin et par Urs, le graveur en caractères, de sorte que je fus assez bien monté en types divers et en presses. Plusieurs personnes me donnèrent de l'ouvrage, entre autres messire Wattenschnee, Frobenius, Episcopus, Hervagius, Michael Isengrinus. J'imprimais pour le compte d'autrui ; j'avais aussi des apprentis à qui j'enseignais l'état d'une manière consciencieuse et avec succès, puisqu'en peu de temps je les rendais capables de composer les labeurs grecs et latins. Je demeurais près de la porte de l'Isengasse⁸⁰, je tenais au même endroit une boutique de libraire ; mais voyant que, loin d'y gagner, je m'endettais, je cessai ce commerce et me contentai d'imprimer soit pour mon compte, soit pour celui d'autres personnes. J'allais moi-même à la foire de Francfort.

⁷⁹ Pierre Schæffer, l'associé et le gendre de Jean Fust, qui exploita la grande invention de Gutenberg, son maître, eut pour second fils Pierre Schæffer le jeune, dont il est ici question. Celui-ci exerça l'imprimerie à Mayence jusqu'en 1523, à Worms jusqu'en 1528, à Strasbourg (1530-1537) ; c'est probablement en 1539 qu'il séjourna quelque temps à Bâle, avant de s'établir à Venise (1541), où il mourut bientôt, laissant la réputation d'un imprimeur de talent, qui s'est spécialement distingué par l'illustration des livres au moyen de la gravure et par l'impression de la musique.

⁸⁰ La *Eisengasse* était fermée alors du côté du pont du Rhin par une porte célèbre.

Plusieurs excellents vieillards, tels que défunt messire Conrad Roesch et Cratander, pensaient que je serais conduit à faire des dettes et même que j'en avais déjà. Messire Conrad me dit :

– Crois-moi, Thomas, garde-toi soigneusement des dettes de mince importance : si l'on doit mille florins, mieux vaut être le débiteur d'une seule personne que de dix ou vingt, car les petits roquets font un vacarme épouvantable, tandis qu'il est beaucoup plus facile d'apaiser un gros dogue.

Feu Cratander me prêchait de son côté la reconnaissance envers ceux de mes créanciers qui me tourmentaient pour être remboursés :

– Ils agissent dans ton propre intérêt, disait-il, et prévientront ta ruine, c'est rendre un mauvais service à un débiteur que de le laisser en repos. Ceux qui m'ont fait le plus de tort, ce sont les créanciers qui ne me refusaient jamais de nouveaux prêts ; grâce à eux, je suis maintenant couvert de dettes et ne sais comment les choses iront quand je ne serai plus.

C'était à son lit de mort qu'il me parlait ainsi ; il trépassa peu de temps après et ses héritiers eussent été bien à plaindre, sans la peine que Bebelius et Frobenius se donnèrent pour arranger ses affaires.

Je demeurais encore dans l'Isengasse quand je fus malade à la mort ; pendant huit longues semaines je gardai le lit et je devais alors à peu près mille quatre cents florins. Lorsque Dieu m'eut rendu la santé, je résolus de déménager : la boutique m'était inutile, puisque je ne voulais pas continuer le commerce de librairie, et la chambre où j'avais établi mon imprimerie était trop sombre et trop petite. Messire Johann Kæchtler, secrétaire

des chanoines, me loua la maison que j'occupe aujourd'hui⁸¹. Je payais seize florins de loyer par an pour les deux maisons ; messire Kæchtler s'était réservé un cabinet attenant à la chambre de Félix, pour y réduire son ménage. Alors seulement je pus organiser comme il faut mon imprimerie ; j'avais trois presses et je travaillais soit pour mon compte, soit pour celui du Docteur Hervagius, de Frobenius, d'Isengrinus et de tous ceux qui voulaient bien me donner de l'ouvrage. En outre, je tenais plus de vingt pensionnaires, de sorte que mes gains étaient élevés et me permettaient d'éteindre peu à peu mes dettes. Dès que je fus devenu propriétaire des deux maisons, je fis établir un puits qui me coûta cent florins, sans compter la nourriture des ouvriers.

Depuis deux ou trois ans, je payais à Kæchtler un fort loyer, sans pour cela rien posséder en propre, quand Dieu me suggéra l'idée d'acheter la maison. Plusieurs personnes honorables m'encouragèrent dans ce projet, notamment messire le bourgmestre zum Hirtzen et messire Macharius Nussbaum, qui me conseillèrent d'aller à Fribourg trouver Kæchtler et de le déterminer à monter à Schlingen où, pour l'amour de moi, ils se rendraient tous deux à cheval et m'aideraient à conclure le marché. Je descendis à Fribourg, mais Kæchtler refusa de se déranger et préféra traiter seul à seul avec moi, exprimant l'intention de me faire des conditions dont il n'aurait certes pas à rougir et telles que chacun les trouverait bien modérées. Il m'accordait une année entière pour réfléchir et rompre le marché, sans se réserver la même faculté. Il voulait sept cent cinquante florins des deux immeubles, savoir la *Weissenburg* et la maison adjacente ; il m'abandonnait, en outre, une partie des objets de ménage qu'il avait laissés à Bâle ; j'en choisis un certain nombre dont il taxa la valeur à cinquante florins. Nous tombâmes d'accord sur le

⁸¹ La maison de Th. Platter s'appelle toujours *Gejegt* (la chasse) ; elle est située au haut de la rue Franche. On voyait encore, au commencement de ce siècle, une chasse peinte sur la façade.

prix de sept cent cinquante florins pour les deux maisons et les susdits objets, et l'affaire fut conclue. Alors il me demanda combien je payais comptant.

– Rien, répondis-je, je servirai les intérêts du tout.

– Mais quel gage ou quelle caution me fournirez-vous ?

– De caution, aucune, car je ne veux importuner personne, mais je vous donne en gage les maisons et tout ce que j'y ai mis, mon ménage et mon imprimerie.

– Ah ! dit Kæchtler, prêter sur une maison, c'est risquer son argent sans autre garantie qu'un monceau de cendres.

– Fiez-vous à ma parole, répliquai-je, et j'agirai loyalement à votre égard.

Il se laissa persuader : sans doute le père que nous avons au ciel était avec moi pour lui inspirer confiance, car autrement Kæchtler eût absolument exigé une caution. Son avis était que je servisse les intérêts de cinq cents florins au cinq pour cent ; quant au reste de la dette, je devais l'éteindre en payant, les intérêts compris, cent cinquante florins la première année, autant l'année suivante, et cent florins la troisième année. Ainsi fut convenu et je donnai un florin d'or à la femme de Kæchtler.

Quand, revenu à Bâle, j'informai de ce marché mes bienveillants protecteurs, ils furent émerveillés de la bonne affaire que j'avais faite et me conseillèrent d'écrire à Kæchtler que, sans attendre une année pour me décider, je m'obligeais sur-le-champ d'une manière irrévocable. Je soupçonne Kæchtler d'avoir espéré qu'après avoir donné de forts acomptes, je ne pourrais pas exécuter mes engagements jusqu'au bout et que les deux maisons lui feraient retour. Une fois déjà ce genre de spéculation lui avait réussi avec un troisième immeuble qu'il possédait et dont à ce moment il ne me proposa pas l'acquisition : il tenait à le conserver dans la prévision de la rentrée à Bâle des chanoines.

Mais une année ne s'était pas écoulée qu'il m'écrivit pour me l'offrir ; il voulait, disait-il, s'en défaire parce qu'il ne pensait pas revenir jamais à Bâle ; je devais, suivant lui, saisir l'occasion d'acquérir l'emplacement qui se trouvait devant mes immeubles, car il se présentait un amateur dont l'intention était de mettre sous mes fenêtres un dépôt de fumier, ce qui ne laisserait pas de m'être fort désagréable. Kæchtler ajoutait que, ayant eu confiance en moi pour deux maisons, il ne craindrait point de me vendre à crédit la troisième, dont il fixait le prix à deux cents florins d'or.

Je demandai conseil au seigneur bourgmestre qui me répondit :

– Achète ! Dieu, qui t'aurait aidé à payer deux maisons, t'aidera bien à en payer trois. Seulement écris à Kæchtler que tu n'entends rien aux florins d'or et qu'il doit te laisser l'immeuble pour deux cents florins courants.

Après plusieurs lettres dans lesquelles il refusait cette offre, Kæchtler consentit enfin dans l'espoir peut-être de recouvrer un jour en bloc les trois maisons. J'étais donc son débiteur de neuf cent cinquante florins ; je devais servir les intérêts de cinq cents florins et payer le reste, savoir deux cents florins la première année, deux cents la deuxième, cinquante la troisième, sans compter les intérêts annuels des cinq cents florins. Si je voulais me libérer entièrement, je ne pouvais le faire que par des acomptes d'au moins deux cents florins.

Je parvins à payer quatre cent cinquante florins par annuités, selon la teneur de nos conventions. Puis, la première fois que je portai à Kæchtler deux cents florins pour commencer à éteindre le reste de ma dette, je le priai de consentir à ce que je ne versasse chaque année que cent florins, les intérêts compris, parce que j'avais trop de peine à réunir deux cents florins. Kæchtler me refusa net. Je retournai chez moi dans un tel état d'exaspération que, m'étant mis en quatre pour me procurer de l'argent, je payai trois cents florins l'année suivante ; au bout de

cinq ans je m'étais entièrement libéré. Spirer servit d'intermédiaire dans toute cette affaire ; ce fut lui qui amena la conclusion du marché. Je faisais les versements en mains de Zacheus, les quittances étaient signées de Kæchtler lui-même. Il m'est revenu de différents côtés qu'il me proclamait le meilleur débiteur à lui connu ; si j'avais ces maisons, ce n'était, disait-il, que justice ; noble Petermann d'Offenburg en avait eu envie et en avait offert six cents florins comptants, mais lui, Kæchtler, avait préféré que je profitasse plutôt qu'un autre de cette bonne occasion. Plus tard, en effet, j'acquis la certitude que j'étais loin d'avoir fait un mauvais marché. Notre maître de la monnaie m'avoua que, s'il s'était douté que les immeubles fussent à vendre, jamais je n'en serais devenu le propriétaire, parce qu'il en aurait volontiers donné douze cents florins. J'ai donc de vives actions de grâces à rendre, tout d'abord à Dieu, puis aux honnêtes gens qui m'ont prêté secours et conseil dans cette circonstance.

Sur ces entrefaites, la peste se déclara. J'avais de nombreux pensionnaires ; le Conseil ecclésiastique ne permit pas que je les renvoyasse, mais m'enjoignit de me rendre à Liestal avec eux, leur mandant de m'aider dans mon installation. Uly Wentz me reçut dans sa maison, moi et tous mes gens, en tout trente-cinq personnes ; il m'abandonna une chambre, plus quelques meubles et ustensiles ; le loyer était d'une livre par semaine. Au bout de seize semaines je revins à Bâle et repris mes occupations. L'épidémie m'enleva ma chère fille Margretlin ; on la disait très jolie ; elle devait être âgée de six ans environ.

Dans le temps qu'Oporinus et moi nous étions *professores*, il me souvient qu'un jour je me trouvais chez le seigneur secrétaire de la ville, pour lors conseiller ecclésiastique ; il s'enquit de la cause à laquelle il fallait attribuer l'état peu satisfaisant de l'Université. Après un long entretien sur ce sujet, je finis par dire :

– Il me semble qu’il y a trop de professeurs, souvent ils sont presque plus nombreux que les étudiants. Prenez quatre savants de renom, et ils ne seront pas difficiles à trouver (il y avait alors de grands troubles en Allemagne) ; donnez-leur de beaux appointements ; engagez ensuite quatre autres hommes avec une paie moins forte, cela fera en tout huit professeurs : chacun enseignera d’une manière consciencieuse une heure par jour, ou deux heures si vous voulez un personnel encore plus restreint. Vous verrez bien vite accourir les étudiants.

– Mais, répliqua mon interlocuteur, quelles places, dans ce cas, aurions-nous à donner aux Bâlois ?

Je répondis :

– Si vous vous laissez arrêter par cette considération, au lieu de vous préoccuper avant tout du bien de la jeunesse, alors je me tais.

J’ai toujours pensé qu’il était juste de nommer des Bâlois lorsqu’il s’en présentait de capables, mais qu’autrement il fallait prendre les plus habiles, quelle que fût leur patrie, et cela dans l’intérêt de la jeune génération.

Nous nous occupions donc, Oporinus et moi, d’imprimerie quand, je ne sais pour quelles raisons, il nous fut signifié d’avoir à fermer nos ateliers ou de renoncer à l’enseignement. Nous choisîmes ce dernier parti : engagés dans les affaires, nous ne pouvions nous arrêter brusquement. En conséquence on nous donna notre congé⁸² et l’on fit l’épreuve du système que j’avais recommandé, car je ne me suis pas aperçu qu’on se soit mis en quête d’autres professeurs pour nous remplacer.

Je parvins à payer complètement mes maisons et continuais d’imprimer. Ce fut un temps difficile, tant pour moi que

⁸² Pour le 13 décembre 1540.

pour ma femme et mes enfants : ceux-ci, à force de manier le papier, avaient parfois les doigts tout en sang. Mais enfin mes affaires prospéraient : le produit de l'imprimerie me permettait de mettre deux cents florins de côté chaque année et d'augmenter en outre mon matériel et mon ménage. Si j'empruntais, je ne tardais pas à rembourser ; aussi trouvais-je sans peine des gens disposés à m'avancer de l'argent. Sur ces entrefaites survinrent en tous pays des troubles politiques, des bruits de guerre, et finalement la guerre elle-même. Les maîtres imprimeurs restreignirent leurs opérations et n'eurent plus d'ouvrage à donner ; d'un autre côté, on ne rencontrait plus que de mauvais ouvriers. Ces circonstances me dégoûtèrent de la profession.

VIII

Platter et l'École de la Cathédrale⁸³.

Depuis longtemps les seigneurs conseillers, le *Doctor* Grynæus, messire Joder Brand, messire le bourgmestre et d'autres m'engageaient à quitter l'imprimerie pour me vouer à l'enseignement. Dans l'espace de peu d'années on avait changé plusieurs fois de maître et l'école du Château déclinait à vue d'œil⁸⁴. Je me rendis un jour chez messire Rudolf Frey, premier conseiller ecclésiastique et administrateur de l'école du Château, afin de lui acheter quelques volumes sur vélin, car je l'avais vu en céder trois beaux et épais à très bas prix ; j'avais toujours bon nombre de pensionnaires et je leur procurais du parchemin avec lequel ils reliaient leurs livres. Après m'avoir dit

⁸³ Nous renvoyons spécialement pour ce chapitre à l'excellente histoire du Gymnase de Bâle publiée en 1889 par M. Burckhardt-Biedermann.

⁸⁴ L'École de la cathédrale, à la tête de laquelle *Oporin* avait été mis vers 1529, et où *Platter* lui avait été donné comme sous-maître en 1530 ou 1531, avait eu dès lors pour maître principal pendant plusieurs années le Thurgovien Ulrich *Hugwald*, dit Mutius, puis, en 1541, Antoine *Wild*, mort la même année et remplacé le 13 décembre 1541 par Marc *Hopper*, de Bâle ; celui-ci resta en fonctions jusqu'en septembre 1544.

qu'il ne lui restait plus rien à me vendre, messire Frey demanda si je ne cessais pas bientôt d'imprimer.

– Le métier commence à m'ennuyer, répondis-je.

– Que n'entrez-vous dans l'enseignement ? Ce serait chose agréable à Messieurs ; vous serviriez Dieu et seriez utile à vos semblables.

Il entretint de cette affaire le Conseil qui me dépêcha le seigneur secrétaire⁸⁵ et le *Doctor* Grynæus :

– Faites-vous maître d'école, me dit ce dernier, il n'existe pas de plus belles fonctions aux yeux de Dieu ; c'est la carrière que j'eusse préférée, si l'instituteur n'était pas obligé de dire deux fois la même chose.

À son tour Myconius fut chargé de me parler ; on pensait bien que je ne saurais lui refuser rien. Il me répéta ce qui lui avait été dit à mon sujet ; je lui demandai ce que je devais faire.

– Dans toute la ville, répondit-il, c'est toi que j'aimerais le mieux voir nommer à cette place. Cependant je ne saurais te conseiller d'accepter, parce que tu ne vivrais pas en bonne intelligence avec l'Université⁸⁶ : je te connais, tu voudrais agir à ta tête, et les autres ne le souffriraient pas.

Mais on ne me laissa ni trêve ni repos jusqu'à ce que j'eusse dit oui. Ceci se passait en l'an 1541, aux Quatre-Temps de la

⁸⁵ Henri *Ryhiner*.

⁸⁶ Myconius parlait d'expérience ; il avait eu lui-même plus d'un frottement avec l'Université, parce que, de même que Grynæus et Oporin, il refusait de se faire recevoir docteur. Platter suivit cet exemple et se mit, non sans entêtement, en opposition avec l'Université, sur cette question et sur plusieurs autres.

Croix⁸⁷. Messeigneurs me mandèrent alors à l'hôtel de ville pour traiter des conditions. Je réclamai des pleins pouvoirs pour l'organisation et la direction de l'école, trois *provisores* pour m'aider et une paie convenable ; autrement je me déclarais incapable de régir l'école avec honneur et dans l'intérêt public⁸⁸. Toutes mes demandes me furent accordées ; la question du traitement souleva seule quelque discussion. Je voulais deux cents florins, savoir : cent florins pour moi et cent florins pour les sous-mâîtres. Le Conseil ecclésiastique finit par céder, mais en me recommandant le secret, parce que c'était la première et la dernière fois qu'il allouait de pareils émoluments. L'Université ne fut consultée en rien, ce dont elle ne ressentit pas un mince déplaisir⁸⁹. Elle aurait voulu que je reconnusse sa suprématie, que je m'engageasse à n'agir que selon son bon plaisir et que je fusse contraint, quant à l'organisation de l'école, de suivre ses prescriptions ; elle m'aurait imposé un programme d'enseignement et, avant tout, elle aurait exigé que je me fisse recevoir *magister* ; en un mot, j'aurais dû perpétuellement obtempérer au moindre de ses caprices.

⁸⁷ 14 septembre 1541. Platter marque très nettement, ici et ailleurs, l'année 1541 comme celle de sa nomination ; néanmoins il est certain qu'en 1543 il imprimait encore, et qu'il ne commença à diriger l'École de la cathédrale qu'en septembre 1544. Trois ans s'écoulèrent ainsi entre l'offre que les scolarques lui firent de cette charge et son entrée réelle en fonctions.

⁸⁸ Les demandes de Platter furent consignées par lui dans un mémoire adressé aux scolarques. Cette pièce semble antérieure au 1^{er} août 1541, date de la mort de Grynæus.

⁸⁹ L'Université était investie depuis 1539 de la surveillance des écoles. Si les scolarques négocient ici sans elle, c'est sans doute parce qu'ils savent Platter indisposé contre elle depuis que, l'année précédente, le recteur avait exigé sa démission de maître au Pædagogium ; cela nous explique aussi qu'il ait fallu trois ans pour amener l'Université à accepter cette nomination négociée à son insu.

Je partis pour Strasbourg dans le but d'étudier la marche de l'école de cette ville et, après en avoir conféré avec mon frère *Lithonius, præceptor tertiæ classis*, d'introduire chez nous les perfectionnements qu'il me paraîtrait convenable⁹⁰. De retour à Bâle, je divisai les écoliers en quatre *classes*, tandis qu'auparavant, vu le petit nombre des *discipuli*, on les tenait tous dans la chambre d'en bas, la seule qui fût chauffée. Je dus au préalable soumettre par écrit à l'Université mon plan d'organisation et mon programme d'enseignement⁹¹. Les professeurs n'en furent guère satisfaits : ma prétention d'interpréter des *autores* plus difficiles que ceux qu'ils lisaient eux-mêmes au *Pædagogium* les offusquait ; surtout ils s'opposaient absolument à ce que j'enseignasse la *dialectica*. Si vives furent leurs clameurs que le Conseil fut curieux de savoir ce que pouvait être cette *dialectica* pour laquelle se faisait tant de bruit. Le seigneur bourgmestre, Joder Brand, me demanda donc des éclaircissements et, quand il eut appris en quoi consiste la dialectique, il fut tout étonné qu'on voulût m'interdire de la professer. Toutefois, dans une séance tenue le jour de la Pentecôte, les professeurs décidèrent à l'unanimité que je ne devais pas aborder la dialectique. Je ne

⁹⁰ Le Gymnase de Strasbourg, réorganisé par Jean Sturm en 1538, fut au seizième siècle le modèle des établissements d'instruction secondaire classique ; aussi les scolarques et l'Université de Bâle avaient-ils tenté d'appeler, pour diriger l'École de la cathédrale, un des collaborateurs de Sturm, ce même Simon *Steiner (Lithonius)* cousin de Platter ; les archives de Bâle possèdent encore la lettre, du 6 février 1542, dans laquelle il motivait son refus. Steiner mourut le 20 juin 1545. — La visite de Platter à Strasbourg eut lieu sans doute en 1544, peu avant son entrée dans ses nouvelles fonctions.

⁹¹ Cette pièce, datée de 1546, est publiée par M. Burckhardt, p. 280-283. — Un mémoire non daté, peut-être de 1548, de Hospinianus, professeur de philosophie, soumit l'enseignement de Platter à une critique détaillée ; il lui reprochait surtout d'embrasser un trop grand nombre de branches et des sujets trop difficiles pour la plupart de ses jeunes élèves.

tins pas compte de cet arrêt, parce que plusieurs de mes *discipuli* étaient de force à profiter de cet enseignement. L'Université m'aurait peut-être laissé tranquille sans les plaintes réitérées de la *Facultas artium*, qui m'accusait de porter un coup funeste au *Pædagogium*, mes élèves refusant de se soumettre aux formalités de la déposition⁹². La querelle dura près de six années, jusqu'au moment où, la peste ayant éclairci les rangs de mes *discipuli*, je n'en eus plus un seul qui fût capable de suivre le cours de *dialectica*⁹³.

Alors, et pour continuer ses tracasseries, l'Université demanda que je me fisse recevoir *magister*. Cette exigence suscita de longs débats dans lesquels le Conseil ecclésiastique crut aussi devoir intervenir. Comme je refusais de m'exécuter, mes adversaires me citèrent par-devant Messeigneurs, alléguant qu'il serait contraire à la dignité de la ville de tolérer un maître qui ne fût pas *magister*. Malgré cette assignation, je ne fus pas obligé de comparaître. Au fond, toute l'ambition de l'Université était d'obtenir la direction de mon école. Elle finit par y réussir⁹⁴ et je

⁹² Le *Pædagogium*, entièrement réorganisé en 1544, formait une classe intermédiaire entre les écoles et l'Université, mais dépendant directement de cette dernière, les professeurs de sa Faculté des arts y donnant seuls l'enseignement ; après un temps plus ou moins long passé dans le *Pædagogium*, et à la suite d'un examen, les élèves étaient aptes à subir la *déposition* qui leur donnait la qualité d'étudiants proprement dits. Or Platter, dans la classe supérieure de son école, enseignant non seulement ce que ses élèves auraient à entendre à nouveau au *Pædagogium*, mais les poussant même au delà, ces jeunes gens s'estimaient sans autre étudiants au sortir de l'école, et passaient par-dessus le *Pædagogium*, inutile pour eux. C'était la revanche de Platter pour sa démission forcée de 1540 ; mais on comprend la tension causée par cette rivalité.

⁹³ Sans doute en 1551.

⁹⁴ Le 11 décembre 1553 l'autorité universitaire et les scholarques décidèrent définitivement, à l'encontre des prétentions de Platter, que le

sais bien à qui elle dut ce triomphe : un honorable conseiller ne cessait de se plaindre de mon établissement. L'Université fut aussi revêtue de la suprématie sur l'Église ; on trouvait beau de voir la religion et l'instruction incarnées dans un seul et même corps. À première vue l'idée est séduisante ; mais les résultats permettent de juger si tout se fait maintenant avec le soin désirable ; une fois que chaque professeur dut prêcher, cours ni sermons n'en devinrent meilleurs.

Arrivée à ses fins, l'Université élaborait pour mon école un règlement sur les leçons, les examens et la déposition. Comme il m'était impossible de me soumettre à certaines dispositions inutiles ou fâcheuses, les directeurs de l'Université décidèrent qu'il me serait permis d'exposer mes raisons, que je choisirais, ainsi que l'Université, un ou deux professeurs de la *Facultas artium* et que ces arbitres chercheraient à nous mettre d'accord. Ainsi fut fait et j'eus lieu de me féliciter du résultat, car on ne changea, pour ainsi dire, rien aux statuts dont j'avais demandé le maintien. Bientôt, voyant les choses ne pas marcher à sa guise, l'Université renouvela ses plaintes et dit qu'en interprétant des auteurs qui ne devaient se lire qu'au *Pædagogium*, j'étais cause que mes élèves se souciaient toujours moins de la déposition. Ces réclamations furent si vives que le Conseil ecclésiastique dut s'en occuper ; il me fit comparaître devant lui avec les professeurs de la *Facultas artium*, mais l'affaire en resta là.

L'Université⁹⁵ prétendit m'obliger à conduire deux fois par an au *Collegium* mes *discipuli*, afin qu'ils y subissent un examen. À quoi je me refusai catégoriquement, disant que les professeurs étaient libres de venir quand bon leur semblerait dans mon école, et là d'interroger eux-mêmes ou d'entendre interro-

maître de l'École de la cathédrale, quel qu'il fût, devait obéissance à la Faculté des arts en tout ce qui concernait l'école.

⁹⁵ Par une décision prise le 5 décembre 1547.

ger les élèves. Une plainte très sérieuse fut alors portée contre moi et je reçus la visite de plusieurs conseillers qui ne me celèrent point le déplaisir que ma conduite leur faisait éprouver.

– Je vois bien, répondis-je, que cette querelle ne prendra jamais fin ; qu'on nomme donc un maître qui soit le très humble serviteur de l'Université.

Après plus d'une année de contestations, le seigneur Joder Brand, bourgmestre, me manda chez lui et me tint un long discours pour me persuader d'envoyer au *Collegium* mes *discipuli*, au moins une fois, ajoutant que si je conservais les mêmes idées après cette démarche, j'en serais quitte pour ne pas la renouveler. Je lui dis :

– Tout ce que l'Université désire, c'est de vous amener, Messeigneurs, à lui confier la haute direction de l'enseignement⁹⁶ ; ce point une fois obtenu, un jour elle fera un règlement, un autre jour un autre ; bref, ce sera la ruine de mon école. Aussi ne puis-je obtempérer à votre demande.

– Voilà, répliqua le bourgmestre, le vrai moyen d'accroître le mécontentement de l'Université qui ne va pas manquer de vous citer à comparaître par-devant le Conseil ecclésiastique ; or il faut que je vous apprenne que, neuf fois déjà, plainte a été portée contre vous.

– S'il en est ainsi, pourquoi ne m'a-t-on jamais mandé pour entendre ma justification ?

– Messeigneurs ne l'ont pas encore jugé opportun et se sont donné beaucoup de mal afin d'apaiser le différend. Réfléchissez aussi à ce que pensera maint conseiller lorsqu'il verra

⁹⁶ Platter semble n'avoir jamais compris que c'était justement la situation créée par les statuts de l'Université, décrétés par le Conseil en 1539.

tant d'hommes considérables, des *Doctores*, etc., tous Bâlois par-dessus le marché, venir se plaindre de vous qui êtes étranger et n'avez aucun *gradus*. Comment pourriez-vous espérer de l'emporter ?

– Si chacun m'abandonne, il me restera toujours la conviction que ma cause est juste, ce que je n'aurai nulle peine à prouver et d'une manière évidente à tout savant non prévenu. Je prie Dieu qu'il m'assiste et j'attends de pied ferme les événements.

À ce discours, messire le bourgmestre sourit et, me tendant la main :

– Bien parlé ! s'écria-t-il.

Au moment où j'allais me retirer, il me dit encore :

– Cher ami, faites pour l'amour de moi ce dont je vous ai prié et vous obligerez par là tout l'honorable Conseil.

Je cédaï et promis ; il me remercia et protesta que jamais rien ne lui coûterait pour me rendre service. Il annonça cette nouvelle à ses collègues, dont plusieurs vinrent me féliciter et me témoigner quel plaisir ma réconciliation avec l'Université faisait éprouver au Conseil.

Aux Quatre-Temps suivants, je conduisis mes élèves dans la ville basse pour qu'on leur fit subir l'examen. Messieurs de l'Université ne se trouvèrent pas d'accord sur la manière de procéder ; après s'être querellés fort longtemps, ils finirent par décider que je poserais moi-même les questions. Je répondis que c'était à eux à le faire, puisque j'interrogeais déjà tous les jours mes écoliers. À la fin je me rendis à leur désir, et c'est ainsi que les choses se passent encore aujourd'hui. Je m'étais imaginé que le but des *examina* était de faire juger des progrès des élèves ; eh bien ! au lieu d'écouter, les examinateurs employaient leur temps à babiller. Ces *examina* ne servent absolument à rien : quiconque sait traduire une ligne est sûr de sa promotion, mais Messieurs de l'Université ont l'air de consacrer tous leurs soins

à l'instruction publique ! Pendant bien des années ma classe seule fut astreinte à cette formalité ; je finis par demander la raison de cette différence ; alors on arrêta que mes collègues seraient soumis à la même obligation. Il fut aussi décidé qu'à chaque Quatre-Temps, deux *magistri* inspecteraient l'école ; or ces messieurs, ou bien ne viennent point, ou bien échangent quelques paroles insignifiantes avec le maître et s'en vont au plus vite. À quoi cela sert-il ?

IX

Affaires domestiques.

Une fois nommé instituteur, je me rendis à Francfort pour me défaire des livres que j'y avais en dépôt ; Bartli Vogell de Wittemberg me les acheta ; à peine paya-t-il la valeur du papier. Je vendis mon fonds de Bâle à Jacob de Puys, de Paris, et Petrus Perna acquit à bon marché mon imprimerie⁹⁷.

Le 18 juin de l'an 1549, Hugwaldus me céda sa terre⁹⁸ moyennant six cent soixante florins. Comme il m'était impos-

⁹⁷ Barthélémy *Vogel*, libraire à Wittemberg, était un des éditeurs des écrits de Luther à la fin de la carrière de celui-ci. – Jaques *Du Puys*, imprimeur et libraire de Paris, visitait régulièrement les foires de Francfort, s'arrêtant toujours à Bâle, où il avait autrefois appris l'allemand. – Pierre *Perna*, réfugié de Lucques, étudiait à Bâle en 1542, à l'âge de vingt ans ; il y fut reçu bourgeois en 1557 et y mourut en 1582 ; l'hétérodoxie de plusieurs livres sortis de ses presses le fit incarcérer à plusieurs reprises à Bâle. La date de la vente de l'imprimerie de Platter ne nous est pas connue ; il imprimait encore en 1543, pour le compte de Reinhardt Beck, un Nouveau Testament grec, achevé au mois de mars de cette année.

⁹⁸ Gundeldingen, à un quart de lieue de la ville. *Hugwald*, autrefois maître de l'École de la cathédrale, était devenu professeur de morale à l'Université.

sible de payer comptant, il fut convenu que je servirais les intérêts du prix d'achat. Mais au moment de passer l'acte, Hugwaldus demanda hypothèque et caution. J'offris de lui constituer hypothèque sur le bien qu'il me vendait et sur mes maisons. En outre, je lui comptai deux cents florins que messire Frobenius me prêta. Toutefois il persistait à ne pas se contenter de l'hypothèque sans autre garantie ; je lui dis :

– J'ai fait des marchés plus importants où l'on s'est fié à ma simple parole, sans exiger de caution : eh bien ! je vous payerai comptant.

Je me mis en quête d'argent ; le propriétaire de la maison dite de la Blanche Colombe me prêta cinq cents florins avec lesquels je satisfis Hugwalden. J'empruntai de même deux cents florins au gendre (surnommé le Potier d'étain) du *Doctor Frobenius*.

Le *Doctor Isengrinus* possédait aussi sur moi une créance de deux cents florins qu'il avait héritée de *Dominus Bebelius*⁹⁹. En effet, je devais au *Doctor Hervagius* cent couronnes au soleil que j'avais promis de lui rendre dans l'année, à la Saint-Jean-Baptiste ; or la veille de la Saint-Jean arriva et je n'avais pas la somme. M'étant rendu le lendemain matin à huit heures chez Hervagius, je lui exprimai mon regret de ne pouvoir, faute d'argent, tenir ma parole. Il me répondit avec un peu de colère :

– Il m'est pénible de penser que, pour avoir rendu service, je vais d'un ami me faire un ennemi ; car cet argent, il me le faut.

⁹⁹ Jean *Bebel* et son gendre Michel *Isengrin*, deux imprimeurs importants de Bâle dans la première moitié du siècle ; le second mourut en 1557.

– Dieu me garde, répondis-je, de devenir votre ennemi ; je veux encore essayer d’arranger l’affaire.

Je passais, le cœur navré, devant la boutique de messire Balthasar Han, quand Bebelius m’accosta :

– Tu as l’air triste, pays ?

Il m’appelait toujours ainsi, disant que les gens de Kochensberg et les Valaisans sont compatriotes.

– Ah ! messire, répondis-je, j’ai besoin d’argent et ne sais où en trouver.

– Bah ! s’écria-t-il, il ne s’agit que d’argent ? Qui est ton créancier ?

– Je dois payer ce matin cent couronnes à Herwagen et je ne les ai pas.

– Lui font-elles donc tant besoin ? S’il veut accepter de la monnaie courante¹⁰⁰, je suis à ton service.

– Il réclame ses couronnes.

– Seigneur Bebelius, dit alors messire Balthasar Han, j’ai là-haut six cents couronnes qui appartiennent au comte de Gruyère ; si vous promettez de me les rendre quand leur propriétaire les réclamera, j’en prêterai de bon cœur cent à Thomas.

¹⁰⁰ Parallèlement à la monnaie courante (voir précédemment), employée pour le détail, le commerce de Bâle comptait par *florins* (du Rhin) ; pièce d’or à l’origine, le florin devint un terme conventionnel, dont le rapport à la monnaie courante varia, au seizième siècle, de 23 à 25 *schilling* ; le cours de 25 *schilling* devint fixe à partir de 1569. La *couronne au soleil* était une pièce d’or française d’une valeur supérieure à celle du florin.

– Je le promets, dit Bebelius.

Donc Han me donna cent couronnes au nom de messire Bebelius auquel il remit mon reçu. Je pris cet argent qui m'arrivait d'une façon si inopinée et le portai à Hervagius. Celui-ci s'imagina que j'avais essayé de le tromper, il se fâcha ; mais je l'apaisai en lui racontant tout ce qui s'était passé ; il me fit mille remerciements et me dit de m'adresser sans gêne à lui quand j'aurais besoin d'argent, m'assurant qu'il ne me laisserait point dans l'embarras. Du reste, s'il cherchait à m'obliger, ce n'était que justice, eu égard à tout ce que j'avais fait pour le rapatrier avec sa femme. Il m'avait même brouillé avec le *Doctor Frobenius* et *Nicolaus Episcopus* qui, par considération pour *Erasmus Frobenius*, avaient eu l'intention de me fournir de l'ouvrage de quoi occuper trois presses pendant dix ans ; mais quand ils surent la peine que je me donnais pour arranger les affaires domestiques de Hervagius, ils ne voulurent pas m'employer. Nul doute que dans ces dix années je serais devenu un riche compagnon¹⁰¹.

Bebelius n'exigea aucun intérêt pour les cent couronnes qu'il m'avait prêtées et dont il ne me reparla qu'à son lit de mort : trois jours avant sa fin, m'ayant fait mander par messire Bonaventure von Brun, actuellement bourgmestre, il me dit entre quatre yeux :

¹⁰¹ Jean *Herwagen* avait épousé en 1528 *Gertrude Lachner*, veuve du grand imprimeur *Jean Frohen*, et s'était associé avec le fils aîné et avec le gendre du défunt, *Jérôme Frohen* (appelé ici le docteur) et *Nicolaus Episcopus* ; mais en 1531 *Herwagen* se retira de l'association pour imprimer pour son propre compte ; en 1538 il publiait quelques ouvrages avec *Érasme Frohen*, frère cadet de *Jérôme*, qui sauf cela n'a pas été mêlé à l'imprimerie. Nous ne connaissons pas les dissensions qui divisaient cette famille et dont *Platter*, qui avait été correcteur pendant quatre ans chez *Herwagen*, se plaint ici.

– Thomas, te rappelles-tu combien tu me dois ?

– Certainement, messire : cent couronnes.

– Eh bien ! puisque je vais déloger, je donnerai cette créance à quelqu'un qui n'usera pas de rigueur envers toi.

Après que Bebelius fut mort, Isengrinus me présenta le reçu que j'avais fait des cent couronnes.

– Je n'ai pour l'heure point d'argent, lui dis-je, mais je ne laisserai pas que de remplir avec loyauté mes engagements.

– Veux-tu quelque chose de plus ? me répondit-il, je te le prêterai bien volontiers.

– Vous m'obligeriez en complétant les deux cents florins.

C'est ce qu'il fit à condition que je paierais des intérêts. Ainsi donc j'avais trouvé à emprunter de fortes sommes sur ma simple parole et sans fournir caution. Certaines années j'eus à payer jusqu'à soixante florins d'intérêts ; cependant je parvins à me libérer peu à peu et, Dieu en soit loué, jamais créancier ne fut obligé de venir me relancer chez moi.

Bientôt la peste éclata ; mes nombreux pensionnaires ne voulurent pas se séparer de moi et me supplièrent de partir avec eux pour ma terre. Je m'y rendis, en effet, une semaine avant Pentecôte¹⁰². Le jour de cette fête, nous allâmes à Bâle entendre le prêche, mais ma chère fille Urseli fut atteinte de l'épidémie et mourut à ma ferme le jeudi suivant, dans la nuit. Le vendredi, mes voisins vinrent prendre son corps et l'inhumèrent à Sainte-Élisabeth. Ma fille était âgée de dix-sept ans. Tous mes pensionnaires me quittèrent, excepté le fils du seigneur von Rollen qui eut le courage de rester seul avec moi. Sa conduite en cette

¹⁰² 1551.

occasion et toutes ses qualités m'avaient inspiré le désir de l'élever comme s'il eût été mon fils et de diriger ses études jusqu'au moment où il aurait obtenu le *gradus doctoratus* ; mais feu messire son père ne voulut pas me le laisser. Pendant la contagion, mon fils Félix se trouvait à Rœtell¹⁰³ chez le seigneur secrétaire et Docteur Peter Gæbwiler¹⁰⁴.

Une fois que j'eus entièrement payé Hugwaldus, je me mis à construire d'abord la fontaine, puis successivement la maison, la grange, l'écurie ; je plantai de la vigne, en un mot je fis toutes les améliorations nécessaires ; elles me coûtèrent non moins de peines que d'argent. Je devais faire venir de la ville la nourriture et la solde des ouvriers. J'acquis aussi de Lux Dersam trois arpents de prés moyennant cent trente florins. Comme j'étais obligé d'aller plusieurs fois par jour à ma ferme, Messeigneurs estimèrent que je ne pouvais pas m'occuper de ma terre sans que l'école n'en pâtît. On tint sur ce sujet beaucoup de propos tant au Conseil que dans la rue, et surtout parmi la gent docte qui ne m'avait jamais été favorable. Ainsi ma conduite ne manquait pas de surveillants. On finit pourtant par reconnaître que je ne négligeais aucun de mes devoirs et on me laissa tranquille. De fait, voilà plusieurs années que je ne suis plus inquiété.

Mon fils Félix revint de Rœtell et, après avoir étudié quelque temps les *litteræ*, témoigna le désir de se vouer à la médecine. Je ne demandais pas mieux que de le seconder dans ce projet. Ayant trouvé à faire un échange avec une famille de Montpellier, je l'envoyai dans cette ville¹⁰⁵ où il a mis son temps bien à profit. Depuis la mort de ma chère Ursula, mon vœu

¹⁰³ Röteln (note des éd. de la BNR).

¹⁰⁴ Pierre Gæbwiler, greffier de Rötteln, dans le margraviat de Bade, à deux lieues de Bâle.

¹⁰⁵ Octobre 1552.

constant était de retrouver une fille en mariant mon fils ; et quoiqu'il ne pût encore songer à se mettre en ménage, puisqu'il voulait aller en France, je désirais néanmoins lui choisir en mon cœur une femme. Ce plan me permettait de faire à loisir connaissance avec ma bru, de jouir par avance des joyeuses promesses de l'avenir et de vivre comme si j'avais déjà une deuxième fille. Or personne ne me plut autant que la fille du conseiller Frantz Jæckelmann, et cela pour plusieurs raisons qu'il serait oiseux d'énumérer ici. Je parlai donc à maître Jæckelmann. Il me répondit avec beaucoup d'affabilité que mon fils allait partir pour la France, que nos enfants étaient encore bien jeunes, mais que si, au retour de Félix, ils se plaisaient, il donnerait volontiers son consentement. Jusque-là il ne songerait pas à marier sa fille.

Quand mon fils revint de France¹⁰⁶, où il m'avait coûté passablement d'argent, je repris la négociation. Maître Jæckelmann répondit :

– Nous verrons cela lorsqu'il sera Docteur.

Félix fut reçu docteur avec distinction¹⁰⁷ et je renouvelai ma demande. Je crois que Jæckelmann aurait bien aimé pouvoir gagner encore du temps : il craignait que ma position pécuniaire ne fût mauvaise, mais je déclarai qu'il ne fallait pas s'inquiéter de mes dettes et qu'avec l'aide de Dieu je saurais bien les payer sans le secours d'autrui. J'ai tenu parole, Dieu en soit loué ! Enfin tout fut conclu et le mariage célébré avec solennité¹⁰⁸. Compère Frantz contribua pour six florins aux frais du doctorat de son gendre. À part cette somme, jamais personne

¹⁰⁶ Mai 1557.

¹⁰⁷ 26 septembre 1557.

¹⁰⁸ 22 octobre 1557.

n'a rien payé pour mon fils ; Messeigneurs n'accordèrent même pas à Félix la gratification qu'ils ont l'habitude de donner à chaque nouveau *Doctor, Magister* ou *Baccalaureus*. Peut-être Dieu l'a-t-il ainsi voulu, afin que mon fils n'eût d'obligations à personne et qu'on ne pût lui reprocher d'avoir coûté de l'argent à qui que ce soit.

Mon fils et sa femme Madeleine habitèrent avec moi trois ans, au bout desquels ils désirèrent demeurer seuls, monter leur maison et travailler à leur propre fortune. Grâce à Dieu, ils ont réussi, comme le témoigne leur position actuelle. Ainsi s'est réalisée la prédiction de feu Grynæus au baptême de Félix. Il serait superflu de parler au long du bonheur et de la prospérité domestiques dont mon fils jouit. À sa compagne et à lui de reconnaître et de bénir la main qui leur a dispensé tous ces biens. Amen.

Quelques années plus tard la peste éclata¹⁰⁹ ; aucun âge n'était épargné. Dieu me frappa et ma femme après moi. Mais notre Père qui est au ciel ne voulait pas encore nous retirer de cette terre. Qu'il nous accorde sa grâce pour l'avancement de son règne et le salut de nos âmes. Amen. Et je déclare à la louange de l'Éternel que, pendant toute la durée de la maladie, je n'ai point ressenti les mêmes affreuses douleurs que ma femme et bien d'autres personnes. J'en suis redevable à la compassion de Dieu ; qu'il daigne nous préserver tous des peines éternelles pour l'amour de son fils Jésus-Christ. Amen, amen.

Or maintenant, cher Félix, je t'ai, selon ta demande, raconté toute ma vie, depuis ma naissance jusqu'à ce jour, autant du moins que je puis m'en souvenir après un si grand nombre d'années. Sans doute, ce récit n'est pas complet ; comment aurais-je pu ne rien omettre ? Outre les aventures périlleuses que

¹⁰⁹ 1563-1564.

j'ai consignées ici, nombre de fois encore j'ai couru danger de mort soit dans les montagnes, soit sur l'eau (par exemple, sur le lac de Constance, sur celui de Lucerne et sur d'autres lacs, ainsi que sur le Rhin), soit en Pologne, en Hongrie, en Silésie, en Misnie, en Souabe, en Bavière. Quand je pense à tout cela, je me demande comment il se fait que je sois encore en vie et que je puisse après tant d'années marcher et agir, sans avoir jamais eu le moindre membre rompu ni sérieusement atteint. Dieu avait chargé ses anges de me protéger.

Tu vois que, malgré des commencements bien rudes et une vie semée de périls, je suis arrivé à une position qui n'est pas dépourvue de bonheur ni de considération. Ma femme n'a rien reçu de sa famille et mes parents ne m'ont guère plus laissé ; mais nous avons travaillé tous deux, l'Éternel a béni notre labeur et je possède aujourd'hui quatre immeubles dans la bonne ville de Bâle, un ménage respectable, plus un fonds de terre avec logement et dépendances, sans compter la maison près de l'abattoir. Et quand je suis arrivé à Bâle, je ne savais seulement pas où trouver une cabane ! Malgré l'obscurité de ma naissance, j'ai, par la bonté de Dieu, l'honneur de diriger depuis trente et un ans, suivant mes capacités et sans l'assistance de l'Université, l'école supérieure de Bâle, de cette ville tant renommée ; j'ai instruit les enfants de maintes respectables familles ; nombre de mes élèves sont devenus des *Doctores* et des hommes savants ; d'autres, appartenant à la noblesse, possèdent aujourd'hui et régissent terres et gens ; beaucoup siègent dans les tribunaux et les conseils. J'ai toujours eu chez moi quantité de pensionnaires, distingués par leur naissance et par leur caractère, qui tous me témoignent, ainsi que leurs proches, la plus grande considération. La louable ville de Zurich et la célèbre ville de Berne m'ont donné le vin d'honneur ; d'autres cités m'ont fait exprimer leur estime par la bouche d'honorables et doctes hommes. Strasbourg m'a envoyé une députation de onze *Doctores*, parce que j'avais aidé dans le commencement de ses *studia* feu mon cher frère *Simo Lithonius, secundæ classis præceptor*. À Sion, la ville m'a présenté le vin d'honneur ac-

compagné de ces paroles prononcées par le châtelain¹¹⁰ : « La cité de Sion offre ce vin d'honneur à notre cher compatriote Thomas Platter, le père des enfants du Valais. » Parlerai-je de toi, cher Félix, de la prospérité, de l'estime dont tu jouis ? Par la bonté de l'Éternel, voilà des années que tu vis content avec ta chère femme et que ton nom est connu des princes et des seigneurs, des nobles et des roturiers. Mon cher fils, considère ton bonheur, garde-toi de l'attribuer à ton mérite, mais rends à Dieu louange et gloire ta vie durant, afin de gagner la vie éternelle. Amen.

Écrit le 12^e jour de *Februarius*, anno 1572, par THOMAS PLATTER, lequel accomplira sa 73^e année à la Quadragésime prochaine, savoir le 17 *Februarius* 1572. Dieu me donne une pieuse fin, par Jésus-Christ. AMEN.

¹¹⁰ 1562.

Ce livre numérique

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en octobre 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : *Vie de Thomas Platter 1499-1582*, Lausanne et Paris, Bridel (Collection suisse) et Grassart, 1895. Les illustrations sont issues de l'édition mentionnée ci-dessus. La maquette de première page a été réalisée par Laura Barr-Wells en octobre 2013, utilisant une photo, *Bâle depuis la Cathédrale*, prise par Sylvie Savary.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://livres.gloubik.info/>,
<http://www.rousseauonline.ch/>,
[Mobile Read Roger 64](#),
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://fr.wikisource.org>
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain> et
[https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres :Bienvenue](https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:_Bienvenue).